

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Les cambrioleurs lubriques

Esparbec

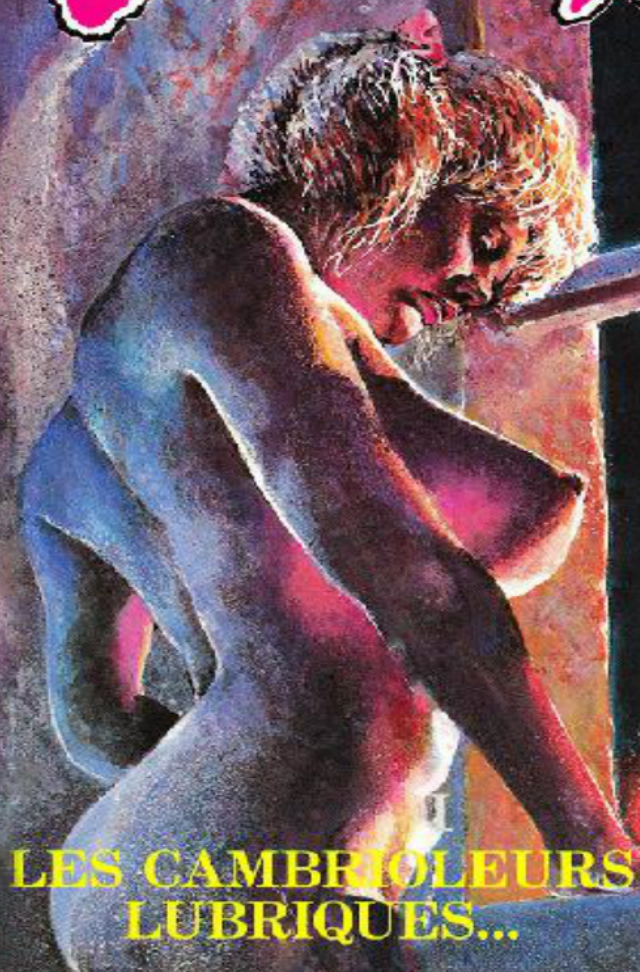
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ESPARBEC

DARLING

POUPÉE
DU VICE



LES CAMBRIOLEURS
LUBRIQUES...

MEDIA 1000

ESPARBEC
LES CAMBRIOLEURS LUBRIQUES

Couverture par
KARLA

COLLECTION DARLING, POUPÉE DU VICE

MÉDIA 1000
B.P. 138-16 75763 PARIS CÉDEX 16

La plume vous démange ? vous avez, vous aussi, envie de partager vos secrets honteux ? d'écrire votre confession ou un roman érotique ? nos collections vous sont ouvertes.

D'une façon générale, vous souhaitez écrire à **Esparbec** pour lui faire part de vos critiques, de vos suggestions, de ce que vous désirez trouver dans nos livres ? vous désirez lui faire vos confidences ? n'hésitez pas, vos lettres sont les bienvenues...

Vous souhaitez recevoir nos collections chez vous, sous pli fermé, vous souhaitez obtenir les anciens titres de nos collections ? Consultez notre catalogue en fin de livre...

Et passez votre commande à

MÉDIA 1000 B.P. 138.16

75763 PARIS CEDEX 16

© Média 1000, 1991

DU MÊME AUTEUR

Collection « LES INTERDITS »

N° 4. L'ORPHELINE

N° 9. LA DÉBAUCHE

Collection « DARLING, POUPÉE DU VICE

N° 1. LES PUNITIONS DE DARLING

N° 2. LES CAUCHEMARS DE DARLING

N° 3. LES ESSAYAGES DE DARLING

N° 4. DARLING S'EXHIBE

N° 5. DARLING AIME LES SUCETTES

N° 6. LE DRESSAGE DE DARLING

N° 7. LES CAMBRIOLEURS LUBRIQUES

A PARAÎTRE

N° 8. UNE SECRÉTAIRE BIEN DRESSÉE...

PROLOGUE

Darling n'est plus vierge. Nous l'avons vu se faire dépuceler par Sam Parson, le barman obsédé, dans le volume précédent : « Le Dressage De Darling » Il fallait bien que ça lui arrive, depuis tout ce temps (un an déjà et six volumes consacrés à ses « débuts dans la vie sexuelle ») où nous l'avons vu jouer à touche-pipi avec ses copines et ses copains... Maintenant, les choses sérieuses vont commencer.

Pour ceux qui prennent le train en marche, rappelons brièvement que Darling est une jeune fille vicieuse et hypocrite, qui tient beaucoup à sa réputation car elle veut faire un riche mariage. Elle est élevée dans une pension de famille dirigée par Cornélius, un vieillard despotique, adepte de l'Education Anglaise. Cette éducation très spéciale, à base de fessées et d'humiliations, lui a donné un caractère très malléable... et a fait d'elle la proie désignée des pervers de toutes eaux. Ajoutons que Darling est très allumeuse. Elle adore porter des jupes très courtes, des t-shirts trop étroits qui moulent ses seins déjà opulents... Et il lui arrive de s'exhiber...

« Alors ? lui dit souvent son amie Carolyn Simmons, tu as encore rencontré beaucoup d'hommes, en venant chez moi ? Ils t'ont dit des cochonneries ? Je parie que ta culotte est toute mouillée... Viens ici et raconte-moi ça... pendant ce temps, je te chatouillerai le clito... » Mais tout ça, c'était avant quelle soit dépucelée par Sam Parson. Et maintenant que c'est fait, Darling ne va plus se contenter de ces divertissements de jeunes filles. Elle va passer au plat de résistance.

Les hommes. Les vrais hommes...

Mais n'en disons pas davantage... Voici justement les Deux Jacks qui viennent de s'évader de prison. Ce sont deux dangereux repris de justice, condamnés à perpétuité pour de nombreux viols. Et, voyez comme ça tombe bien, justement, ce soir-là, Darling est toute seule dans la grande maison...

LISTE DES PERSONNAGES PAR ORDRE D'APPARITION

DARLING : Jeune fille vicieuse

LES DEUX JACKS : Deux dangereux obsédés sexuels, coupables de plus de trente viols.

L'INSTITUTRICE DE POULSON CITY : Une victime des deux violeurs.

LUKE-LA-MAIN-CHAUDE : Cousin de Ptit Jack. (Nous le retrouverons pour faire plus ample connaissance dans le prochain volume.)

LE SHERIF PRENTISS : Père de Mary Prentiss, camarade de classe de Darling.

SOFTBALL, surnommé SOFT BALLS (COUILLES-MOLLES) : Adjoint du shérif. Cocu notoire.

SAM PARSON : Barman à l'académie de Billard, bar qui se trouve en face de chez Darling. Obsédé sexuel. A dépucelé Darling dans le volume n°6 (« Le Dressage De Darling ») Aime bien faire baiser sa femme, Lou, par d'autres hommes. A condition de tout voir.

LOU PARSON : Epouse du précédent. Femme hypocrite et masochiste. Devient toute rouge chaque fois que son mari la déshabille devant des hommes.

SIGMUND LE BOSSU : Musicien. Un des pensionnaires de Cornélius, le grand-père de Darling. Sigmund est un « lécheur ». Il va vendre des ouvrages pornographiques dans les fermes des environs et lèche les femmes seules.

JO RABBITT, dit BUNNY-LA-RAFALE : Deuxième adjoint du shérif. A des problèmes d'éjaculation précoce.

ZIZI SOFTBALL, surnommée « C'EST-PAS-D'REFUS » : Epouse de Softball. Comme son mari a des couilles molles, elle se console avec les hommes qui ont des couilles dures.

BETTY RABBITT : Epouse de Jo Rabbitt. Recherche assidûment la compagnie des hommes qui n'ont pas de problèmes d'éjaculation précoce.

MARTHA MAC MANUS : Copine de classe de Darling et de Mary Prentiss, la fille du shérif. Fille riche, autoritaire, vicieuse. Elle fait faire de la gymnastique toute nue à Mary et l'oblige à sucer son frère Fred.

FRED MAC MANUS : Frère de la précédente. Fiancé de Carolyn Simmons, autre fille riche, copine de classe de Martha, Mary et Darling.

JUNIOR PRENTISS : Fils du shérif, frère de Mary. Junior est un petit garçon vicieux et sans scrupule. Il oblige sa sœur à le sucer et à se faire enculer par lui, sous la menace de rapporter à leur père ce que Mary fait avec Martha.

MADAME LYDIA : Belle et dépravée quadragénaire aux formes opulentes. Gouvernante de Darling. Femme sensuelle, cérébrale, sans scrupules.

WILLIAM PARSON : Fils de Sam et Lou Parson. Jeune garçon vicieux. Aussi obsédé par le sexe que son père. A des fantasmes nécrophiles. Il est fasciné par les formes opulentes de Mme Lydia.

CHAPITRE I

« LES VISITEURS DU SOIR »

Cette nuit-là, Darling était toute seule dans sa chambre. La maison était silencieuse, tous ses habitants étaient partis s'amuser à la foire. A l'occasion de cette foire — la foire des éleveurs de porcs — qui se tenait chaque année, de nombreux visiteurs envahissaient la ville principalement des fermiers des environs et l'on festoyait jusqu'au matin. En vain Darling avait-elle supplié son grand-père, Cornélius s'était montré intraitable. « Les rues seront pleines de viande soûle... ce n'est pas la place d'une jeune fille... et puis, vous devez vous lever tôt, demain, pour aller au collège... » Voilà pourquoi, alors que tout le monde s'amusait en ville, elle, elle se passait du vernis à ongles dans sa chambre, en écoutant la radio.

Avant de partir, Mme Lydia lui avait bien recommandé de n'ouvrir à personne. « Tu sais ce que c'est... une jeune fille seule... avec tous ces voyous de la campagne qui traînent dans les rues... Il ne faudrait pas qu'il t'arrive ce qui est arrivé à Miss Laggerty... » Deux ans auparavant, Miss Laggerty avait été violée par d'honorables commerçants de la ville qui avaient bu un coup de trop, à l'occasion de la foire justement. L'affaire avait été étouffée... Mais Miss Laggerty ne s'en était jamais remise. Elle avait *très mal tourné*.

Avec un soupir, Darling reboucha son flacon de vernis et agita ses doigts pour les faire sécher. Elle pensait à Miss Laggerty... Elle y pensait si bien que les paroles du speaker ne parvinrent pas tout de suite à son esprit : « ... *les deux hommes sont armés*, disait le speaker, d'une voix haletante. *Nous répétons : ils sont armés. Il s'agit de deux dangereux psychopathes. Jack Beans et Jack Pimms ont à leur actif plus de trente agressions à main armée suivies de viols.* » Le mot « viol » fit tressaillir Darling. Elle tourna le bouton de la radio pour la mettre plus fort. « *Condamnés à la réclusion perpétuelle*, poursuivait le speaker, *les « Deux Jacks » purgeaient leur peine au pénitencier de Carson City. Ils se sont évadés la nuit dernière après avoir désarmé deux gardiens. Ils auraient été signalés à bord d'une voiture volée, dans la vallée de la Meriwether, à quelques miles de notre ville...* »

La voix pompeuse du speaker avait pris une intonation dramatique. « *A l'occasion de la foire des éleveurs de porcs, de nombreux visiteurs affluent dans les rues de notre ville. Il serait très facile pour les deux évadés de se dissimuler dans la foule...* » Pendant qu'il recommandait aux femmes seules de ne pas ouvrir à des inconnus, la jeune fille, prise

d'une soudaine inquiétude, alla jusqu'à la fenêtre de sa chambre et souleva prudemment le rideau. La voiture était toujours là, arrêtée devant le portail du jardin, presque cachée par le feuillage retombant de la glycine. Une vieille Pontiac des années cinquante, toute cabossée. Elle était là depuis le crépuscule.

« Sans doute un fermier des environs, en train de faire une partie de billard chez Sam », se rassura Darling. Se grattant le derrière, elle contempla un moment l'enseigne rouge du bar d'en face qui clignotait dans la rue déserte, puis elle revint vers son lit en dénouant son peignoir. Sur la table de nuit, le transistor continuait ses jérémiades : *«... deux dangereux repris de justice... s'attaquant aux femmes seules dans des maisons isolées... raffinements de violence d'un sadisme abject... le plus redoutable des deux, Ptit Jack, a gagné le sobriquet de "L'orphelin" au pénitencier d'Etat, à cause de sa voix geignarde et de ses plaintes perpétuelles. Il se pose volontiers en victime de l'injustice sociale... »*

*

**

Agacée, la jeune fille changea de poste. Un programme de musique folk remplaça le monologue du speaker. Mais les deux évadés refusèrent de sortir de son esprit... Plus de trente viols! Avec un frisson, elle retourna l'édredon et s'introduisit dans son lit. Tout de suite, elle tira le drap par dessus sa tête et se recroquevilla sur elle-même, ainsi qu'elle faisait quand elle était toute petite... pour se masturber. Elle n'entendait presque plus le murmure de la radio, mais l'épaisseur de l'édredon ne pouvait pas la protéger contre ses propres pensées. Sans cesse, elles revenaient sur cette voiture inconnue garée devant la maison. Et sur les deux évadés...

Darling avait toujours aimé se faire peur, avant de s'endormir. Cela l'excitait. Quand elle s'était bien effrayée en imaginant que des hommes entraient dans sa chambre et glissaient leurs mains sous le drap pour toucher son corps, elle se masturbait longuement, délicieusement, en se disant des gros mots.

Ce soir, pas besoin de recourir à ce fantasme. Elle avait vraiment peur. La maison était en travaux, sa toiture était ouverte à tous les vents... rien de plus facile que de s'y introduire. Comme il pleuvait dans les chambres, Cornélius, malgré son avarice, s'était résigné à faire refaire la toiture. Des échafaudages entouraient le bâtiment... Et comme les couvreurs n'avaient pas encore remplacé les tuiles fêlées qu'ils avaient retirées, une partie du toit était à ciel ouvert, provisoirement protégée de la pluie par des bâches... Il suffisait de redresser une des échelles qui traînaient dans le jardin et le tour était joué...

Secouée de frissons, Darling, sous le drap retroussa sa chemise de nuit au-dessus du nombril et écarta les cuisses. Pour chasser ces pensées lugubres, elle ne connaissait qu'un remède. Après avoir sucé le bout de son index pour le mouiller, elle fouilla dans les poils de son sexe pour séparer les lèvres de chair. Son clitoris était déjà sorti. D'un petit tapotement régulier elle commença à se masturber... Quand elle aurait joui, elle le savait, elle aurait tout juste la force d'éteindre la radio et le sommeil viendrait immédiatement.

Le sommeil l'emporterait au pays des cauchemars...

*

**

Dans la Pontiac, Ptit Jack rêvait déjà, lui! Et, tout en rêvant, il caressait d'une main alanguie sa longue bite à demi érigée qui pendait hors de sa braguette comme un serpent à la tête rouge... Une odeur pisseuse se dégageait du gland que tripotaient les petits doigts velus et envahissait l'habitable. Ecœuré, un cigarillo entre les dents, Grand Jack le regardait faire. Ce salaud se branlait en dormant! Il fallait le faire... Un véritable obsédé, toujours la queue à la main, à se la tripoter, à se la cajoler, à lui parler... « Alors, ma belle, qu'il lui disait, tu es en forme ce matin ? Fais voir un peu, tire la langue... » Il rétractait le prépuce, dégageait la calotte rosâtre du gland... « Un peu pâlotte, on dirait. Attends, je vais te donner de l'exercice... une petite friction, il n'y a rien de tel pour vous ravigoter... » Et c'était parti! En moyenne, Ptit Jack se masturbait une bonne douzaine de fois par jour. Bien sûr, il n'allait pas jusqu'à l'éjaculation, il faisait durer le plaisir, ce salaud... Il n'y a que dans cet état qu'il se sentait bien, toujours sur le point de jouir, avec cette envie qui le démangeait...

— Un authentique obsédé, marmonna Grand Jack.

Il se pencha pour jeter un coup d'œil par la portière. A travers le feuillage de la glycine, il constata que la fenêtre là-bas était toujours allumée. Avec un soupir, il s'adossa au siège et ferma à demi les yeux pour ne plus voir s'agiter la main de son voisin. Qu'est-ce-qu'il pouvait être agaçant, à se branler comme ça, sans arrêt. Grand Jack se demanda à quoi il pouvait bien rêver... Il fouilla dans ses propres souvenirs... Sans doute à l'institutrice de Poulson City... Ptit Jack lui avait avoué une fois qu'il rêvait à elle presque toutes les nuits, depuis qu'ils étaient au pénitencier. N'était-ce pas à cause de cette tarée qu'ils avaient été arrêtés ?

Paresseusement, Grand Jack se remémora la scène... Tout s'était déroulé dans une salle de classe mal éclairée où flottait encore l'odeur rance des élèves qui avaient quitté l'école un quart d'heure plus tôt.

C'était en hiver et la nuit tombait dès quatre heures. Une vieille école à l'ancienne, dans un bled perdu de montagne ; l'institutrice était frileuse, elle chauffait la salle avec un énorme poêle à mazout. On se serait cru dans un hammam. Elle était là, assise à son bureau, en train de corriger ses cahiers, l'air revêche, quand les deux Jacks étaient entrés sans bruit. Grand Jack avait refermé la porte derrière lui. Tout d'abord, elle les avait pris pour des parents d'élèves. Mais quand Ptit Jack lui avait montré le revolver, elle avait tout de suite compris ce qu'ils voulaient.

La quarantaine épanouie, un visage banal, les cheveux châtain clair tirés en bandeaux, vraiment l'air de rien. Elle n'avait fait aucune difficulté pour se déshabiller. Elle avait simplement fait remarquer aux deux hommes qu'on pouvait tout voir par les fenêtres et Grand Jack était allé baisser les stores. Quand il était revenu, elle était en combinaison et Ptit Jack fumait un cigarillo assis derrière le bureau. Elle, elle était devant le tableau noir, sur l'estrade. Pour une institutrice de campagne plus très jeune, elle portait des dessous plutôt folichons, en soie naturelle noire, qui faisaient ressortir sa chair blanche. On ne se serait pas attendu à voir un corps aussi excitant quand on la voyait habillée. Un peu lourde, les seins qui commençaient à tomber et une « culotte de cheval », mais bandante... surtout quand elle était restée comme ça, les yeux baissés derrière ses fines lunettes, le visage tout rouge, soulevant sa combinaison au-dessus de son nombril, après avoir retiré sa culotte, pour montrer son sexe poilu aux deux hommes...

Sadiquement, ils l'avaient obligée à garder cette pose humiliante pendant plusieurs minutes. Elle avait le visage cramoisi, humide de sueur. Quand ils lui avaient demandé d'écarter davantage les cuisses pour leur montrer la fente, elle avait murmuré d'une voix étranglée : « Je ferai tout ce que vous voudrez, mais ne me faites pas de mal... » Elle avait docilement posé un pied sur le dossier d'un banc d'élève que grand Jack avait tiré contre l'estrade et dans cette position sa grande cramouille rouge s'était ouverte dans la forêt de poils noirs. Ils avaient pu voir alors à quel point cette salope était excitée : l'intérieur du con était plein d'une épaisse bave translucide qui ressemblait à du blanc d'œuf. Les nymphes, hypertrophiées, pendaient comme deux petites tranches de jambon, toutes gluantes de mouille. Elles étaient si importantes qu'elles dissimulaient le clitoris même quand la vulve était ouverte. C'était un sexe plutôt laid, terriblement bestial, qui ressemblait à une vulve de truie, mais pour cette raison même, les deux hommes avaient été terriblement excités. Ce qui les excitait le plus c'était le contraste que formaient ces dessous de pute et cette cramouille obscène avec le visage sérieux de l'institutrice. Ils lui

avaient demandé d'écarter les nymphes pour leur montrer son clito et elle l'avait fait, tenant les deux lamelles de chair rosâtre entre le pouce et l'index, d'une façon un peu dégoûtée, comme si cette chose baveuse et velue ne lui appartenait pas vraiment. Mais ils voyaient bien qu'elle respirait très vite et que les pointes des nichons avaient durci.

— Puisqu'on voit que tu coopères, on va te laisser choisir ce qu'on va te faire d'abord. Qu'est ce que tu préfères ? Qu'on te baise debout, contre le tableau ? Qu'on t'encule sur ton bureau ? Nous sucer la bite ? Qu'on te branle ? Sois pas timide... dis ce que tu as envie qu'on te fasse... on n'est pas pressés, on a tout notre temps...

Elle avait réfléchi un long moment, sans regarder les deux hommes, ouvrant toujours son sexe du bout des doigts. Puis elle avait marmonné : « Il est cinq heures et demi... mon mari et mon fils vont passer me prendre à six heures... Est-ce-que vous aurez fini à six heures ? »

— Certainement pas, avait protesté Ptit Jack, véritablement outré. Une demi-heure ? Tu nous prends pour des lapins ?

Elle avait eu un bizarre gémissement et, pour la première fois depuis qu'ils l'avaient fait se déshabiller, elle les avait regardés en face.

— Je vous en supplie... ne dites pas à mon mari que je me suis laissée faire... il ne me le pardonnerait jamais... laissez-moi vous griffer le visage... rien qu'un peu... pour qu'il voie que je me suis défendue...

Les deux hommes s'étaient dévisagés, ébahis. Puis Grand Jack était venu contre la femme. Il lui avait appuyé le canon du revolver sur le ventre. Elle avait sursauté, à cause de la froideur du métal. « Juste une égratignure, hein ? Sinon je te fais un troisième trou... » Elle avait fait oui de la tête et, après un long frisson, elle avait marqué la joue de Grand Jack d'une grande estafilade. Il avait juré et avait bien failli lui lâcher un pruneau. L'institutrice, apeurée, le regardait derrière ses lunettes à fines montures métalliques. Elle avait mis une main devant sa bouche, comme une petite fille qui a dit un gros mot. « Excusez-moi... je voulais pas vous faire si mal... je vais vous mettre un pansement rapide... et après... et après... vous pourrez faire tout ce que vous voulez... »

Ils l'avaient fait mettre entièrement nue et, pendant qu'elle collait un sparadrap à la joue de Grand Jack, les deux hommes l'avaient tripotée sans vergogne. Elle aimait visiblement ça. Elle s'était prêtée à tout. Pendant qu'ils exploraient son corps, elle tremblait doucement, mais ce n'était pas de peur. Comme Grand Jack s'apprêtait à la renverser sur son bureau pour l'enfiler, elle avait bredouillé :

« D'abord... d'abord... je préférerais vous... vous... » Le mot refusait de franchir ses lèvres... Alors, elle avait montré sa bouche, puis le pénis érigé de Grand Jack qui se dressait comme un énorme doigt pointé hors du pantalon.

— Pourquoi ? Tu aimes ça, sucer ?

— Je l'ai jamais fait... c'est parce que je l'ai jamais fait...

— Et qu'est-ce que t'as pas fait, encore ?.

Elle était devenue si rouge qu'ils avaient cru qu'elle allait suffoquer.

— Par derrière... par derrière non plus... il paraît... une amie m'a dit, qu'à la ville, les hommes... le font souvent, par derrière...

La salope était bien décidée à profiter de l'occasion pour combler toutes ses lacunes. Elle avait donc sucé Grand Jack pendant de longues minutes, jouant avec ses couilles, manipulant son énorme bite avec un étonnement qu'elle ne parvenait pas à dissimuler (sans doute son mari était-il nettement moins bien loti) puis engloutissant le gland, le pouléchant maladroitement, avec une sorte d'avidité malade. Pendant qu'elle faisait ça, Ptit Jack s'amusait avec son anus et son con. Il lui avait enfilé deux doigts derrière et deux doigts devant et il la branlait ainsi, simultanément par les deux orifices. Le con bavait comme une fontaine, inondant les cuisses d'une épaisse bave qui sentait le poisson de rivière ; et l'intérieur du cul était brûlant comme l'enfer, une vraie fournaise...

Mais alors qu'il s'avavançait en la soulevant par les hanches pour l'enculer, elle s'était retournée et avait murmuré : « Il va bientôt être six heures... n'oubliez pas... » Ils avaient failli oublier le mari ! Sur les indications de la femme, Grand Jack alla le guetter sous le préau. Après la chaleur étouffante qui régnait dans la salle, la bise glaciale l'avait fait frissonner. Il avait allumé un cigarillo et peu après une voiture s'était garée dans la cour. « Va chercher ta mère, avait dit un homme au visage étroit, au nez tordu. On n'a pas le temps... » Un adolescent était descendu de la voiture. Il s'était arrêté, pile en voyant le revolver que braquait Grand Jack. C'était un grand dadais boutonueux, qui avait le même nez que son père et le même regard faux et méchant. « Changement de programme... on va tous jouer avec maman... mon pote et moi, on organise une petite sauterie... »

Les deux hommes n'avaient pas moufté. Le père pétait de trouille derrière son air teigneux. En voyant sa mère toute nue, l'adolescent avait écarquillé les yeux et s'était léché furtivement les lèvres. Deux taches rouges étaient montées à ses joues. « Ne regarde pas ça, John, avait dit le père. Baisse les yeux. » Mais visiblement John avait du mal à les détacher du corps de sa mère. C'était sans doute la première fois

qu'il voyait une femme nue.

— Faut qu'il regarde, au contraire, avait nasillé Ptit Jack. N'écoute pas ce vieux con. Mets t'en plein les mirettes... admire un peu...

Après avoir attaché le père sur un banc d'écolier, tourné vers l'estrade pour qu'il puisse tout voir, ils avaient fait venir le fils au premier rang et avait obligé l'institutrice à s'exhiber devant lui.

— Ils m'ont menacée de mort, James... je me suis défendue... regarde... j'ai même griffé le grand...

Le mari jeta un regard méfiant sur le sparadrap qui ornait la joue de Grand Jack.

— Mais... ils ont dit qu'ils te tueraient si je me laissais pas faire...

En parlant ainsi, elle s'était accroupie sur l'estrade dans la position d'une femme qui urine et, sur les ordres de Ptit Jack, elle ouvrait son sexe pour en montrer tous les détails à John. L'adolescent avait les yeux qui sortaient de la tête.

— C'est de ce trou plein de poils que t'es sorti, John, ça te dirait d'y rentrer ? avait ricané Ptit Jack.

John avait secoué négativement la tête.

— Pas tout entier... rien que la bite... tu veux ? Faut pas te gêner, c'est la maison qui régale...

Comme il refusait à nouveau de la tête, les deux Jacks lui ordonnèrent de rester bien sagement assis et de ne pas bouger. Puis ils avaient baisé et enculé l'institutrice sous ses yeux et sous ceux du mari. La femme s'était fourré un paquet de kleenex dans la bouche et elle le mordait en râlant d'une voix étouffée, s'efforçant, sans y parvenir, de dissimuler ses orgasmes. Ils l'avaient baisée toute la nuit à tour de rôle et entre temps, ils jouaient aux cartes tous les quatre : l'institutrice, entièrement nue, John et les deux Jacks. Ils avaient fait boire le fils et le mari et l'atmosphère devenait délirante. Ils étaient presque certains que le mari était au moins aussi excité que sa femme en la voyant subir tout ce qu'ils lui imposaient. Au cours de ces parties, ils exigeaient des perdants des gages particulièrement lubriques. Et c'était toujours le corps de l'institutrice qui était mis à contribution. Finalement, avant l'aurore, alors que son père, ivre mort, ronflait sur son banc d'écolier, John avait accepté de toucher le corps de sa mère. « Fais-le, avait-elle chuchoté... ton père dort... il ne faut pas les contrarier... ce sont des hommes très méchants... » Il avait donc touché les seins et le cul de l'institutrice, puis son sexe. Et finalement, alors que les deux Jack l'avait couchée à plat ventre sur le bureau, le petit salaud, en feignant d'agir à contrecœur, avait bel et

bien enculé sa mère. Il avait joui comme une bête pendant que l'institutrice, le visage baigné de larmes, suçait Grand Jack qui se tenait debout de l'autre côté du bureau. Elle pleurait, cette salope, mais elle aimait ça... se faire bourrer par son propre fils... chaque fois qu'il revoyait la scène, dans sa tête, au pénitencier, Ptit Jack avait une trique du tonnerre et il fallait qu'il se branle illico... Une fois ça l'avait pris au réfectoire, il avait envoyé sa giclée de sperme dans son assiette de purée, sous les yeux médusés des détenus, presque tous des noirs illettrés...

Pendant que John enculait sa mère, Ptit Jack était allé en douce réveiller le père. L'autre avait pu voir son fils plonger sa bite entre les fesses maternelles. Il avait pincé, les lèvres, un éclair méchant était sorti de ses petits yeux en boutons de bottines, puis il avait refermé les paupières et ses lèvres s'étaient mises à bouger, comme s'il priait.

Mais ça ne leur avait pas porté bonheur! Quelques jours plus tard, alors qu'ils s'apprêtaient à violer une caissière de supermarché dans un sous-sol, ils avaient été surpris par des vigiles et emmenés chez les flics. Cette salope d'institutrice avait donné leur signalement. La balafre qu'elle avait faite à Grand Jack avait servi à quelque chose. Souvent, Ptit Jack s'était demandé comment ça s'était passé, ensuite, entre la mère et le fils... S'ils avaient recommencé, en cachette du père... C'était bien possible...

*

**

D'un coup de coude, Grand Jack réveilla son voisin.

— Range ta bite, connard et mets ton masque. Il est temps de passer aux choses sérieuses...

— Merde, geignit Ptit Jack, en battant des paupières, tu pourrais me réveiller plus doucement... je t'ai déjà dit que j'avais le cœur fragile...

— Elle vient d'éteindre.

— Quoi ? Qu'est-ce-que tu racontes ?

— La blonde aux gros nichons... ta copine... elle vient de se coucher...

Ptit Jack se pencha pour regarder la façade obscure ; un vent aigre, chargé d'une petite pluie très fine, soulevait la longue chevelure de la glycine et faisait claquer, comme la voile d'une grosse barque, la bâche de camouflage qui recouvrait une partie de la toiture...

— D'abord c'est pas ma copine... C'est juste une sale petite pute que j'ai repérée, il y a deux ans, quand je venais jouer au billard chez Sam,

avec mon cousin Luke... Luke-la-main-chaude, tu sais ? Je t'ai parlé de lui... un vicelard de première...

Du coin de l'œil Ptit Jack constata que Grand Jack posait sournoisement sa grande main osseuse sur ses couilles. Il sourit dans sa moustache et poursuivit, d'une voix encore plus plaintive :

— Tu aurais vu cette petite salope... qu'est ce qu'elle pouvait avoir, à l'époque, quatorze ou quinze ans... comment qu'elle tortillait son cul pour allumer les mecs... et cet air hypocrite qu'elle prenait, comme si elle ne remarquait rien... Mon cousin Luke, il en était malade...

Ptit Jack se cambra d'une façon grotesque et se dandina sur le siège de la Pontiac, les deux mains en coquilles devant lui pour soutenir des seins imaginaires...

— Et cette paire de nichons, mon vieux. J'ai jamais vu ça... élastiques... ça tremblait quand elle marchait... et la petite garce ne portait pas de soutien gorge... elle portait rien, en fait, sous sa robe... pas même de culotte... des fois quand elle s'asseyait sur un tabouret devant le comptoir, elle écartait les cuisses et on lui voyait tout le saint-frusquin... T'aurais vu mon cousin Luke... Luke-la-main-chaude..., les yeux lui sortaient de la tête... Et cette salope qui exhibait sa fente comme si elle ne se rendait compte de rien... l'air innocent...

— Mais qu'est-ce que vous aviez dans les couilles ? Du yaourt ? Moi, une pute pareille, je la colle au mur et crac...

Ptit Jack eut un rire apitoyé et secoua la tête.

— Crac mon cul... Sam se l'était réservée. C'était sa propriété privée. Personne n'y touche, qu'il nous avait dit. On regarde mais on touche pas. Sinon, on remet plus les pieds chez moi... Et son bar, c'est le seul troquet décent dans ce bled pourri... Et en plus, mon cousin Luke-la-main-chaude et moi, il nous avait à la bonne Sam, même qu'il nous laissait baiser sa femme... à l'œil quand on était trop fauchés pour payer une pute... on préférerait pas se fâcher avec lui... La petite, il nous avait promis qu'il nous la ferait baiser, elle aussi, une fois qu'il l'aurait dépucelée... Il a la manière avec les filles jeunes... Luke et moi, on n'était pas pressés... On se disait qu'un jour ou l'autre, on se la taperait...

Une moue pleurarde abaissa les coins de sa bouche.

— En fait, ce que je me suis tapé, c'est deux ans de taule. Et pendant ces deux ans, c'est moi qui me suis fait enculer tous les jours dans les douches... par ces salauds de nègres... il n'y pas de justice, Jack, je le dis toujours...

— Mais on est dehors, maintenant, c'est fini tout ça... et c'est notre tour d'enculer toutes ces salopes!

— T'as raison, Jack... assez pleuré! Allons lui faire sa fête...

Comme ils sortaient de la Pontiac, une bourrasque souleva le feuillage des arbres dans le jardin et la pluie tambourina sur le capot. Le grand Jack enfila comme une cagoule son hideux masque de plastique vert qui représentait un martien et poussa sans bruit le portail du jardin. Ptit Jack s'apprêtait à enfiler son propre masque quand son long nez de fouine eut un frémissement. Il se retourna et flaira longuement l'air de la nuit.

— Tu ne trouves que ça sent une drôle d'odeur ? Parole, Jack... ça pue la merde... la voiture pue la merde, Jack... Et nous deux aussi (il se flaira les bras), on schlingue...

— Moi, j'ai pas d'odorat, déclara flegmatiquement Grand Jack... les odeurs de merde ça me gêne pas... Tout ce que je sens et ça vient de là-bas (il montra la maison, au fond du jardin) c'est une délicieuse odeur de cul... Où qu'il a dit qu'elle était cette échelle, ton cousin ?

— Derrière la maison... répondit le petit, en enfilant son masque à son tour.

Il courut sur ses petites jambes torsées pour rattraper l'autre qui s'éloignait à grands pas.

— Attends moi, quoi, geignit-il de sa voix nasillarde.

Les deux hommes contournèrent la maison et se mirent à chercher l'échelle dans l'herbe haute. Elle était bien où Luke avait dit. Le bois était tout mouillé par la pluie.

— Faudrait pas qu'on glisse, plaisanta Grand Jack en relevant l'échelle. Il l'appuya contre l'échafaudage. C'est pas le moment de se casser une jambe...

Superstitieux, Ptit Jack, fit le signe de croix. C'était un catholique irlandais. Après chaque viol, il allait se confesser. Grand Jack prétendait que c'était à cause de ça qu'ils avaient été pris... Un prêtre avait dû les dénoncer.

— Tu crois qu'elle dort ? s'inquiéta Ptit Jack. C'est pas parce qu'elle a éteint qu'elle dort... Elle est peut-être en train de se branler. À cet âge, les filles n'arrêtent pas de se branler...

— Si elle se branle, on lui donnera un coup de main. Allons-y. J'ai pas envie de m'enrhumer.

CHAPITRE II

« LES DEUX JACKS S'AMUSENT »

Une douzaine de minutes après que les deux Jacks eurent disparu derrière la maison de Cornélius, une grosse Oldsmobile de la police remonta silencieusement la rue déserte et s'arrêta devant le bar. Le shérif Prentiss, un grand homme corpulent au visage de bouledogue en sortit. Un gigantesque stetson qu'il portait très incliné le protégeait contre la pluie. Un cigare éteint pendait de sa grosse bouche molle, comme un étron sur le point de se détacher. Le shérif remonta le col de sa canadienne et se dirigea d'un pas pesant vers la Pontiac. A mi-chemin, il s'arrêta et, lui aussi, comme avait fait Ptit Jack, il flaira avec dégoût l'odeur excrémentielle que dégageait le véhicule. Après une hésitation, il se mit en marche et fit le tour de la voiture en l'observant. L'odeur émanait de la malle arrière. Se grattant la nuque, il retourna vers l'Oldsmobile et prit le micro de la radio.

— Allo, Couilles-Molles, tu es là ? beugla-t-il, réponds...

Une voix ulcérée fulmina aussitôt.

— Je vous ai déjà dit mille fois de plus m'appeler comme ça, chef. Imaginez un peu que quelqu'un vous entende... J'aurais l'air de quoi ?

— Je vois que tu es là, Softball, dit le shérif sans trop s'émouvoir. Moi, je suis garé devant chez Sam. Rien à signaler, sauf une vieille Pontiac toute pourrie... qui pue la merde d'une façon pas croyable...

— C'est sans doute la voiture d'un éleveur de porcs, répondit l'adjoint de permanence. Ils viennent souvent jouer au billard chez Sam pendant la foire... ou ramasser des putes...

— T'as sans doute raison, Couilles-Molles. Je vais aller jeter un coup d'œil chez Sam. Ptit Jack fréquentait l'endroit, autrefois. Et son cousin Luke, le peintre, y traîne souvent... Je pourrais peut-être glaner quelque chose...

— Ouais, fit fielleusement Softball. Et peut-être même que Sam vous laissera interroger sa pouffiasse!

— Lou ? Pourquoi tu dis ça ? Elle sait quelque chose ?

— Oh, elle en connaît certainement un rayon... avec un mari comme Sam...

— Occupe-toi de ta femme à toi, dit le shérif. (Softball était un cocu notoire.) Et laisse Sam s'occuper de la sienne. Si tu as besoin de me joindre, tu n'as qu'à téléphoner au bar.

Sans attendre la réponse de son adjoint, le shérif coupa la communication radio et se dirigea vers le bar. Une douce chaleur lui avait envahi les reins. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait plaisanter de cette façon sur la femme de Sam Parson. Et il la trouvait tout à fait à son goût, lui, Lou. C'était une de ces blondes un peu grasses, à la chair molle, qui ont toujours l'air fatiguées. Une grosse bien rouge, des seins très acceptables, le cul un peu lourd... et cette façon craintive et sournoise de vous regarder en-dessous... Ouais, si ce qu'on disait sur elle était vrai, il y aurait peut-être moyen de faire d'une pierre deux coups...

En sifflotant entre ses dents, il poussa la porte du bar... Contre sa cuisse, sous le pantalon de toile kaki, sa lourde bite était aussi dure que la matraque qui lui battait la fesse.

*

**

Laissons le shérif entrer dans le bar et revenons quelques minutes en arrière pour entrer, nous, si vous le voulez bien dans la chambre de Darling en compagnie des deux Jacks. Imitons-les et approchons-nous en tapinois du lit où elle dort profondément. Provenant de l'enseigne de néon du bar de Sam dont la lumière filtre par les fentes du store, une pénombre rougeâtre baigne toute la pièce, permettant aux deux hommes qui se sont arrêtés tout près d'elle d'admirer un de ses seins qui est presque entièrement sorti de la chemise de nuit. Après avoir posé un doigt sur ses lèvres de plastique pour recommander le silence à Ptit Jack, Grand Jack, très doucement, soulève la fine bretelle du léger vêtement et la fait glisser prudemment sur l'épaule moite de la dormeuse, dégageant entièrement la masse du sein qui, n'étant plus retenu, fléchit légèrement sur le buste gracile. Comme Darling dort sur le dos, le globe de chair s'affaisse quelque peu sur lui-même, mais, au centre de la large aréole mauve clair de blonde, le tétin, d'un rouge cramoisi, pointe avec insolence.

Désignant la pointe du sein, Grand Jack donna un coup de coude à son collègue qui gloussa sans bruit sous son masque de plastique. « T'avais raison, chuchota-t-il. Elle a dû se branler. Regarde comme c'est raide! » Du bout de l'index, prudemment, il effleura le tétin érigé ; aussitôt, comme une corne d'escargot, il se rétracta à l'intérieur de l'aréole, où son retrait forma une minuscule cuvette ; l'aréole elle-même s'était contractée, toute ridée, elle ressemblait maintenant à un gros grain de raisin sec. Soupissant dans son sommeil, la jeune fille se cambra voluptueusement et, très lentement, la pointe de chair émergea à nouveau. « C'est marrant, hein ? chuchota Grand Jack. Elle réagit bien, cette salope... tu te souviens de l'institutrice de Poulson

City ? Ses nichons faisaient la même chose »...

Ptit Jack fit entendre un étrange caquètement qu'il étouffa rapidement derrière sa main : c'est par ce bruit qu'il manifestait habituellement sa jubilation...

De la même façon insidieuse dont il avait procédé pour le sein gauche, Grand Jack, retenant son souffle, dégagea l'autre en baissant l'épaulette de nylon. Ptit Jack avait cessé de respirer. Ils dévorèrent des yeux la poitrine nue de la dormeuse : ses seins lourds, à la chair nacrée, fléchissaient à peine sur le buste étroit, s'écartant un peu de chaque côté sous le poids de leur gloire ; les aréoles, aussi larges que des pétales de nénuphar semblaient flotter à la surface de leur blancheur ; au milieu, comme un pistil, se dressait, épaisse et cramoisie, la pointe gonflée du mamelon... « J'ai jamais vu des nichons pareils, souffla Ptit Jack, d'une voix douloureuse. Même en rêve... et regarde comme elle dort bien, cette petite pute... elle se doute pas de ce qui l'attend... on commence ? » A nouveau, Grand Jack posa un doigt sur ses lèvres et étendit les deux mains au-dessus de la poitrine offerte de la fille endormie. A deux reprises, comme un pianiste qui s'apprête à attaquer une gamme, il plia et déplia ses longs doigts grassouilleux... puis il abaissa les mains et saisit les deux nichons avec une étrange douceur... très doucement, il les enveloppa en remontant vers les pointes gonflées de sang. Dans son sommeil, Darling se cambra ; sa langue pointait entre ses lèvres... la volupté entraînait dans sa chair sans la réveiller, provoquant des rêves scandaleux... Doucement, les belles mains d'évêque de Grand Jack lui caressaient les seins, d'un mouvement tournant, en remontant chaque fois jusqu'aux mamelons qui avaient maintenant une longueur insolite... Darling, bouche ouverte, respirait très vite, comme quelqu'un qui fait un cauchemar... Cette bouche ouverte parut donner une idée à Grand Jack. Cessant de peloter les seins épanouis, il les désigna à Ptit Jack, pour qu'il prenne le relais. Celui-ci ne se fit pas prier. Il releva la mentonnière de plastique verdâtre de son masque de cauchemar et se pencha pour gober un mamelon. Il avait pris le sein à deux mains, comme un nourrisson affamé et il aspirait goulûment la grosse pointe entre ses lèvres, tout en donnant des petits coups de langue au sommet du tétin.

« Vraiment... balbutia Darling, d'une voix faussement indignée, non exempte de coquetterie, s'adressant au personnage de son rêve, j'ai eu tort de vous faire confiance, Ted... vous m'aviez dit que vous vouliez seulement les voir, que vous ne les toucheriez pas... et vous me les sucez ! Ne dites pas non, je ne suis pas idiote : je le sens bien que vous me les sucez... »

Pendant qu'elle bredouillait ainsi, Grand Jack avait ouvert sa

braguette. A l'instar de ses mains, sa bite était blanche et grasse à demi érigée, elle évoquait un énorme ver blafard... Le prépuce rabattu formait une petite gousse flétrie à la pointe du pénis. Sans hâte, il dégagea l'une après l'autre ses couilles presque chauves, d'un rose obscène, porcine, où ne se dressaient qu'une douzaine de poils menus, si blonds qu'ils avaient l'air d'appartenir à un albinos. Saisissant le gros sexe qui, dans cet état, avait la dimension d'une endive de belle taille, il tira sur la peau et découvrit le gland. Quand il fut entièrement sorti, une odeur marécageuse, aux relents de latrines, s'en échappa ; et, dans son sommeil, Darling fronça les narines... l'odeur entraînait dans son rêve... Tout en lui léchant le mamelon, Ptit Jack, de côté, regardait son copain se branler ; il paraissait fasciné par la rétraction du prépuce et l'apparition et la disparition régulières de la calotte rose du gland... A chaque apparition, comme un champignon dont on aurait filmé la croissance au ralenti, le gland augmentait de volume... Quand il atteignit l'importance d'un œuf et que la bite tout entière eut approximativement doublé de volume, Grand Jack s'avança et l'énorme gland rose glissa entre les lèvres de la dormeuse. Très lentement, cambré par une sorte d'extase, Grand Jack continua à progresser et tout le boudin de chair s'introduisit dans la bouche de Darling...

— Alors ? chuchota Petit Jack.

— Elle la suce... je sens sa langue qui bouge...

— Quelle salope... même en dormant!

Le murmure de Ptit Jack avait pris cette intonation de perpétuelle indignation qui était sa marque propre. La grosse bite reculait puis s'avavançait : autour d'elle, les lèvres dilatées de la dormeuse se retroussaient, comme pour mimer un obscène baiser...

— Je vais tout larguer... j'ai l'impression de violer une morte... une morte encore chaude...

— Déconne pas avec ces trucs, chuchota Ptit Jack, effrayé, en faisant le signe de la croix ; ça porte malheur...

Bizarrement, ce ne fut pas le frottement de la bite sur ses lèvres, ni même le contact des couilles sous son menton, ou celui, pourtant glacé de la boucle de cuivre du ceinturon sur son nez qui réveilla la dormeuse, mais le claquement d'une portière de voiture dans la rue. Soudain elle ouvrit les yeux et se dressa dans son lit. Grand Jack, avait juste eu le temps de se retirer. Avisant cette silhouette massive qui se détachait sur la lueur rouge qui arrivait de la fenêtre, Darling ouvrit la bouche pour hurler. La main tiède de l'homme se posa sur le bas de son visage et lui écrasa les lèvres.

— Tu la fermes, compris ? Sinon, boum boum.

Il posa le canon du revolver sur le front de Darling. Elle se figea, terrifiée et ses yeux s'écarquillèrent encore davantage quand ils discernèrent penchée sur la rue, derrière le store, une deuxième silhouette.

— Compris ? répéta Grand Jack en lui broyant la mâchoire.

Darling battit des paupières ; l'étreinte de la main se relâcha un peu

— Ne me faites pas mal... je vous en prie...

Grand Jack eut un bref gloussement auquel fit écho le caquètement étouffé du petit. Quand elles disaient ça, c'était bon signe...

— Alors, c'est quoi cette voiture ? lui demanda le grand.

— Le shérif... Prentiss... Ce fumier de Prentiss!

— Merde...

Un fol espoir envahit Darling et elle ouvrit la bouche pour hurler, oubliant le revolver. Mais la main étrangla son cri naissant en un informe bredouillis.

— Sage, toi, sinon, boum boum... Qu'est-ce-qu'il fait ?

— Il regarde la voiture... il va parler dans sa radio... Mais c'est pas grave... il a pas relevé le numéro... maintenant, il se dirige vers le bar... voilà, il entre chez Sam... il va sans doute faire sa partie de billard...

— Ça ne me dit rien qui vaille de le savoir si près.

— Te bile pas... je le connais... c'est jamais qu'un gros plein de soupe! Il aboie mais il mord pas... on n'a qu'à attendre ici, bien sagement, qu'il s'en aille...

Revenant vers le lit, le petit s'adressa à la jeune fille que Grand Jack venait de libérer. Les deux hommes étaient à contre-jour et elle ne distinguait pas leurs visages.

— Alors ? demanda sa voix mielleuse. La demoiselle faisait de beaux rêves ? Elle rêvait qu'elle suçait son ami Ted ?

Rouge de honte, la jeune fille se rejeta en arrière. Comment savaient-ils... Avisant ses seins nus elle sursauta et remonta les bretelles de sa chemise de nuit, puis elle tira le drap sous son menton.

— Elle est drôlement pudique, dis-donc, quand elle est réveillée.

— Ouais... beaucoup plus que quand elle dort...

— Mon argent est dans la table de nuit, bredouilla Darling, d'une

voix affolée. Douze dollars et trente cents...

Les deux hommes éclatèrent de rire. Un jet de lumière blanche jaillit d'une torche électrique que le grand lui braqua en plein visage. Eblouie, elle cligna des yeux.

— Douze dollars et trente cents! fit Ptit Jack. Tant que ça! T'as entendu, Grand Jack... On est tombé sur le gros lot, non ?

— J'ai aussi une montre, fit Darling, d'une voix suppliante. Avec quatorze rubis...

Les deux hommes sifflèrent, admiratifs.

— Et t'es sûre que t'as pas autre chose, encore ? demanda Ptit Jack en prenant une voix horriblement sucrée, comme s'il s'adressait à une idiote congénitale.

Baissant la tête, la jeune fille resta muette. Elle avait parfaitement compris.

— Soulève un peu ce drap... on va chercher avec toi... dit doucement le Grand.

Du canon du revolver il commença à rabattre le drap ; Darling le lâcha et il tomba à sa taille ; elle était toujours assise ; sous la fine chemise de nuit, on pouvait voir les pointes braquées de ses mamelons.

— Et ça ? fit le Grand Jack. T'en parlais pas de ça ? Pourquoi ? ça nous intéresse pourtant au moins autant que tes douze dollars... et ta tocante de trois ronds.

De l'extrémité du canon de son arme, Grand Jack effleura délicatement la pointe d'un sein. Deux larmes giclèrent des paupières fermées de la jeune fille.

— Si on déballait un peu la marchandise ? suggéra la voix hideuse de Ptit Jack. Il tremblait de concupiscence.

C'était le moment de l'opération qu'il appréciait le plus. Quand on commençait à déshabiller ces salopes...

Ecartant les doigts tremblants de la jeune fille, les deux hommes saisirent chacun une des bretelles de la chemise de nuit, les abaissèrent jusqu'aux coudes et après avoir obligé Darling à faire passer ses bras dessous pour les dégager, il lui descendirent la chemise à la taille. Assise dans le lit, elle avait maintenant le buste entièrement découvert. Ses seins se balançaient devant elle, leurs pointes effrontément dressées...

— Eh bien, tu vois, ça, ça nous intéresse beaucoup plus que ta

montre, ma chérie... et je suis sûr que c'est pas fini, petite cachottière, que tu nous caches des trucs encore plus intéressants... sous ce drap!

— Je vous en prie, bredouilla Darling... je vous en prie...

Glacée d'une terreur sans nom, elle venait de réaliser à qui elle avait affaire. *Les deux Jacks*... les évadés du pénitencier, les deux violeurs fous... Tendrement, les mains charnues de Grand Jack se refermaient sur ses seins. Elle n'eut pas un geste pour les empêcher. Elle était pétrifiée par la peur. Avec une adresse perfide, les mains éveillèrent ses sensations... un sentiment de révolte envahit Darling... Ses seins la trahissaient, il suffisait qu'on les regarde, qu'on les touche, aussitôt une chaleur sournoise alourdissait son bas ventre et elle perdait toute volonté propre... Elle eut un sanglot de désespoir en sentant ses épais mamelons se gonfler lascivement sous les attouchements de Grand Jack.

— Qu'est-ce -que vous allez me faire ? murmura-t-elle en sentant honteusement ses tétins durcir entre les doigts qui les taquinaient.

— Juste nous amuser un peu, ma belle. On est pas méchants quand on nous contrarie pas... Et toi, tu es une petite futée, pas vrai ? Tu sais où est ton intérêt ? Tu vas pas nous contrarier, hein ?

— Tu vas voir, intervint le plus petit. (Son infecte voix douceâtre emplissait Darling d'horreur. C'était physique) On connaît des jeux très amusants... tu vas pas t'ennuyer avec nous...

Sous sa douceur venimeuse, la voix, un peu sifflante, suait la méchanceté.

— Et pour commencer, tu vas nous montrer ta chatte...

— Non! cria Darling.

Outrée, elle agita violemment la tête. Cela secoua ses seins dans les mains de Grand Jack. Il les retint comme ils allaient lui échapper, en pinçant les gros mamelons raidis.

— Non ? se moqua-t-il en tirant vicieusement sur les pointes cramoisies, tu en es bien sûre, de ce gros mensonge ? Tu ne veux pas ? Alors, explique-moi un peu pourquoi les bouts de tes nichons sont si durs... Regarde un peu ça, comme ça bande... mais regarde donc...

Malgré elle, elle abaissa les yeux. Ses aréoles étaient toutes boursouflées et aussi larges que quand elle se masturbait ; entre les doigts de l'homme, les pointes des mamelons se dressaient, épaisses, impudiques. Un flot de sang lui monta au visage.

— Je parie que ta cramouille est toute baveuse, dit Grand Jack. D'ailleurs, c'est facile à vérifier...

— Non! cria à nouveau Darling, pendant que le petit caquettait de bonheur.

— Comment tu crois qu'elle est, toi, sa cramouille ? Moi je parie qu'elle est toute petite, toute petite, comme une bouche de bébé, avec presque pas de poils...

— Tu n'y es pas du tout. Il suffit de regarder ses yeux. C'est une salope et elle a certainement une cramouille de salope... pleine de poils, avec les trucs qui dépassent et un clito gros comme les bouts de ses nichons... Pas vrai que j'ai raison ? Tu as bien dû la regarder dans une glace, en te branlant, toutes les filles font ça... Pas vrai que t'as une énorme chatte de pute ?

— Non, mais, t'as vu comme elle est rouge, Jack ? T'as vu ça ? J'adore les filles qui piquent un fard quand on leur parle de leur chatte. Ce sont les plus vicieuses...

— Vous êtes les deux Jacks, hein ? dit Darling. Les deux évadés...

C'était sorti malgré elle et aussitôt, elle le regretta. Elle vit les deux hommes se raidir. Le grand lui lâcha les seins et porta les mains à son visage. Le second fit la même chose. Elle s'étonna de ce comportement et les regarda plus attentivement. C'est alors seulement que, le faisceau de la torche électrique s'étant détourné, elle put discerner dans la pénombre rougeâtre qui baignait la chambre les traits des intrus. Son sang se retira de ses veines, elle crut qu'elle perdait la raison. Grimaçantes, les têtes de cauchemar se déformaient sous les mains qui les palpaient. Deux monstrueux batraciens, à la peau verdâtre et pustuleuse, la contemplaient de leurs gros yeux globuleux aux veinules pourpres. Une épaisse langue à deux pointes, d'un jaune criard, pointait entre des crocs de chien...

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda le plus petit des deux crapauds humains. Les deux quoi ?

— Les deux Jacks... tu sais bien, ces deux évadés, la radio n'arrête pas d'en parler... répondit le grand en vérifiant que son masque adhérait bien.

Darling avait enfin compris qu'il s'agissait de deux de ces masques grotesques qu'on vend dans les boutiques de farces et attrapes. Un soulagement ignoble succédait à sa folle terreur... S'ils s'étaient grimés ainsi, c'est qu'ils allaient seulement la violer...

— Tu vois bien que c'est pas nous, nasilla le petit. Nous, on est juste deux visiteurs interplanétaires. Notre soucoupe volante est posée sur le toit. Pigé ?

Darling fit oui, de la tête. Comme elle aurait voulu rattraper ses

paroles imprudentes...

— Si on te demande comment on est, tu devras dire la vérité. Deux monstres venus de l'espace... Mais si tu veux qu'on s'appelle Jack...

— Non... dit Darling... je ne veux rien...

Le grand eut un geste débonnaire.

— Mais si... les filles de ton âge aiment bien se faire peur. On va donc faire semblant d'être les deux évadés. Les deux « forcenés », comme ils disaient à la radio. Et on va s'appeler Jack... rien que pour toi, ma jolie. O.K. Jack ?

— O.K. Jack, répondit l'autre. Jouons aux deux Jacks. J'ai encore jamais joué à ça, ça me changera... On va jouer aux deux Jacks en train de violer une innocente victime... Tu vas voir, poulette, on va bien se marrer, tous les trois. Et maintenant, tu vas retrousser cette superbe chemise de nuit... et montrer aux deux Jacks ce que tu as entre les cuisses.

*

**

— Bien dit, Jack. Montre nous un peu ta cramouille, qu'on voie si ton trou est assez large pour nos deux bites...

Comme elle restait interdite, suffoquant presque, le plus grand eut un geste vers le revolver qu'il avait glissé dans sa ceinture.

— Tu préfères qu'on soit méchant ?

— Non... je vais... je vais...

Elle s'arrêta et resta bouche bée, incapable de parler davantage.

— « Je vais faire tout ce que vous voudrez » : répète.

— Je... vais faire tout... ce que vous voudrez...

Deux larmes brûlantes descendirent sur les joues de Darling.

— C'est bien, fit le grand en lui caressant le visage.

Il cueillit une des larmes entre ses doigts et la porta à sa bouche de plastique.

— Excellent, fit-il. Juste salé à point. Les larmes des femmes violées sont le sel de la terre! Et maintenant montre-nous ton con... qu'on voie s'il pleure, lui aussi...

CHAPITRE III

« *DARLING MONTRE SA MOULE* »

Le visage de Darling était devenu aussi rouge que les roses du bouquet qui décoraient son bureau. Dans le faisceau de la lampe, les deux Jacks pouvaient voir scintiller sur son front des gouttelettes de sueur. Ils se poussèrent du coude, ravis de son embarras et Grand Jack, en prenant tout son temps, commença à faire descendre le drap qui couvrait encore le bas de son corps. Quand le drap fut aux chevilles de la jeune fille, Grand Jack se redressa pour la contempler. Il entendit Ptit Jack siffler entre ses dents. Il y avait de quoi : jamais encore parmi toutes les femmes qu'ils avaient violées, il n'en avait vu une aussi belle et aussi excitante. La tête baissée pour éviter de rencontrer leur regard, ses cheveux pendant devant le visage, la jeune fille se cambrait avec une coquetterie instinctive pour empêcher les fruits lourds de sa poitrine de trop fléchir ; sa chemise de nuit retroussée jusqu'au ventre laissait échapper une paire de cuisses qui n'auraient pas déparé une Varga girl. Un peu lourdes, comme celles des modèles bien en chair qu'affectionnait le célèbre dessinateur américain, elles étaient pudiquement serrées l'une contre l'autre et d'une chair plus pâle et plus vulnérable en apparence que le reste du corps. Au sommet des cuisses, au ras de l'ourlet retroussé, une touffe de poils soyeux soulevait la dentelle. Ils se penchèrent aussitôt et leurs yeux convergèrent sur le triangle poilu.

Darling sentit sa gorge se serrer ; une chaleur malsaine alourdissait son bas ventre, enflammait ses seins et ses joues : malgré elle, d'une façon presque imperceptible, elle sépara ses cuisses. Les deux hommes braquèrent le rayon de la lampe sur son pubis. Ils ne disaient rien. Ils attendaient. De la même façon insidieuse, le cœur battant à coups redoublés, elle les écarta un peu plus. Ils virent alors se dessiner sous les poils l'amorce de la fente : un peu de chair rose, comme une légère blessure qui partageait la motte poilue en deux. Deux fines lamelles mauves dépassaient du haut de l'encoche, mais les cuisses étaient encore insuffisamment écartées pour qu'ils puissent en voir davantage...

Aussi, d'un geste impatient, Grand Jack lui ordonna de s'ouvrir entièrement. Comme si cet ordre l'avait libérée, Darling s'exécuta, toute tremblante d'un sale ravissement : repliant les genoux, elle leur montra son con : entre les poils agglutinés par la mouille, l'intérieur des grandes lèvres, d'un rose tendre, se déplissa comme la corolle d'une fleur flétrie. Ptit Jack émit un soupir qui ressemblait à une

plainte.

— Mais ouvre-le plus que ça, bordel, on veut TOUT voir, tu comprends pas? TOUT!

— Il a raison, dit Grand Jack, retrousse-toi plus haut et écarte les cuisses comme quand tu pisses... qu'on voie bien bâiller ta cramouille.

La vulgarité des mots fouetta les sens de Darling. Elle obéit immédiatement ; se retroussant au-dessus du nombril, elle replia complètement un de ses genoux et laissa cette jambe retomber de côté... Cette fois, ils ne pourraient pas dire qu'elle leur cachait quelque chose : dans cette posture d'une impudeur bestiale, la totalité du sexe s'offrait au regard : la vulve était si ouverte qu'ils pouvaient voir sous les nymphes l'entrée du vagin qui dégageait un liquide clair. Pour bien examiner la moule béante, ils s'étaient accroupis et leurs masques affreux se touchaient presque.

— Tu as vu, dit Grand Jack. C'est moi qui avais raison... c'est une vraie moule de salope...

— Dis-lui qu'elle fasse sortir son truc... tu sais, son petit machin...

— Son clito ? T'as entendu mon copain... fais-nous voir ton clito...

Comme s'il obéissait de lui-même à cette injonction, le vagin s'arrondit, comme une gueule édentée, d'un rouge enflammé, entraînant les petites lèvres vers le bas, ce qui dégagea de son capuchon la pointe cramoisie du clito.

— Le voilà! s'exclama Ptit Jack... regarde-le sortir de son trou, le petit salaud... tu as vu comme il pointe, cet effronté...

D'une chiquenaude, Ptit Jack frappa le minuscule organe. Darling sursauta. Après s'être rétracté, le clitoris ressortit entre les lèvres du con qui, malgré les efforts sournois qu'elle faisait pour atténuer leur importance scandaleuse, bâillaient de plus en plus lascivement... Un jus glaireux, de plus en plus abondant, suintait du vagin...

— Regarde, mais regarde... t'as vu un peu comme sa moule s'ouvre... et toute cette sauce...

— Ouais... ricana Grand Jack, ouverte et mouillée comme elle est... on aura pas besoin de se fatiguer pour la lui mettre, ça va entrer tout seul...

Darling avait envie de hurler, jamais encore personne ne l'avait traitée avec un tel mépris, mais ce qui mettait le comble à son humiliation c'était de sentir sa chair la trahir ; tandis qu'elle pleurerait de rage, ses petites lèvres se gonflaient et sortaient lentement de sa fente, une chaleur abominable lui engourdissait le ventre, elle n'avait

pas besoin d'entendre les commentaires salaces et narquois des deux hommes pour savoir, même sans y porter les yeux, que dans la blessure rouge du con le petit gland écarlate de son clitoris était entièrement sorti et qu'il avait pris la forme d'un haricot : elle s'était assez souvent masturbée devant un miroir pour ne rien ignorer des métamorphoses de sa vulve...

Elle frissonna subitement, tout son ventre, ainsi que ses seins et le haut de ses cuisses, se couvrirent de chair de poule. Dans un accès de concupiscence, brûlant d'une joie malsaine, elle souleva les fesses pour leur montrer son secret le plus honteux : sous l'anfractuosité de chair corail du vagin déployé, le petit bouton mauve et ridé de l'anus...

— C'est bien, la félicita alors Grand Jack, voilà comment il faut faire... Tu montres bien tous tes trous... tu es une bonne fille...

— Ouais, approuva l'autre et pour ta récompense, on va te faire jouir comme une chienne...

— On va bien la branler, pas vrai, Jack?

— Ouais... et on va la sucer, aussi. On va te sucer le bonbon comme une reine...

Elle gémissait de nervosité, les reins cambrés, le con béant. Elle regardait, maintenant, les yeux qui s'enfonçaient dans son entaille brûlante et poisseuse, les yeux qui fouillaient sa honte, sa honte qui bavait, qui lui mouillait la raie du cul, qui souillait le drap comme si elle avait pissé sous elle...

— On va te lécher le cul...

— Le cul et le con...

— Plus on te léchera et plus tu t'ouvriras...

— Et quand tu seras aussi ouverte qu'une grosse huître bien baveuse, on t'enfoncera nos bites!

— Bien au fond... tu croiras mourir tellement ce sera bon...

Darling sanglotait. Elle se bouchait les oreilles pour ne plus entendre les voix horribles, mais elle les entendait quand même; elle devenait folle...

— Mais d'abord, tu vas nous demander toi-même, bien poliment, de te branler.

— Non, sanglota Darling. Non! Non! Non!

Elle hurla presque le dernier « Non ». D'une gifle brutale, sur la bouche, le Grand Jack la fit taire.

— On se calme, compris ? Tu veux qu'on devienne méchants?

— Non, fit Darling.

Ses yeux craintifs surveillaient la main levée.

— Alors, fais ce qu'on t'a dit. Demande-nous...

— Faites... faites-le moi... bredouilla Darling, en pleurant à gros sanglots. Elle pleurait si fort qu'elle n'arrivait pas à parler.

— Qu'on te fasse quoi?

— Me... Me le toucher... avec vos mains...

— Tous les deux?

— Tous... les deux...

— Quelle salope, quand même, tu entends ce qu'elle nous demande...

— Laisse-la parler, elle a pas fini... continue... Montre-nous ce que tu veux qu'on te touche... faut tout nous expliquer, on n'est pas très intelligents... montre...

— Ici... sanglota Darling... ici... ça...

Du doigt, toute honteuse, elle montra l'entaille de son sexe.

— Ah, c'est ça que tu veux qu'on te touche ? On n'avait pas compris...

— Touche-le, toi, ce que tu veux qu'on te touche... montre-nous bien, avec ta main...

Avec un immense frisson, elle mit le doigt sur son clitoris. Elle se cambra... Elle était sur le point de jouir...

— Ici, haletait-elle... Là... partout... dedans...

Elle promena son index dans sa fente, effleura les nymphes, hésita au bord du vagin.

— Mets le doigt dedans, chuchota Ptit Jack.

Elle s'empressa d'obéir, son médium disparut en elle.

— L'autre trou, chuchota Grand Jack... touche l'autre trou... Dans l'autre trou aussi on va te mettre nos bites. Touche-le...

Retenant son souffle, elle laissa descendre son index sous son vagin, dès qu'il eut touché la pastille ridée de l'anus, elle poussa un cri strident et fondit en larmes.

— Oh mon dieu... pourquoi... pourquoi...

C'est à ce moment, pendant qu'elle pleurait à gros sanglots, que Ptit Jack commença à la toucher...

Il avait mis son doigt bien à plat entre les lèvres du con et, tout en observant avec jubilation les crispations et les rougeurs que ses attouchements provoquaient sur le visage de Darling, il le faisait avancer et reculer doucement, en frottant sur toute sa longueur la chair lascive de la fente. Grand Jack avait écarté les cheveux de la jeune fille pour bien dégager son visage honteux. A chaque va-et-vient de l'index dans la faille baveuse, l'extrémité du doigt venait comprimer le bout du clito et chaque fois que cela se produisait, Darling avait un soupir rauque. Vicieusement, Ptit Jack lui taquinait le bouton, appuyait dessus, le tapotait, puis son doigt redescendait jusqu'à l'entrée du vagin. Au bout d'un moment, Darling ne parvint plus à dissimuler ce qu'elle éprouvait et chaque fois que le doigt lui écrasait le clito, elle se cambrait en poussant un gémissement sourd.

— Oui... comme ça... la félicitait railleusement Ptit Jack, ouvre bien ta grosse fente, sale pute... ça te plaît, hein, de te faire branler! Tu fais plus ta fière, maintenant, comme quand tu venais te trémousser chez Sam...

Interdite, Darling se raidit. Chez Sam... Ce salaud masqué l'avait vue chez Sam... C'était donc un des habitués, un des joueurs de billard ?...

— T'aurais dû la voir, comme elle se pavanait, toute contente d'allumer les mecs... nous regardant tous de haut, comme si on était de la merde... Son cul, c'était pour le patron... nous on pouvait se brosser... ou aller se branler dans les chiottes, tellement elle nous avait excités. Et regarde-la, maintenant... toute baveuse du con... une vraie chienne en chaleur...

Sans cesser de lui comprimer le clitoris avec l'index, il avait replié le pouce et avec le gras de ce dernier doigt, il s'était mis à masser le pourtour du vagin d'un mouvement circulaire. A chaque tour de piste, il appuyait un peu plus, faisant céder la chair juteuse et le vagin se dilatait, bâillant comme une gueule affamée.

— Tu te souviens, dit Grand Jack, de l'institutrice de Poulson City ? Quand on lui a enfoncé la règle graduée dans le con... faudra qu'on lui fasse, à elle aussi, pour voir combien elle mesure...

— Et dans le cul aussi, hein ? Dans le cul, c'est plus marrant, on peut enfiler toute la règle...

Ptit Jack, après une pause, s'était remis à masser l'intérieur du con. Il dosait ses attouchements avec perfidie, appuyant, puis faisant la main légère, de façon à contraindre la fille, à cambrer les reins pour *venir* vers lui. Alors, goguenard, il poussait du coude son collègue et

lui désignait du menton le sexe concupiscent tout dégoulinant de mouille...

— Regarde, Ducon, mais regarde ça, comme ça bâille bien et comme ça baigne!

Pour mieux exhiber les preuves du plaisir de Darling, il saisissait les lamelles des lèvres intérieures et les tirait sur les côtés comme pour ouvrir un livre rouge et baveux...

— Elle en peut plus, dit Grand Jack, en esquissant un geste vers sa braguette. Faut lui donner ce qu'elle réclame... Elle est pas pucelle, au moins ? T'as vérifié ?

— Alors là, ça me ferait mal! Pucelle! T'es miro ou quoi ? Regarde un peu ce trou...

Braquant son index, Ptit Jack l'enfonça d'un coup dans le vagin, faisant suffoquer Darling. Il le retira, joignit son médium à l'index et introduisit avec la même aisance les deux doigts réunis. Il les fit tourner un peu, comme pour jauger le diamètre et la profondeur du vagin. Darling avait replié un bras devant son visage...

— T'as vu ça, comme ça entre ? Moi je te dis, elle est vachement rodée, cette petite.

— Ouais... et t'as vu ? Regarde son clito... quand tu lui as enfoncé les doigts dans le trou, je l'ai vu grossir à vue d'œil. Regarde un peu ce machin... on dirait le bout d'une bite! Presque aussi gros que celui de l'institutrice! A mon avis, ça doit être une sacrée branleuse pour avoir un clito pareil. Attends, ça me donne une idée... Ouvre-lui bien le con avec les deux mains... Je vais m'en occuper un peu, moi aussi. Pas raison que ce soit toujours les mêmes qui s'amuseent...

Ptit Jack obéit, ouvrant le con charnu des deux mains, il se poussa un peu de côté pour faire de la place à son collègue qui s'accroupit et avança le cou.

— Regarde un peu comme il pointe, ce lascar! Attends, on va bien se marrer... je vais lui donner un coup de langue.

Soulevant à peine son bras, Darling vit le grand salaud relever le bas de son masque pour découvrir sa vraie bouche. Ptit Jack l'obligea à rapprocher son cul du bord du matelas, en tirant sur les lèvres du sexe et le grand, lui soulevant une cuisse pour l'ouvrir à fond, posa sa bouche sur le con et y enfonça sa langue. Darling se mordit le bras à pleines dents. Elle avait failli crier de plaisir. La langue tournait dans la bave tiède du con, dépliant les muqueuses. Les lèvres de l'homme s'étaient collées à celles de sa vulve et l'aspiraient comme une ventouse. Elle sentait la chair de son con sortir d'elle et entrer dans la

bouche chaude de Grand Jack. Soudain, il la relâcha et referma la bouche à demi pour aspirer le clito, en faisant un bruit obscène, comme s'il avalait un gros macaroni. Près de lui, Ptit Jack était agité d'un fou rire silencieux...

— Mets-lui le doigt dans le cul en même temps, Jack, fais-moi plaisir... je veux voir la tête qu'elle fait., un doigt dans le cul, supplia-t-il.

Mâchonnant la chair luxurieuse du con, Grand Jack souleva à la verticale la jambe qu'il tenait sous le genou et força ainsi Darling à lui offrir son cul. Ecrasée de honte, elle sentit un doigt tâtonner la corolle crispée de son anus ; pour ne pas avoir mal, elle poussa un peu sur ses intestins et le doigt entra dans son cul.

— Vérifie si ton doigt sent le caca, caqueta Ptit Jack. On va l'enculer aussi, hein ? J'aime bien les enculer, moi...

Le grand recula un moment pour reprendre haleine ; sous la mentonnière retroussée du masque, ses lèvres étaient toutes gonflées et baveuses de mouille. Haletant, il déclara :

— Elle a un goût de poisson cru,.. sa moule... un goût de moule, quoi... ce sont les plus salopes qui ont ce goût. L'institutrice aussi, sa cramouille sentait le fraichin. Et la vendeuse du supermarché, tu te rappelles ?

— Si je me rappelle! Rien que d'en parler, je te dis pas la trique... arrête un peu de la sucer, il est temps de la bourrer...

— T'as entendu ce qu'a dit mon copain, petite ? On va te bourrer, petit bourrin. Le moment est venu... Qu'est-ce-que tu préfères, qu'on t'attache ? Ou te laisser faire bien sagement... sans crier et sans mordre... Et surtout sans griffer, hein ? Si tu griffes, parole, je t'arrache le clito avec les dents...

— Je grifferai pas... ne m'attachez pas... je vous promets... je me laisserai faire...

Les deux Jacks eurent le même ricanement odieux.

— C'est bien, dit le grand, d'une voix radoucie, t'es une fille intelligente. Pour commencer, tu vas attraper toi-même tes guibolles sous les genoux, tu vois, comme moi. Et tu vas les soulever en ramenant les genoux vers ta poitrine... pour bien nous montrer tes deux trous...

Cramoisie de honte de devoir en passer par là, mais terrifiée à l'idée d'être attachée, Darling s'exécuta. Ils se penchèrent un peu pour scruter son anus.

— Plus haut que ça, chérie, qu'on voie bien le trou du cul... tu vas rester bien sagement comme ça... On va tirer à pile ou face pour savoir dans quel trou on va te la mettre pour commencer!

Darling eut un sanglot étouffé. Ses genoux touchaient ses seins et le cul, revenant sur lui-même, était presque à la verticale du plafond. Les deux Jacks lui palpèrent un moment les deux orifices en parlant à voix basse, avec des petits rires satisfaits. Elle aurait voulu mourir. Puis ils cessèrent de la tripoter et gardèrent le silence. Comme rien ne venait, elle souleva un peu les paupières. Les deux hommes se tenaient debout, absolument immobiles, et regardaient ce qu'elle leur montrait, fascinés.

— C'est drôlement bon, hein, fit Ptit Jack d'une voix qui tremblait d'extase... quand elles se donnent comme ça... de savoir qu'on peut leur faire tout ce qu'on veut... moi je te dis, des moments pareils, ça vaut le risque d'aller en taule... Putain, si mon cousin Luke était là, qu'est-ce-qu'il se régalerait! Il en était dingue de cette petite pouffiasse! Dingue... Chaque fois qu'il la voyait chez Sam, il allait ramasser une pute...

— Tiens... ça me donne une idée... si on lui faisait faire la pute... tu te souviens ? Comme à cette femme de médecin, à Butte...

— Celle qu'on a obligé à mettre une culotte fendue ?

— Voilà... Mais on va changer un peu. Tu m'as dit que quand elle allait chez Sam, elle vous regardait même pas, c'est ça ?

— Une vraie pimbêche... On l'aurait giflée...

— Eh bien, on va faire comme si c'était chez Sam, ici! On va lui dire de s'habiller et de se pomponner pareil que quand elle va jouer les allumeuses, au bar. Sauf que cette fois les clients se contenteront pas de regarder. Ils auront le droit de toucher à la marchandise.

— Ouais!... Jack, t'as toujours des idées géniales! C'est une idée épâtante! ça vaut le coup d'attendre encore un peu... ça me plaît bien de savoir qu'elle va se pomponner pour nous... Qu'est-ce-que t'en dis, petite cochonne ?... lève-toi et arrête de montrer ton cul comme ça... Dis plutôt merci aux messieurs qui inventent d'aussi jolis jeux! Et cours vite te faire belle dans la salle de bain! La soirée commence à peine! Prépare-toi bien pour le Bal des Debs!

— Mais n'oublie pas, hein ? On vise bien et on tire vite. Ne t'avise pas de vouloir jouer les filles de l'air... Tu te retrouverais sous terre!

CHAPITRE IV

« LA VISITE DE SÉCURITÉ »

— Vous ici, Shérif ? s'étonna Sam Parson. Vous osez vous aventurer dans ce lieu de perdition ? Et vos électeurs, qu'est-ce-qu'ils vont dire, s'ils apprennent ça ?

Sur le seuil, la silhouette massive de l'arrivant se découpait sur la lueur rouge qui venait de l'enseigne extérieure. Prentiss retira son stetson et le secoua pour l'égoutter. Il jeta un coup d'œil alentour. Il n'était pas loin de minuit et le bar, plongé dans la pénombre, était désert, à l'exception d'un vieil ivrogne qui moisissait au fond d'une loge. Deux joueurs de billard, des habitués, s'affairaient sans parler, dans l'arrière-salle qu'un rideau séparait du bar.

Derrière le comptoir, la porte-miroir qui donnait sur la cuisine était entrouverte. Lou Parson, la femme de Sam, se démaquillait, assise devant une table où elle avait disposé tout son attirail, un miroir inclinable, des kleenex tachés de rouge et de fard à paupières, des pots de crème grasse, des flacons de lotion faciale et un paquet de coton. Elle portait une robe noire pailletée de strass, très décolletée, comme en mettent les entraîneuses. Ses épaules charnues très blanches luisaient d'un éclat phosphorescent sous le plafonnier de la cuisine et ses seins de nourrice paraissaient sur le point de déborder d'un audacieux décolleté. En entendant le shérif, Lou, d'un geste preste, prit sur le dossier de sa chaise une vieille serviette de bain toute tachée de fard et s'en enveloppa avec une pudeur affectée, cachant ses seins et ses épaules. Puis, du bout du pied, elle repoussa la porte-miroir.

— Votre épouse n'est pas polie, Sam, dit Prentiss, un peu vexé, en se juchant avec précautions sur un des hauts tabourets qui craqua sous son poids.

Sam leva les yeux au ciel.

— Que voulez-vous, elle est de mauvais poil ce soir. Elle aurait voulu aller s'amuser un peu à la foire et au lieu de ça il a fallu qu'elle aille payer notre loyer au propriétaire, Monsieur Porbus...

Prentiss rumina l'information. Pourquoi diable Lou Parson se maquillait-elle comme une putain et mettait-elle une robe aussi indécente pour aller payer son loyer ?

— Alors, shérif, quel bon vent vous amène, fit Sam, en prenant sous le bar le cruchon d'eau-de-vie locale qu'il réservait à ses meilleurs

clients. Il en versa dans un verre à coca une dose à étendre raide un marchand de porcs.

D'une lampée, Prentiss s'envoya le contenu du verre dans le gosier. Une lueur admirative dans le regard (il n'avait jamais vu personne tenir aussi bien l'alcool que Prentiss) Sam lui remit ça. Ce verre-là, il le savait, le shérif le ferait durer, le réchauffant dans ses mains pour que l'alcool dégage tous les parfums des fruits qu'on avait distillés, le sirotant voluptueusement, en fermant à demi les yeux.

— Ce serait plutôt un mauvais vent. Tu n'as pas écouté la radio ?

— Vous voulez parler des deux Jacks ?

— Exact... le petit venait souvent jouer au billard, autrefois, chez toi. Alors je me suis dit...

— Voyons, shérif, vous me connaissez, dit Sam Parson, en mettant la main sur son cœur. Si j'avais appris quelque chose, vous pensez bien que je vous aurais immédiatement téléphoné...

Le shérif trempa le bout de sa grosse langue dans le verre. Rien ne l'agaçait autant que ce ton faussement candide que Sam se croyait obligé de prendre. On avait toujours l'impression qu'il se fichait de votre gueule.

— Son cousin... Luke-la-main-chaude... ça fait longtemps que tu l'as vu ?

— Je le vois presque tous les jours! En ce moment il fait partie d'une équipe de peintres et de couvreurs qui remettent à neuf la baraque de Cornélius, juste en face. Elle en avait bien besoin, elle tombait en ruines...

— Et tu l'as revu depuis que son cousin s'est fait la belle ?

Sam fit mine de se creuser la tête.

— Ma foi non... je ne crois pas... Mais vous savez, c'est la foire des éleveurs de porcs, en ce moment... Tous mes clients habituels sont en train de faire la fête en ville... autour du marché au bétail. Tenez, même les gens d'en face, Cornélius et ses locataires, s'y sont rendus... tous les bistrots de la rue sont déserts, ce soir!

— A propos d'éleveurs de porcs, il y a une Pontiac garée sur le trottoir d'en face... qui schlingue d'une façon pas croyable... tu sais pas à qui elle est ?

Se penchant sur le comptoir, Sam jeta un coup d'œil à travers la porte du bar.

— Non. Première fois que je la vois. Probablement à un fermier qui

est venu s'envoyer une pute...

— J'ai l'impression que je suis venu pour rien, dit Prentiss en se grattant la nuque. Et j'aime pas du tout me déranger pour rien...

Une vague menace traînait dans sa voix ; Sam cessa de sourire.

— Puisque je suis là... grogna le shérif autant en profiter. Il y a une éternité qu'on a pas fait de *visite de sécurité*, chez toi non ? On va réparer cet oubli, comme ça je me serais pas dérangé pour rien. Si on commençait par la cuisine ? Tes extincteurs, tu les as vérifiés ? Les dates ne sont pas périmées ?

Tout en parlant d'un ton jovial, le shérif, son verre à la main, contournait le comptoir. Sam, l'air contrarié s'effaça à contre-cœur pour le laisser passer. Les deux hommes entrèrent dans la cuisine. Lou Parson avait retiré sa serviette. Les yeux de Prentiss se posèrent immédiatement sur les gros seins blancs qui débordaient jusqu'aux aréoles. Cela n'échappa pas à Sam qui, d'un geste, empêcha Lou de reprendre la serviette pour s'en draper.

— Laisse donc, chérie... fit-il d'une voix mielleuse. Le shérif est un ami... Pas vrai, shérif...

Les yeux posés sur les seins dénudés de la femme de Sam, Prentiss répondit d'un ton rogue.

— Un shérif n'est l'ami de personne. Surtout quand il est en service.

Très lentement, Lou Parson posa devant elle le bout de coton à démaquiller avec lequel elle venait de retirer son fard à paupières. Tout son visage blafard, auquel des joues un peu trop pleines donnait un aspect lunaire, luisait de cold cream. Elle jeta un rapide coup d'œil à son mari et quand elle vit sur son visage ce sourire crispé qu'elle connaissait bien, elle baissa la tête, boudeuse. Deux taches roses se formèrent sur ses joues rondes...

— Vous admirez le décolleté de ma femme, shérif, dit Sam, d'un ton mondain. Je vois dans vos yeux que vous aussi, comme moi, vous êtes un amateur de gros seins...

Lou Parson tressaillit et leva les yeux sur le visage congestionné du gros shérif. Elle les baissa aussitôt sur la table et la rougeur qui colorait ses joues se répandit sur tout son visage.

— Et là, encore... fit Sam, elle est relativement décente. Mais, gloussa-t-il, quand nous nous amusons, Lou et moi, il m'arrive de lui faire mettre un de ces corsets, vous savez... en cuir... très serré... comme on en vend dans les sex-shops... avec deux trous pour laisser sortir les nichons...

Cramoisie, Lou croisa les bras devant sa poitrine, dissimulant son décolleté.

— Je suis fatiguée, Sam, dit-elle d'une voix renfrognée. Je voudrais monter me coucher...

Aussi rouge qu'elle, Prentiss, très lentement, s'installa sur une chaise, de l'autre côté de la table. Il posa son verre devant lui.

— Ne la retenons pas, dit-il, nous n'avons pas besoin d'elle pour vérifier les extincteurs...

— Voyons, chérie, dit Sam, d'une voix écœurante de suavité, tu n'es pas très polie. Le shérif va se vexer. Et s'il est vexé, il finira bien par trouver quelque chose qui cloche... on a toujours des peccadilles à se reprocher... tu veux qu'il nous dresse un P.V. ? Tu veux qu'on paye une amende ?

Son visage joufflu toujours aussi maussade et toujours aussi rouge, Lou haussa boudeusement les épaules... mais elle décroisa les bras. En les croisant, elle avait légèrement abaissé son décolleté vertigineux ; un des seins débordait presque entièrement : on voyait le bord supérieur de l'aréole, un arc de cercle marron clair.

— Pas vrai qu'ils sont beaux, les seins de ma femme, fit Sam, en les désignant de l'index.

Renfrognée Lou abaissa les yeux sur ses seins ; constatant qu'un des mamelons dépassait, elle esquissa un geste... qu'elle interrompit net quand son mari fit entendre un petit claquement de langue.

— Mais qu'est-ce-que je vois, fit Sam, en prenant une intonation soucieuse. Tu as une rougeur, là...

Il montra du doigt la portion du téton que découvrait l'étoffe.

— Mais non, fit le shérif... c'est son...

Il se tut.

— Vous croyez ? fit Sam, faussement inquiet. C'est que Lou a la peau si fragile... elle a des rougeurs pour un rien. Dès qu'on la tripote un peu trop fort... elle est toute marquée. Tenez... quand je lui donne une fessée, eh bien, vous me croirez ou pas, elle garde parfois les fesses rouges pendant près d'une semaine...

Au mot de fessée, Lou avait baissé la tête.

— Vous fessez votre femme, Sam ? ne put s'empêcher de demander Prentiss.

— Bien sûr... il faudra que je vous montre ça un jour. Comme une gamine, je la fesse. Je la mets sur mes genoux, je lui retrousse sa robe

et je la fesse à cul nu... Vous ne fessiez jamais la vôtre, vous ?

— Fesser Marjorie ? vous voulez rire... c'est pas son genre...

— Il n'y a que la première fessée qui coûte. Après, elles s'habituent. Et même, elles y prennent goût... Mais pour en revenir à cette rougeur, là (il pointa son doigt sur le mamelon à demi sorti) je ne suis pas du tout sûr que vous ayez raison shérif... vous permettez ?

Faisant étalage de sa supposée inquiétude, Sam fit le tour de là table et prit le sein de sa femme par dessous, le soulevant un peu, puis, de l'autre main, il saisit le bord du tissu... et consulta du regard le shérif, comme pour lui demander l'autorisation de découvrir le nichon de Marjorie. Prentiss, d'un bref mouvement, abaissa son menton. Cela pouvait passer pour un acquiescement, aussi, soulevant la masse du sein et abaissant la baleine qui maintenait le haut de la robe sur le buste, il laissa le sein entier s'échapper. Prentiss se pencha pour mieux voir. Il n'avait encore jamais vu d'aréole aussi large : elle dévorait presque le tiers de la surface pourtant importante du volumineux nichon. D'un rose éteint, tirant sur le marron clair, elle était très lisse sauf au milieu où des rides convergeaient vers le téton raidi.

— Vous aviez raison... fit Sam, d'une voix déçue, ce n'est pas une rougeur... C'est le bout du nichon.

Comme pour comparer les deux *rougeurs* entre elles, il fit basculer l'autre bonnet du décolleté et descendit l'étoffe de la robe jusqu'à la taille de sa femme. Elle resta absolument immobile, les deux bras posés devant elle, sur la toile cirée. Le front incliné, elle aussi contemplait ses larges mamelons. Entre ses bras, les gros seins blancs s'affaissaient et leur partie inférieure reposait maintenant sur la table, où leur chair un peu molle s'aplatissait.

— Vous voyez, poursuivit Sam, en prenant les épais mamelons rosâtres entre ses doigts, c'est pareil des deux côtés...

Il se tenait debout derrière la chaise de sa femme et lui comprimait les bouts des seins en écartant les coudes de façon à ne rien dissimuler au shérif de la poitrine qu'il lui exhibait. Tirant sur les mamelons, il souleva les gros seins pâles et les fit balancer.

— On peut les trouver gros... moi, ils me plaisent comme ça... et je ne suis pas le seul!... chaque fois que je les montre à mes amis, ils sont de mon avis...

Sam soupesa les deux nichons dans ses mains. Lou, paraissait dormir, la joue appuyée à l'un des bras velus de son mari. Un mince filet de salive coulait à la commissure de ses lèvres.

— Mais, à propos de ces rougeurs, je ne voudrais pas que vous me

preniez pour un menteur, shérif.

Les mains réunies autour de son verre vide, Prentiss, contemplaient les gros seins aux mamelons gonflés que Sam déformait dans ses mains poilues.

— On va chercher ailleurs, dit Sam, d'un ton absorbé. Je suis sûr qu'on va en trouver une, de rougeur et même plusieurs... restez où vous êtes, shérif, c'est Lou qui va se déplacer... Lève-toi, chérie... allons, cesse de le comporter comme une gamine, si tu ne veux pas avoir une fessée...

Lou se leva sur-le-champ, retenant sa robe à sa taille des deux mains, et se cambra un peu pour empêcher ses seins lourds de tomber. Les narines frémissantes, elle se laissa pousser par Sam. Ils s'arrêtèrent devant le shérif. Les seins de Lou se balançaient à vingt centimètres à peine du visage de Prentiss.

— Touchez-les si vous voulez, lui dit Sam. Dites-moi ce que vous en pensez... si vous les trouvez mous...

Lou, dans un sursaut, esquissa un mouvement de recul, mais Sam qui se tenait derrière elle la repoussa vers le shérif.

Surveillant le visage rose de la femme, Prentiss prit les deux seins dans ses mains et les soupesa. Du bout du pouce, il caressa les larges mamelons ; cela fit durcir les pointes. Bouche-bée, Lou Parson évitait son regard. Ses yeux avaient pris une apparence vitreuse.

— Cherchons donc cette rougeur, dit Sam. Voyons devant, pour commencer...

Il tira sa femme en arrière, ce qui obligea le shérif à lâcher les seins dont les pointes étaient maintenant d'un marron très foncé, presque noir, au centre des aréoles toujours aussi claires.

S'accroupissant à côté de la chaise du shérif, le barman releva la robe au-dessus de la culotte de sa femme. Le visage absent, Lou prit l'étoffe qu'il lui tendait dans une main et la maintint relevée. De l'autre main, elle tenait toujours sa robe à sa taille pour l'empêcher de tomber. Elle portait une culotte bleu ciel ; elle avait une grosse moule arrondie si comprimée par le satin qu'on voyait que les lèvres étaient séparées. Un sillon humide vertical avait traversé de l'empiècement à l'endroit où s'ouvrait la fente. Prentiss sentit les battements de son cœur s'accélérer. Même à travers la culotte, il pouvait constater l'absence de toute pilosité. Ce salaud de Sam obligeait sa femme à se raser le sexe...

— Vous voyez, là, où c'est mouillé, shérif, fit Sam d'une voix un peu hallucinée, comme on voit bien (il suivit de l'index le tracé vertical de

la fente) qu'elle est ouverte... Elle a toujours la chatte ouverte, Lou, surtout quand elle la montre à un monsieur... pour la première fois...

De l'index, Sam fit pénétrer la culotte dans le vagin : une auréole humide se forma sur le satin. Lou avait un peu écarté la cuisse. Elle regardait la main de Sam tripoter son sexe.

— Elle est vraiment bien ouverte, vous voyez ? fit Sam, en entrant à demi son doigt dans le vagin, y enfonçant l'étoffe.

Il retira son doigt du trou et saisit le bord du slip sous le sexe ; il l'écarta latéralement, découvrant intégralement la chatte chauve. Comprimé par la culotte que Sam ramenait dans l'aîne, le gros con pâle aux lèvres roses se referma et s'avança dans une insolite moue verticale. Un morceau de nymphe, lisse et rouge dépassait entre les lèvres épilées.

— Evidemment, dit Sam, on ne peut pas voir comme ça que c'est une vraie blonde... mais en cherchant bien, on trouvera bien un poil ou deux, surtout près du trou du cul... soulève la cuisse, chérie...

Avec un soupir, Lou s'appuya à la table de la main qui soulevait sa robe et elle plia un genou, restant sur une seule jambe. Ainsi, les lèvres du con s'ouvrirent à nouveau, mais pas entièrement et le clitoris, tout baveux, sortit. Sam retourna une lèvre chauve de côté, pour dévoiler l'entrée du vagin. Il fit remonter son doigt à l'intérieur de la fente, retournant la grosse lèvre tout entière, faisant mine d'y chercher un poil inexistant. La viande rose et lisse des muqueuses se déplissait comme l'intérieur d'un coquillage. Il pinça le sommet de la lèvre, pour bien dégager les nymphes et le clitoris.

— Je ne vois pas de rougeur anormale, dit Prentiss, les yeux fixés sur la faille rouge du con épilé.

Lou et Sam tressaillirent ensemble, mais pas pour les mêmes raisons. Ainsi, Prentiss acceptait d'entrer dans le jeu. Sam eut un gloussement ravi.

— Vous avez raison shérif, fit-il, en lâchant le con de sa femme. Se frottant les mains, il ajouta. « Elle va se mettre toute nue, ce sera plus commode. »

A pas pressé, il alla fermer à clef la porte de la cuisine, puis revint vers le groupe immobile.

— Déshabillons-la ensemble, shérif... vous voulez bien ?

Renonçant à jouer plus longtemps la comédie de l'indifférence, le shérif se leva. Ils déshabillèrent Lou qui se laissait faire placidement, levant les bras à la verticale pour que Prentiss lui retire sa robe et, après que son mari eut fait descendre sa culotte à ses pieds, soulevant

un pied puis l'autre, pour qu'il la lui retire. Nue, soutenant ses seins dans ses mains, elle se tint devant les deux hommes, les jambes légèrement écartées, sur ses souliers à talons hauts qui l'obligeaient à se cambrer. Elle attendait. Un filet de bave claire pendait d'une des lèvres glabres de son con. Il ne faisait aucun doute qu'elle était au moins aussi excitée que les deux hommes. Même si, par jeu peut-être, son visage renfrogné conservait la même expression excédée.

En dépit de la cellulite qui alourdissait les larges cuisses et du fait que les seins étaient vraiment trop gros, Prentiss s'était rarement senti aussi excité par la nudité d'une femme. Malgré ses défauts, le corps de Lou dégageait une sensualité animale. Les yeux des deux hommes, communiant dans la même émotion un peu sale, allaient des seins sur lesquels se crispaient les mains de Lou à son visage que l'émotion empourprait, pour redescendre vers l'insolite mollusque bivalve qui bâillait au bas de son pubis glabre...

— Ouvre un peu plus ta fente, chérie, dit Sam... le shérif ne voit pas tout... fais-lui voir tous tes trucs...

Soutenant ses seins hypertrophiés d'un seul bras, elle porta sa main droite à son sexe chauve et les doigts dirigés vers le bas, en fourchette, l'ouvrit entre l'index et le médium. Comme une langue qui sort d'une bouche, les nymphes pendirent au dehors. Déplaçant ses doigts, les appuyant maintenant à l'intérieur du con, elle sépara à leur tour les petites lèvres et fit sortir son clitoris, avec le geste effronté d'un petit garçon décalottant son gland avant de pisser. Elle resta ainsi, cambrée sur ses talons, le ventre en avant, tirant les lèvres vers le haut pour bien faire remonter la fente, afin qu'elle soit visible sur toute sa hauteur.

— Vous avez une femme obéissante, Sam, dit le shérif, en tâtant du bout de l'index le bord un peu enflammé d'une grande lèvre.

— Je l'ai bien dressée, dit Sam. Touchez-lui le clito, ne vous gênez pas...

Le shérif pointa son index sur la protubérance pourpre qui faisait saillie entre les nymphes. Il sentit Lou se cambrer. Il joignit son pouce à son index et saisit la crête de chair raidie. Le clitoris était brûlant et baveux. Il le tripota un moment. Le con de Lou dégageait maintenant une fade odeur de marée, elle tremblait, ouvrant si fort sa fente, qu'aux endroits où ses doigts appuyaient la chair comprimée des muqueuses pâlisait. En revanche, à l'intérieur de la faille elle était d'un rouge vif de viande crue.

— Dites donc, shérif, fit Sam d'une voix étranglée, c'est vrai ce qu'on raconte... qu'il vous arrive de fouiller des suspectes à cet

endroit ?... il paraît qu'elles cachent n'importe quoi là-dedans. C'est vrai, ou c'est des bobards ?

— C'est tout à fait vrai, s'empressa le shérif. Et si vous voulez bien, je vais vous faire une démonstration de fouille anatomique. Dans le corps de la femme, voyez-vous, il y a deux cachettes principales. Devant... et derrière...

— Devant ? Vous voulez, dire... vous pourriez me montrer comment vous vous y prenez... pour les fouiller ?

— Bien sûr. Mais ce sera plus facile si elle s'asseyait sur la table... en relevant ses genoux... si vous voyez ce que je veux dire... c'est la position la plus commode pour la fouille digitale...

— Comme chez le gynéco alors ? plaisanta Sam.

— A peu près... sauf qu'elle peut rester assise... pour regarder ce qu'on lui fait... il y a des salauds de flics qui en profitent pour mettre autre chose à la place des doigts, si vous voyez ce que je veux dire...

— Vraiment ? Mais c'est dégueulasse!

— Vous permettez, Lou, je vais vous aider, proposa galamment le shérif.

Il prit la taille de la femme entre ses deux énormes battoirs et la souleva sans efforts, puis, comme une petite fille, il l'assit au bord de la table. Immédiatement, Sam prit sous les genoux les jambes de Lou qui pendaient au bord de la table et lui souleva les cuisses. Le shérif l'aidera à écarter les cuisses de Lou et à lui faire poser les talons sur le bord de la table. Pour cela, ils durent la débarrasser de ses souliers.

— Tenez vos genoux par devant, Lou, dit courtoisement le shérif... juste au-dessus du tibia... ce sera moins fatigant pour vous...

Lou prit ses deux genoux dans ses mains et resta ainsi, le con largement ouvert, les fesses avancées au ras de la table. La bave qui suintait sous elle faisait adhérer ses fesses à la toile cirée.

— Voilà... elle est prête à subir la fouille anatomique frontale... vous voyez, Lou, regardez vous-même... dans cette position l'entrée du vagin est grande ouverte et parfaitement accessible... et si l'un de nous voulait vous manquer de respect, vous le verriez aussitôt...

— Sauf, dit Sam, d'une voix songeuse, si elle avait les yeux bandés...

— D'habitude, fit le shérif, sans relever, pour fouiller une suspecte dans ses parties, j'utilise un gant spécial, en silicone... mais, je regrette, je n'en ai pas emporté... Je vais donc opérer à mains nues, Lou, si vous le permettez. Je me désinfecte d'abord, bien sûr...

Le shérif, réunissant ses doigts, les trempa dans le reste de whisky qui stagnait au fond de son verre...

— Ça ne va pas me brûler, shérif, vous êtes sûr ? s'inquiéta Lou, de sa voix un peu geignarde.

— A peine... au début... mais, sauf votre respect, vous êtes tellement mouillée... que ça diluera l'alcool... Faites O avec la bouche...

— Pourquoi ? voulut savoir Lou.

— Cela crée un réflexe local, expliqua le shérif. Faites O en arrondissant bien les lèvres...

— Comme ça ? O... Oh!... ohhhhhh!

Le dernier oh devint carrément exclamatif. En effet, après avoir tâtonné prudemment les bords un peu boursoufflés de l'orifice vaginal, Prentiss venait d'y introduire son index. Il avait des mains si grandes et si épaisses que ses doigts étaient aussi larges que des pénis d'hommes normaux. En conséquence, du premier coup, Lou fut aussi comblée que si on lui avait introduit une bite.

— Voilà, dit le shérif, en enfonçant son doigt tout au fond. Nous y sommes... maintenant, je vais opérer la fouille locale. Pour cela, vous sentez, Lou, je replie un peu la dernière phalange... (du doigt de sa main restée libre, il montra à Sam ce qu'il faisait) et j'explore... en tournant, toute la surface de l'anfractuosité du cul-de-sac vaginal... vous sentez, Lou, je ne néglige rien...

— En effet, dit Lou, d'une voix rauque.

Des gouttes de sueur s'étaient formées au-dessus de ses sourcils. Elle ferma les yeux pour mieux sentir ce que le shérif lui faisait. C'était comme si une bite articulée s'était agitée dans son con, appuyant tantôt en haut de la membrane vaginale, tantôt en bas, tantôt sur les côtés et parfois, même, tournant sur elle-même. Elle se mit à haleter. Le gros doigt avançait et reculait, tout en continuant à s'articuler, imitant les mouvements du coït sans cesser de l'explorer sur tout le diamètre intérieur du vagin. Sam un peu jaloux, surveilla la montée du plaisir sur le visage de sa femme. Une grimace presque douloureuse la défigurait, lui abaissant les coins des lèvres. Il était clair que cette salope appréciait drôlement le traitement que lui infligeait Prentiss.

— Voilà, fit enfin le shérif, la fouille est terminée. (Il toussota dans le creux de sa main gauche, tout en retirant, luisant de mouille, l'index en forme de saucisse qu'il avait introduit dans le con de Lou.) Devant... si vous y tenez, Sam, je peux poursuivre la démonstration... en passant à la partie arrière.

— Le trou du cul, vous voulez dire ?

— L'anus, corrigea pompeusement le shérif. C'est l'appellation légale. Ou plus exactement : la région rectale...

— Pourquoi pas ? fit Sam. Faut jamais négliger une occasion de s'instruire.

— Il faudrait que je graisse mon doigt auparavant... les sécrétions anales ne sont pas aussi fluides que celles du vagin... un peu de cold cream fera l'affaire...

— Bougez pas!

Sam récupéra le pot, derrière sa femme et le tendit à Prentiss qui y enfonça son doigt.

— Il faudrait aussi qu'elle change de position, dit Prentiss. Qu'elle reste sur la table, mais qu'elle se retourne en relevant le cul et en s'accroupissant. Le front appuyé sur la table, les genoux bien écartés, les reins creusés, les fesses ouvertes... de façon que la légion anale soit parfaitement accessible...

Comme, au fur et à mesure que le shérif lui donnait ces instructions, Sam les suivait à la lettre, Lou se retrouva bien vite dans la position voulue. On ne voyait plus que son gros cul obscène, largement ouvert, où l'anus, parfaitement déplié, avait pris la dimension d'une grosse pièce de dix dollars.

— Vous voyez, fit le shérif, en tâtant le bord de l'anus de cette façon, le cul s'ouvre à la perfection. Si votre épouse veut bien pousser un peu maintenant, comme, sauf votre respect, si elle faisait un gros besoin... nous y arriverons en un instant, comme devant, même si le trou est plus étroit.

— Tu as entendu le shérif, chérie. Pousse un peu... et tâche de pas péter, ça la ficherait mal...

Lou obéit ; au sein de l'auréole brune un cercle se dessina... « Poussez davantage, vous y êtes presque! » Le cercle s'agrandit, comme une corolle de fleur en train de s'épanouir et le rose un peu pâle de la muqueuse rectale pointa entre les rides anales.

— Voilà, nous y sommes... faites-vous bien molle... faut pas vous crispier, sinon ça resserre l'anus... faites O, comme tout à l'heure...

— Oh... fit Lou, la bouche écrasée contre la toile cirée.

Les deux hommes virent distinctement l'orifice anal s'arrondir, prendre la forme presque parfaite d'un O. Tout amusé, Sam poussa le shérif du coude en lui montrant le trou du cul de sa femme qui s'arrondissait comme une petite bouche ridée en train de siffler. Il

étouffa un gloussement derrière sa main et donna deux autres coups de coudes au shérif, en hochant la tête de bas en haut. En même temps, de l'autre main, il déboulonnait la braguette de son pantalon et extirpait sa bite.

Elle était en pleine érection, le bout à demi sorti. Il le fit sortir entièrement et du geste, autorisa le shérif à l'imiter.

— Encore, Lou... dit le shérif. Faites encore O... plusieurs fois...

— O, dit Lou. O... O... O...

Les deux hommes avaient du mal à conserver leur sérieux ; Prentiss lui-même se mordait la lèvre pour ne pas pouffer, quant à Sam, il avait enfoncé sa main droite dans sa bouche et se mordait sauvagement les doigts pour que sa femme ne l'entende pas rire. En effet, chaque fois que Lou prononçait la lettre fatidique, son anus imitait le mouvement de sa bouche et s'arrondissait comiquement entre les joues rebondies du fessier. Sous l'anus, le trou du vagin faisait de même. Les deux orifices paraissaient obéir à la dictée de la voix...

— Encore! fit le shérif... plus fort... et ouvrez davantage la bouche...

— Oh, fit Lou... Oh... Oh... Oh... Ohhh...

Les deux orifices s'ouvraient et se refermaient, épousant des formes de plus en plus circulaires et les deux hommes, congestionnés par un rire mal dominé, se dandinaient en se bourrant réciproquement les côtes de coups de coudes furieux. De son côté, Lou ne restait pas insensible à l'exhibition obscène qu'on lui imposait et de grosses gouttes de liquide clair recommençaient à sourdre de son vagin, formant des filaments transparents qui pendaient hors du con comme des fils d'araignée...

— Voilà, dit le shérif, vous y êtes presque, Madame Parson... imaginez qu'on vous prend la température... on a sûrement dû déjà vous mettre un thermomètre, non ? Disons que ce sera un thermomètre de calibre important... Pour vous habituer progressivement... je vais commencer par vous mettre le petit doigt... vous le sentirez à peine. On y va ?

Tout en la baratinant ainsi, Prentiss, à l'instar du mari complaisant, avait mis à l'air ses attributs sexuels. Sa bite, en érection totale comme celle de Sam, avait le calibre et la longueur d'une grosse matraque de caoutchouc, ou d'un de ces saucissons hongrois que vendait Rosembaum. Elle était bien aussi large que le bras de Sam et aussi longue que son avant bras. Il aurait fallu qu'après avoir refermé le poing, ce qui aurait donné approximativement le volume du gland, il

ait introduit dans le rectum de sa femme son bras jusqu'au coude pour que celle-ci ait une sensation équivalente à celle que produirait la bite du shérif, s'il lui prenait la fantaisie de l'enculer. Pour l'instant, il n'était encore question que de « fouille rectale » et c'est son doigt que le shérif introduisit dans l'anus de Lou.

Mais il avait menti en parlant de petit doigt, ce n'est pas l'auriculaire, en effet, qu'il lui fourra dans le cul, mais le médium. Clignant de l'œil à Sam qui se branlait comme un malade en regardant se dilater l'anus de sa femme qui geignait O en une longue plainte modulée, Prentiss abaissa le doigt du milieu et le vissa voluptueusement dans la gaine tiède du rectum.

— Ohhhh! cria Lou, en se redressant à demi, au fur et à mesure que le doigt pénétrait dans son cul. Vous êtes sûr que c'est votre petit doigt, shérif ?

— Puisqu'il te le dit, Lou, voyons. Le shérif a de grandes mains... même son petit doigt est gros... pourquoi ? Tu as mal...

— Non, dit Lou, d'une voix honteuse... mais...

Elle ne poursuivit pas. Le shérif renouvelait l'opération de fouille anatomique qu'il avait exercée dans le vagin. Son doigt tournait, se repliait, s'allongeait, fouillait en profondeur la cavité rectale. Sam remarqua que sa femme se mordait le dos de la main. Il savait ce que cela voulait dire : de son vagin béant, sous la main du shérif, de grosses larmes visqueuses dégorgeaient, comme de la bouche édentée d'un bébé en train de baver...

— Ne vous retournez pas, surtout, Madame Parson, dit le shérif, qui avait pris sa bite dans la main gauche et qui se rapprochait de la table. (Non sans avoir auparavant, d'un geste et d'un regard, demandé l'autorisation du mari. Permission qui lui fut accordée d'un hochement de tête frénétique.)

— Pourquoi ? demanda Lou, d'une voix presque endormie.

— Je vais vous mettre le gros doigt maintenant, si vous bougez, cela vous fera vous crispier et vous auriez mal...

— Est-ce qu'il faut que je dise O, encore ?

— Inutile... gardez la bouche grande ouverte, ça suffira...

En le faisant aller de droite à gauche et de haut en bas pour élargir et assouplir la corolle du sphincter, Prentiss retira son doigt. L'anus resta ouvert. Il posa, dirigés vers le bas, de part et d'autre de la pastille anale, son pouce et son index et il les écarta en appuyant sur les bords de l'auréole bistre. Cela écarquilla l'anus et l'on put voir l'amorce du tunnel rose et lisse du rectum...

Pendant ce temps, de l'autre main, Prentiss puisait du cold cream dans le pot que lui tendait serviablement le mari et il l'étalait sur son gland. Quand il l'eut bien graissé, il posa une noisette de cold cream à l'intérieur de l'anus et l'enfonça avec l'index, pour graisser le boyau. Lou était prête, maintenant...

— Peut-être que ça va vous gêner un peu au début Madame Parson, commença le shérif...

— Oh, ne craignez rien, dit Sam, elle n'est pas aussi pudique qu'on pourrait le croire...

— Je parle d'une gêne locale, physique, rectifia le shérif, tout en avançant le bas-ventre vers le bord de la table et en pliant un peu les genoux après les avoir écartés, pour poser l'extrémité du gland entre la fourchette de ses doigts, au centre de la cible.

Progressivement, en homme qui n'en était pas à son coup d'essai, Prentiss introduisit son gland dans le cul de Lou Parson. Ils entendirent qu'elle soupirait très fort, contre la toile cirée, mais ce fut là l'unique manifestation de ce qu'elle éprouvait. Tout le temps, environ une minute, (car le shérif y allait très prudemment) que dura l'intromission, elle resta parfaitement immobile et silencieuse. On entendait seulement sa respiration, aussi paisible et régulière que celle d'un enfant endormi. Millimètre par millimètre, l'énorme boudin du shérif s'enfonçait entre les fesses de Lou. Pour mieux se loger dans son cul, Prentiss lui avait pris ses fesses à pleines poignées et c'est en la tirant par là en même temps qu'il avançait le bassin, qu'il l'emmanchait. Si Lou remarqua que deux mains touchaient son cul et qu'un troisième doigt pénétrait dans son intestin, elle ne manifesta pas sa surprise d'un tel prodige. Elle se prêtait à l'enculage avec une passivité proche de la léthargie. Seule, sa respiration, un peu plus rapide maintenant, trahissait son émotion.

Enfin les couilles du shérif s'écrasèrent sur la moule de Lou : il était entièrement planté en elle. C'était, pour lui aussi, une sensation prodigieuse. Pour la savourer à son aise, en sybarite, il sortit un cigare de la poche de sa canadienne et en coupa l'extrémité avec les dents. Il vissa le Havane (un cadeau d'un électeur à qui il avait fait sauter une contredanse pour stationnement abusif) entre ses dents et fouilla dans sa poche pour trouver son briquet. Sam le devança, avec un sourire obséquieux il lui tendit du feu. Prentiss aspira une longue bouffée, puis souffla la fumée devant lui...

— Avec ce doigt-là, Madame Parson, dit-il, d'une voix où affleurait une lourde ironie, je vous fouillerai seulement d'avant en arrière... Je ne suis encore jamais arrivé à le plier...

Si Lou avait conservé le moindre doute concernant ce qu'elle avait dans le cul, il dût certainement se dissiper à ce moment. Pourtant, elle ne témoigna nullement son indignation, si tant est qu'elle en éprouvât. Elle se contenta de faire un bruit bizarre, à mi-chemin du sanglot et d'un accès de fou-rire, qu'elle ravala aussitôt pour retrouver son mutisme. C'est que Prentiss venait de reculer d'une dizaine de centimètres, extrayant une portion équivalente de sa bite du rectum dilaté, pour s'y renfoncer aussitôt, d'un seul coup qui fit vaciller les grosses fesses blanches de la femme.

— Vous voulez un cendrier, shérif. Tenez, en voilà un... Lou n'aime pas qu'on mette de la cendre par terre... Je le mets ici, à portée de la main...

Saisissant un gros cendrier de faïence, Sam le posa sur les reins de sa femme, à l'endroit où leur cambrure les rendait à peu près horizontaux. Un sourire graveleux fut le remerciement du shérif. Ce cendrier posé au-dessus du cul de la femme qu'il sodomisait, *sur* la femme qu'il possédait fouettait délicieusement son sadisme. Un désir soudain de cruauté bestiale lui mit un goût ferreux dans la bouche. Il aurait donné cher pour écraser l'extrémité incandescente de son cigare sur un des fesses si blanches de Lou. L'entendre un peu hurler en savourant les crispations provoquées par la souffrance.

— A propos de cette visite de sécurité, murmura Sam, en clignant de l'œil...

— Voyons, fit sadiquement Prentiss, je plaisantais...! c'était pour te faire marcher... (Il baissa la voix pour ne pas être entendu de Lou...) J'avais vu ton épouse qui avait l'air de s'ennuyer, je me suis dit... allons la distraire un peu!

Loin de paraître consterné, Sam lui adressa un clin d'œil complice. Ce tordu paraissait trouver parfaitement normal qu'on encule sa femme devant lui. Et même, il avait l'air d'aimer ça! Maintenant que l'affaire de la Sécurité était réglée, il laissa le shérif s'amuser comme il l'entendait avec le cul de Lou et il alla retrouver celle-ci de l'autre côté de la table. Entrouvrant un œil un peu glauque, elle vit la bite de son mari.

— Il est en train de t'enculer, chérie, murmura Sam, à l'oreille de sa femme. Fais semblant de rien...

— J'avais compris, lui répondit-elle sur le même ton. Je suis pas idiote!

Sam lui caressa la joue, puis, entre deux doigts, il prit la lèvre inférieure un peu molle et tira dessus. Docile, Lou ouvrit la bouche. Sam se pencha pour bien voir son visage cramoisi, tout baigné de

sueur. Qu'est-ce-qu'elle pouvait *s'ouvrir* cette sournoise. Il se releva, la tenant toujours par la lèvre et lui introduisit sa bite dans la bouche. Lou happa la bite avec gourmandise et se mit à la sucer avec un bruit de salive, analogue à celui d'un nourrisson qui tète. Levant la tête, Sam croisa le regard du shérif. Il y lut une question muette. Le shérif enculait maintenant Lou avec une aisance qui en disait long sur l'acception, la docilité de sa monture. Comme Sam arqua interrogativement un sourcil, Prentiss lui montra le bout de son cigare... puis la fesse de Lou. Une bouffée de chaleur monta au visage de Sam. Jamais encore il n'était allé aussi loin! La salive tiède de Lou coulait sur ses couilles, elle aspirait son gland avec voracité. Il fit signe au shérif d'attendre un peu. Il n'avait pas envie qu'elle le morde, dans un réflexe. Accélération, il la gava de sa bite, s'enfonçant jusqu'au gosier. Il s'enfonçait si loin que ses couilles s'écrasaient sur la bouche de sa femme et que le nez de celle-ci lui entraît dans le ventre. Prenant Lou par les oreilles, il la tira méchamment et lui largua tout dans la gorge. Il sentit qu'elle déglutissait, avalant le sperme qu'il lâchait, au fur et à mesure. Il se retira et alla s'installer sur le côté de la table, de façon à voir en même temps le visage et le cul de Lou. Elle avait posé la joue sur la toile cirée et du sperme coulait, mêlé de salive, aux coins de sa bouche.

Il leva le pouce pour donner le feu vert au shérif. Surpris, il vit celui-ci prendre le cendrier et le poser sur la table. Puis il retira sa bite du rectum de Lou... et l'enfila à l'étage an-dessous. Lou poussa un cri de surprise ravie. Le changement la comblait visiblement. Prentiss observait Sam. Le visage du barman rayonnait, mais des tics nerveux le faisaient grimacer. Ce salaud avait l'air d'aimer ça au moins autant que sa pouffiasse de femme. Sam, lui, tout en regardant se décomposer le visage de sa femme se disait : « Bon dieu, qu'est ce que je donnerais, pour être à sa place... sentir ce qu'elle sent... »

Son cœur se mit à battre très fort. Le moment était venu. Prentiss venait d'aspirer une immense bouffée et l'extrémité du cigare brillait comme un morceau de braise. Tout en aspirant la fumée, il contemplait, fasciné, au-dessus de sa bite emmanchée dans le vagin, entre les fesses qu'il écartait de ses pouces, le trou rouge du cul, tunnel qui se perdait dans les profondeurs... Ce lut à l'intérieur de ce trou qu'il enfonça la partie allumée du cigare. La souffrance horrible qu'éprouva Lou déclencha un réflexe immédiat. L'anus se referma entièrement, éteignant la braise qui grésilla dans le cold cream. Fermant les yeux, pendant qu'elle hurlait à poumons déployés, Prentiss lui lâcha tout dans le con.

Sam, un peu pâle, s'était dressé d'un bond. Ce salaud de Prentiss l'avait doublé... *sur* une fesse et *dans* le cul, ce n'est pas pareil! Parant

au plus pressé, il prit un torchon et le fourra dans la bouche hurlante de Lou. Il la sentit mordre l'étoffe, furieusement. Des larmes de douleur ruisselaient sur ses joues, ses yeux étaient dilatés par une extase horrible...

Ce qui surprit le plus les deux hommes, ce fut que Lou ne se redressa pas, ne chercha pas à échapper à la pénétration du shérif... C'était comme si la souffrance l'avait tétanisée. Elle restait offerte à la bite qui ramollissait dans son vagin. Le cigare, lui, restait planté dans son anus. Elle se contentait de mordre le chiffon et de pleurer à chaudes larmes. Puis ses yeux se révulsèrent et elle recracha le torchon pour gémir longuement. Instantanément, Sam sentit revenir sa jalousie : la salope jouissait!

CHAPITRE V

« UNE PARTIE DE BILLARD RUSSE INTERROMPUE... »

Pendant ce temps, de l'autre côté de la rue, juste en face du bar, dans sa salle de bain, Darling se maquille devant le miroir du lavabo. « *Se faire belle... il faut se faire belle avant d'être violée...* » Elle a l'impression d'être une actrice qui se prépare dans sa loge avant d'entrer en scène. « *C'est ça... mets-toi beaucoup de rouge sur les lèvres... ça leur donnera des idées des fois qu'ils en manquent... envie de se faire sucer...* »

La main tremblante, les joues brûlantes, s'efforçant de ne pas entendre ses propres pensées, elle souligne les contours pulpeux de ses lèvres. Elle les arrondit pour mieux passer le rouge, puis elle les frotte l'une à l'autre... Dans sa tête, les images lascives défilent, comme un film accéléré. Elle pense à tout ce que ces deux salauds vont exiger d'elle, lui faire subir. Elle rajoute un peu de fard sur ses joues. Avec le noir dont elle a charbonné ses paupières, elle a tout d'une pute débutante ; ses yeux luisent d'une façon étrange...

— Alors, ça vient ? crie un des Jacks dans la chambre voisine.

Darling sursaute.

— Voilà... voilà...

Elle hésite devant un des tiroirs du petit meuble où elle range sa lingerie intime, choisit une culotte noire, un de ces slips indécents et exigus que Carolyn lui a offerts... Qu'elle lui a si souvent *essayé*, au cours de leurs séances libertines. Un article de Paris, acheté chez Maggy, la lingère chic. Si étroit derrière qu'il lui pénètre entre les fesses quand elle marche ; sans cesse, elle doit le tirer ce qui attire, dans la rue, les yeux des hommes sur elle. Et devant aussi, il « chiffonne » et a tendance à entrer entre les lèvres du sexe, lui comprimant le clitoris. Quand elle porte cette culotte, elle n'arrête pas d'avoir des *pensées sales*.

Elle enfle la culotte, puis des bas noirs d'une finesse arachnéenne, de ceux qui s'arrêtent à mi-cuisses. (Les deux hommes lui ont promis d'être très méchants si elle ne faisait pas un réel effort de toilette) Ainsi attifée, elle glisse ses pieds dans des escarpins aux talons très hauts, ceux qu'elle met quand elle se rend chez Sam, la nuit, pour aguicher les camionneurs... En bas noirs et culotte, les seins à l'air, elle fait quelque pas devant le miroir et regarde bouger ses seins. Une

bouffée de tiédeur lui inonde le visage.

— Alors ? ça vient, crie à nouveau Ptit Jack.

— Voilà, voilà...

Elle a l'impression absurde d'être le petit Chaperon Rouge qui se prépare pour que les loups la mangent. Ces deux salauds s'amuse d'elle comme un chat d'une souris!

A la hâte, elle enfle sa robe de cotonnade rose, la fameuse robe trop étroite, trop courte, qui moule de si scandaleuse façon son anatomie... Et elle se dirige vers la porte après avoir ébouriffé ses cheveux blonds devant le miroir.

— Et ton cul ? demande la voix du Ptit Jack, dans la chambre. Tu l'as bien lavé, au moins, ton trou du cul?

— Parce qu'on va s'en servir, figure-toi! Faut qu'il soit bien propre, renchérit l'autre Jack.

— Va laver ton cul, salope! C'est pas tout de se parfumer et de se maquiller. Faut faire le ménage en bas, aussi! On veut entendre couler l'eau du bidet...

— Et n'aie pas peur de tout nettoyer, hein ? Si tu sens la crevette ou le caca, ça va chier pour toi!

Avec un sanglot de honte, Darling lâche la poignée de la porte. Dans un accès de désespoir, elle fait une dernière tentative.

— Je vous en prie, dit-elle derrière la porte. Arrêtez... Si je vous donnais de l'argent... beaucoup d'argent... Je sais où mon grand-père cache ses économies!

Elle les entend s'esclaffer.

— Est-elle conne! On en veut pas de l'argent de ton vieux! Ce qu'on veut, c'est ton cul. Et ton con. Et bien propres. Pigné ? Allez, tu es une grande fille, maintenant, tu devrais comprendre! Va te laver le cul!

Ravalant un cri de rage, Darling leur tire la langue derrière la porte. Puis elle se dirige vers le bidet, ouvre les robinets, retrousse sa robe au-dessus de son cul, abaisse son slip à ses chevilles et s'assied à califourchon.

— Parfait! dit Ptit Jack.

Est-ce qu'il la regarderait par le trou de la serrure ? Elle écarte largement les cuisses, face à la porte et commence à se laver le sexe. Ses doigts mouillés séparent les lèvres gluantes de mouille et parcourent les replis cachés, les débarrassant de leur bave. De savoir que le type la regarde peut-être par la serrure l'emplit d'une sale

émotion. Ses doigts insistent sur le clito...

En se touchant, elle se souvient de ce que lui ont dit les deux salauds, avant de la laisser s'enfermer dans la salle de bain. « Tu vas faire comme si tu te préparais pour aller chez Sam. Tu mettras une de ces robes courtes et moulantes que tu mets pour aguicher les mecs. Et tu vas bien te maquiller, bien te pomponner, bien te parfumer pour nous. Comme une bonne petite putain que tu es! »

Ptit Jack avait agité le gros revolver aux reflets bleutés.

— Et surtout, n'essaie pas de sortir par le vasistas, on a l'oreille fine! Ce ne serait pas raisonnable du tout!

— Non, msieur, je ferai jamais ça...

A vrai dire, l'idée l'avait effleurée. Se sauver par le toit... Mais ils l'auraient rattrapée, elle était si maladroite et en plus, sujette au vertige.

— Et mets des souliers à talons hauts... tu sais lesquels!

— Qu'est-ce que vous me ferez, après ?

— Mais rien, ma poupée! On va juste te faire marcher un peu devant nous... tu sais ? Comme quand tu arrives au bar...

Ptit Jack l'avait singée, se dandinant avec un air emprunté, tortillant ses fesses d'une façon ridicule, dressé sur la pointe des pieds. Grand Jack avait applaudi et Darling elle-même avait failli pouffer, nerveusement, tant il la parodiait avec une cruelle exactitude.

— Et après, bien sûr, on te violera, avait ajouté benoîtement Grand Jack.

— Mais rien de plus, hein! Rien de plus! On est pas des ogres!

Enchantés de leur esprit, ils s'étaient tordus, en proie à un rire hystérique, en s'assenant de grandes claques sur les cuisses.

— Hou! avait hoqueté Ptit Jack. J'en peux plus! C'est une comique, cette fille, elle va me faire crever. Allez, du vent, petit bourrin! Dépêche-toi d'aller te mettre en tenue. On n'a pas toute la nuit et le programme qu'on te réserve est plutôt chargé!

Le désespoir au cœur, Darling s'était engouffrée dans la salle de bain. Ils avaient claqué la porte derrière elle.

Et maintenant, elle était là, en train de se laver le cul pour ces salauds, habillée, parfumée et maquillée comme une prostituée.

— Alors, il est propre, ton trou ? demanda Ptit Jack. L'astique pas trop quand même, tu pourrais l'user!

Le cœur battant, Darling se dressa, essuya son bas-ventre, renfila son slip, abaissa sa robe, consulta une dernière fois le miroir... Elle eut comme un remord à se voir si belle... *L'idée qu'elle allait leur offrir tout ça.*

— Voilà, je suis prête. Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ?

— Tu frappes à la porte pour commencer. (Darling frappa) Et tu nous demandes, mais très poliment hein ? si tu peux entrer pour qu'on te la mette...

— Je pourrais jamais dire ça, balbutia Darling contre la porte.

— Poliment, hein ? Très poliment, continua l'autre, comme si elle n'avait rien dit. On est très exigeants sur le chapitre de la politesse. Tu nous dis donc : « Messieurs, je me suis lavé le cul, je me suis parfumée pour vous. Est-ce que je peux venir me faire enculer maintenant ? »

Darling frappa donc à la porte, une deuxième fois.

— Ouais... qu'est-ce que c'est ? brailla Grand Jack.

— C'est moi... Darling...

— Et qu'est-ce que tu veux, si tard ? Tu vois pas que le bar est fermé...

— Je voudrais juste... un coca, Monsieur Sam. (Elle avait pris une voix ingénue, un peu acide, exagérant sa propre puérilité. Le jeu commençait à l'exciter pour de bon!)

— Un coca ? C'est pas ça qu'on t'a dit de dire. Tu dois dire : « Je viens pour me faire mettre votre grosse saucisse dans le cul ! » Compris ? Répète...

— Je viens... (les mots refusaient de sortir) Je viens...

— Alors ?

Des larmes de révolte montèrent aux yeux de Darling. Elle écarquilla les paupières, se tamponna très vite pour ne pas faire couler son rimmel. Puis elle respira très fort.

— Je viens... faire mettre... saucisse... cul...

Sa voix tremblait, presque inaudible...

— Eh bien, tu vois ? fit-on. C'était pas la mer à boire ! Tu vas l'avoir, notre grosse bite, puisque tu la demandes si poliment. Mais avant, fais bien attention. Tu dois entrer dans la chambre comme si c'était le bar, hein ? Et n'oublie pas de tortiller ton cul, hein, comme quand tu le fais pour de bon. En scène !

Darling poussa donc la porte et s'arrêta sur le seuil. Les deux salauds

avaient tiré les rideaux et allumé la chambre. Elle se tint devant eux, immobile, pour qu'ils l'inspectent. Elle ne les regardait pas. Ils avaient mis deux des vieux fauteuils d'osier qui encombraient le couloir au milieu de la chambre et ils s'y vautraient, les jambes croisées. Elle eut l'impression d'être une strip-teaseuse qui s'apprête à faire un numéro sordide dans un beuglant minable.

— Parfait... dit Ptit Jack. Parfait. Maintenant, fais comme si tu entraais... et marche... va d'un mur à l'autre... qu'on te voie de face et de dos... tu t'arrêteras quand on te le dira...

La mort dans l'âme, Darling se mit en marche. Elle passa devant eux, exagérant avec raideur le balancement naturel de ses hanches, se caricaturant elle même. Elle pouvait se voir dans le miroir de la coiffeuse qui réfléchissait toute la pièce. De se voir en train de se livrer à ces simagrées sexuelles fit qu'elle se sentit soudain toute molle, toute chaude et qu'elle trébucha presque sur ses talons trop hauts. Arrivée au fond de la chambre, elle retourna vers eux. Maintenant, c'était ses seins qu'ils regardaient bouger, ses seins libres sous la cotonnade rose... Elle commença à transpirer. D'un geste, on lui indiqua qu'elle devait se cambrer davantage. Elle obéit et ses seins se tendirent, leurs pointes raidies soulevant la cotonnade. Elle ne réfléchissait plus, se prenait au jeu, était aussi excitée, davantage même, que quand elle allait vraiment chez Sam : car elle savait que les deux types ne se contenteraient pas de la regarder, eux, comme les clients du bar.

Arrivée à l'autre mur, elle pivota sur elle-même comme un mannequin et revint vers eux, accentuant la lascivité de son déhanchement, les seins provocants. Comme elle les dépassait à nouveau un ordre la frappa dans le dos.

— Tu vas continuer à marcher de la même façon... mais en marchant... tu vas retrousser ta robe... très lentement...

— La retrousser... (Darling avait ralenti le pas) Jusqu'où ?

Elle les entendit rire.

— Jusqu'en haut, idiot. Mais doucement, hein... prends ton temps... Il faut que tu fasses au moins quatre pas avant qu'on voie ton cul...

Le cœur de Darling se mit à battre très vite, très fort. Les choses se corsaient... Que de fois, dans le bar, s'était elle imaginée nue, marchant devant les clients, brûlée par leurs regards. Elle fit donc les quatre pas nécessaires, remontant graduellement la cotonnade sur ses cuisses. Au quatrième pas, elle atteignait le mur et la robe était remontée au-dessus de son cul.

— Elle a mis une culotte, fit Ptit Jack, d'une voix déçue.

— Mais... fit Darling... Je croyais... vous aviez dit...

— Enlève-la. On veut voir ton cul nu quand tu marches. Vite. Enlève-ça!

Terrifiée, Darling fit descendre le slip, puis retroussa à nouveau la robe qui était descendue et se tint immobile, face au mur, leur montrant son cul nu.

— Marche... en te tortillant toujours... la robe bien retroussée et écarte les jambes, en marchant, qu'on voie bouger ton con...

D'une démarche grotesque, les jambes écartées, s'efforçant néanmoins de se déhancher, trébuchant sur ses talons, elle se remit en mouvement. Ils s'étaient penchés pour regarder sa fente s'ouvrir et se fermer à chaque pas. Elle passa devant eux, le cœur battant à tout rompre, prête à défaillir. Ses jambes n'avaient presque plus la force de la porter. Arrivée au mur, elle pivota, se remit en marche. Elle se déplaçait dans une sorte de brouillard cotonneux. Elle vit les poils sombres de son con dans le miroir de la coiffeuse. Elle passa devant les deux salauds. Elle les vit, dans le miroir, qui contemplaient son cul nu. Elle imprima un mouvement grotesque à sa croupe, imitant le petit salaud quand il l'avait imitée, elle. Elle était prête à tout maintenant pour les satisfaire. Elle avait l'impression que rien n'était vrai, que c'était un rêve.

Comme elle s'apprêtait à revenir une fois de plus vers eux, Grand Jack lui désigna la coiffeuse d'un geste sec.

— Maintenant... Tu vas t'asseoir là-dessus... comme si c'était un des tabourets du bar... et en t'asseyant, face à nous, tu écarter bien les cuisses pour nous montrer ta fente... compris ?

D'un mouvement de tête, elle indiqua qu'elle avait compris. En elle, toute révolte était anéantie. Une ivresse lourde lui épaississait le sang, empâtait son corps, son esprit. C'était comme si le temps s'était presque arrêté... La robe retroussée au-dessus du nombril, elle se dressa sur la pointe des pieds et posa ses fesses sur le marbre froid de la coiffeuse. Avec un choc au cœur, elle vit que les deux types avaient ouvert leurs pantalons et que leurs bites se dressaient, couronnées de glands rougeâtres. Le plut petit se branlait lascivement, mais le grand était parfaitement immobile, la bite dressée, les bras posés sur les accoudoirs du fauteuil, comme un spectateur au cinéma. Il paraissait fasciné par Darling qui s'installait sur la coiffeuse, écartant les cuisses avec une nonchalance affectée. Par les trous du masque hideux elle vit luire ses yeux.

— C'est Noël, s'extasia Ptit Jack, en s'astiquant doucement. Cette fois, Santa Claus s'est pas moqué de nous, hein, Jack ?

L'autre ne l'écoutait pas. Toute son attention était dirigée vers la jeune fille qui s'adossait au miroir. Elle avait ouvert les cuisses, mais *pas assez* ; elle attendait les ordres.

— Ouvre-les plus... idiote... si on te fait asseoir là c'est pour que tu nous montres ton con...

Avec une coquetterie abjecte, elle s'exécuta. Ses cuisses formèrent un angle de plus de quatre-vingt-dix degrés ; ils purent donc voir la totalité du con qui béait, un peu aplati en bas, au-dessus des fesses qui s'écrasaient sur le marbre. Mais ce n'était pas encore assez. Il fallut qu'elle remonte ses jambes, de chaque côté, qu'elle replie ses genoux et pose ses pieds sur le marbre de la table, prenant la pose d'une grenouille. Et quand elle fut ainsi, elle dut s'ouvrir le con des deux mains, le plus possible, de façon à leur exhiber toute la chair interne, baveuse de jus gras. Et alors, elle dut rester un long moment dans cette pose, tremblante de peur, de honte et d'excitation.

— Voilà... reste comme ça... maintenant, c'est nous qu'on va te montrer des choses...

— C'est normal, hein, poulette ? Tu nous montres tes trucs, on te montre les nôtres. Echange de bons procédés!

Immobile, écarquillant son con entre ses ongles, elle les regarda se lever, dégrafer leurs ceintures, puis retirer leurs pantalons. Ils les posèrent sur le lit, puis rapprochèrent les fauteuils de la coiffeuse sur laquelle s'exhibait Darling. Ils s'assirent à nouveau, le bas du corps nu. Ils étaient obscènes, ainsi, avec leurs masques, le haut du corps habillé (le grand avait même une cravate!), leurs chaussures et leurs chaussettes au pied. La chair poilue des cuisses et des jambes prenait une importance scandaleuse. Mais le pire, c'était la complaisance avec laquelle, singeant cruellement leur victime, ils écartèrent à leur tour leurs cuisses pour exhiber leurs grosses couilles sombres et leurs bites.

— Tu nous vois bien ? demanda le grand.

Elle hocha la tête. Plusieurs gouttes de bave sortirent de son vagin et coulèrent sous elle, comme si elle pissait. La folie de la situation l'excitait à la rendre malade. En face d'elle, les deux salauds se livraient à une atroce parodie. Ils soupesaient coquettement leurs couilles, décalottaient leurs glands, braquaient leurs bites sur elle comme des armes. Quand ils tiraient sur la peau, elle pouvait voir s'ouvrir la petite fente rouge, couleur de viande crue, du méat. C'est par là que sortirait le sperme qui allait la remplir! Une odeur pisseuse, ammoniacale, se dégageait des gros glands aux reflets livides et

arrivait jusqu'à elle. Ils minaudaient d'une façon épouvantable.

« Alors ? Ils te plaisent nos bijoux de famille ? Tu préfères la sienne ou la mienne ? Parle... ne sois pas timide... » « Regarde le gros gland que j'ai... tu imagines un peu ce gros bonbon dans ta bouche... » « Et dans ton cul ? » « Je vous en prie, sanglotait Darling, arrêtez... » Alors, ils riaient, rendus joyeux par l'affolement et la honte de leur victime. Et ils poussaient encore plus loin leurs pénibles facéties. Ils renvoyaient à Darling comme des reflets dans un miroir déformant, un miroir « enlaidissant », les images fidèles de la pose qu'ils l'obligeaient à prendre. Eux aussi, comme des grenouilles monstrueuses, avaient replié leurs jambes et posés leurs talons sur leurs fauteuils juste contre leurs fesses. « Tu vois, on est comme toi, pareils que toi... » « Ouais... t'as vu, on a des trous au cul, nous aussi... Et de gros clitos... Tu les aimes nos gros clitos, on est des sales branleuses, comme toi, on arrête pas de se tirer sur nos clitos du matin au soir... »

Ils étaient terrifiants dans leur obscénité, avec tous ces poils sur la chair blafarde de leurs maigres cuisses de citadins qui ne s'exposent jamais au soleil. Et leurs souliers bien cirés...

— Fais comme nous, petite... regarde...

Le plus grand, imité par l'autre qui le copiait comme une doublure, saisit la trompe raidie de sa bite des deux mains et tira sur la peau pour faire sortir entièrement le gland du prépuce.

— Fais sortir ta petite bite, toi aussi...

Tremblant de honte, Darling posa ses doigts de chaque côté du capuchon et appuya dessus pour faire pointer la languette pourpre de son clito. Elle était si excitée de s'avilir ainsi qu'un minuscule jet brûlant gicla de son sexe, comme une infime éjaculation. Cela la transperça comme une aiguille de feu et elle aspira de l'air très fort, entre ses dents.

— T'as vu ça, Jack ? La salope a juté...

— Comme un mec, dis donc... elle est vraiment pareille que nous!

— Surtout ne bouge pas, connasse... montre bien ta petite bite! Putain, Jack, qu'est ce qu'elle peut m'exciter cette salope! Je crois que je vais juter, moi aussi, comme elle, rien qu'à la regarder...

— Ce serait dommage de gaspiller ta marchandise... vaut mieux juter dans sa petite gueule... ou dans son con... Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Moi, je suggère qu'elle se mette entièrement à poil... sauf les souliers et les bas... et qu'elle vienne nous la sucer un peu!

— Nous la sucer ? Comme ça ? A froid ? Vraiment, Jack, tu me désolés. Tu n'as aucune imagination, pas le moindre brin de fantaisie!

Se faire sucer, comme par n'importe quelle pute à cinq dollars! Je crois que je vais renoncer à faire ton éducation, je perds mon temps, avec toi!

— Pourquoi ? T'as une meilleure idée ? Alors, accouche et cesse de la ramener!

— Bien sûr que j'ai une meilleure idée... regarde un peu ce trou qu'elle nous propose... juste à la bonne hauteur... Qu'est-ce que tu dirais d'une partie de billard russe ?

— De billard russe ?

— Exact... elle, elle ferait le trou, elle resterait comme ça, bien ouverte et nous, on irait lui mettre un coup de queue dans son trou... en regardant bien son visage pour voir si c'est un bon coup ou un mauvais coup... On compterait les points de cette façon... Si ça lui plaît, c'est un point gagnant. Qu'est-ce que tu dis de mon idée ?

— Je dis que t'es le roi, que je te tire mon chapeau! C'est vrai que ça sera beaucoup plus marrant...

— On joue à tour de rôle, tu saisis ? Dès qu'on lui a mis un coup, on se retire et on cède la place au copain!

— Un coup chacun, alors ?

— Pour commencer... Ensuite on passe à deux coups chacun, un coup très lentement... puis on se retire et hop, très méchant le deuxième coup, bien brutal, hein, tout au fond, que ça lui fasse danser ses gros nichons... faut qu'elle crie...

— Super... c'est une idée géniale, Jack. Y a pas à dire, il y en a dans ta petite tête. C'est toujours toi qu'as les meilleures idées quand on les viole. Et après, on passe à trois coups ?

— Voilà, Jack... trois coups, comme au morse... un long, un court, un long... on continue comme ça jusqu'à dix. Faut que ça la rende dingue, tu comprends ? Faut qu'elle déguste, cette petite traînée! Faut qu'on la rende carrément hystérique!

— Génial! Absolument génial! J'irais jusqu'à dire : absolument Génital!

Leur bite à la main, les deux Jacks se dirigèrent vers la jeune fille qui, les yeux baissés, les narines frémissantes, leur présentait la cible ouverte de son sexe. Arrivé devant elle, Ptit Jack, en la dévisageant avec un sourire narquois (la partie inférieure retroussée de son masque permettait de voir sa vraie bouche) tâta avec nonchalance les chairs glaireuses qui débordaient de la fente. Darling eut un tressaillement de tout le corps : sa chair secrète acheva de sortir,

double ourlet rougeâtre aux pétales lisses... En ricanant, Ptit Jack lui explora la fente de bas en haut, se servant de l'index et du médium.

— T'as vu comme elle mouille ? ça lui plaît de montrer son con! Vise un peu son clito! On dirait une olive!

Saisissant l'appendice charnu, il tira dessus. Aussitôt Darling fit remonter un bras pour se cacher le visage derrière son coude. Les deux hommes se marrèrent. Un bruit baveux accompagnait les attouchements de Ptit Jack. Entre ses doigts, la petite crête du clito s'étirait, toute suante de mouille ; un abondant jus clair dégoulinait du vagin entrouvert.

— Laisse-moi commencer, dit Grand Jack.

Il poussa le petit du coude et prit sa place. Lui aussi avait soulevé le bas de son masque, pour découvrir sa bouche.

— Baisse ton bras, petite, je veux voir ton visage.

Darling obéit. Elle paraissait en transe, comme une somnambule. Grand Jack lui sourit et posa son gland entre ses fesses à l'endroit où l'anus s'appuyait sur la table. Puis il embrassa doucement Darling sur la bouche. Après une brève hésitation, elle lui rendit son baiser : ouvrant la bouche, elle laissa la langue de Grand Jack y entrer et sa propre langue lui répondre. Grand Jack se recula et eut un petit rire fat.

— Faut toujours embrasser la fiancée avant de la lui mettre... joue un peu avec ma bite, poulette. Prends-la dans la main, voilà, comme ça, tu es une petite fille obéissante et maintenant mets-la toi-même dans le trou... comme ça, c'est très bien... maintenant, ressors le gland et frotte-le de bas en haut sur ta fente... voilà, tu t'y prends très bien... ça te plaît, hein ? Je le sens que ça te plaît... ça s'ouvre de plus en plus, tu sens comme ça s'ouvre bien ? Fais-la monter plus haut.. jusqu'au clito... comme ça, oui appuie bien le gland sur le clito... voilà, c'est bon, hein ? ça te fait des sensations... maintenant... attends... Je vais le faire moi même, tu vas voir comme c'est amusant...

Prenant sa bite de la main de Darling, Grand Jack plia les genoux et se mit à lui tapoter sur le clitoris avec son gland, en lui frappant la chatte de sa bite, comme s'il se servait du bout d'un bâton. A chaque choc, Darling se cambrait et ses seins oscillaient...

— Ça te fait de l'effet, hein ?

Grand Jack éclata de rire et se mit à taper de plus en plus vite, martelant le clito avec la partie du gland où se trouve le frein...

Haletante, Darling ne pouvait dissimuler son plaisir; des larmes de

honte lui brûlaient les paupières, tremblaient au bout de ses longs cils noircis de rimmel, laissaient des traces noirâtres sur ses joues fardées...

— Hop hopp hoppp, faisait Grand Jack. Hein que c'est bon ? Oh oui, elle aime ça la grosse cochonne, elle se régale... ça lui fait un peu mal à son gros bouton, mais c'est bon d'avoir mal, hein ?

Darling suffoquait, maintenant, toute honte bue; toute sa fente était enflammée, une chaleur lourde en rayonnait, remontant dans son corps. Un peu essoufflé, le grand cessa de la tapoter. Il lui montra son gland dont le tégument rose luisait comme la peau vernie d'une tomate.

— Faut que je te le mette dedans, maintenant, pour le mouiller un peu... ouvre-toi bien...

Il visa soigneusement l'entrée du vagin et commença à s'y introduire. Comme elle tentait de se cacher à nouveau le visage, il lui ordonna de cesser ses simagrées, il voulait qu'elle regarde la lourde pine entrer en elle, il voulait jouir de sa honte... Ne la quittant pas des yeux, il s'enfonçait avec lenteur. Au fur et à mesure que le con cédait, Darling, sans s'en rendre compte, ouvrait la bouche...

— Tu la sens, salope ? Elle entre bien, hein ?

Battant des paupières, Darling fit oui de la tête. D'un coup de rein faraud, le salaud acheva de la lui mettre. Les lourdes couilles, dures comme des balles de tennis,, touchèrent les fesses de la jeune fille.

— Et hop! Jusqu'à l'utérus... C'est un bon coup que je t'ai mis là, hein, poupée ? Tu l'as bien sentie glisser ?

Suante et haletante, Darling approuva de la tête. La bite était plantée au fond d'elle et sa racine, la soulevant vers le haut, lui comprimait voluptueusement le clitoris.

— Bien joué, Frère Jack, c'est du travail d'artiste, commenta le petit. Raconte un peu, c'est comment, là-dedans ?

— Brûlant comme l'enfer... et doux comme le paradis!

— Tu me mets l'eau à la bite, salaud. Pousse-toi de là que je m'y mette...

Mais alors que Grand Jack se retirait de Darling pour céder la place à son complice, une pétarade bruyante éclata dans la nuit ; cela venait du côté de la gare et cela se rapprochait à toute vitesse. Les deux Jacks se regardèrent, interdits. Le tintamarre devint tel qu'ils auraient dû hurler pour pouvoir se parler. Prompt comme l'éclair, Ptit Jack ramassa le revolver qu'il avait posé sur la table de nuit. Grand Jack

tira le sien de sa ceinture.

Ptit Jack alla éteindre la lumière. Prenant Darling encore toute étourdie par le coude, Grand Jack la fit descendre de la table et l'entraîna vers la fenêtre. Ptit Jack tira le rideau. Les deux hommes se penchèrent derrière le store. Après une ultime pétarade, le silence était revenu.

— Qu'est-ce que c'est que cet engin ? demanda Grand Jack.

— Une Harley Davidson... Une Harley Davidson avec le pot d'échappement pourri...

La grosse moto était arrêtée devant le portail, nez à nez avec la Pontiac des deux Jacks. Un petit homme qui portait sur son dos un étui à violoncelle presque aussi grand que lui en descendait. Il tourna la poignée de son engin en rabattant la béquille du pied. Puis il s'approcha de la Pontiac et regarda à l'intérieur, les mains en visière.

— Et cet ostrogoth, c'est qui ? demanda Grand Jack.

— C'est Monsieur Sigmund, bégaya Darling. Un des locataires de mon grand-père. Il habite ici.

— Merde, fit Ptit Jack, en se frappant le front du plat de la main, la tuile...

Les deux hommes regardèrent Darling qui se penchait derrière le store en tenant ses seins à la main. Grand Jack posa sa main entre les fesses de la jeune fille et replia ses doigts qui entrèrent dans le vagin. Elle sursauta violemment. La tenant par là, il l'attira à lui et la plaqua contre son corps.

— Faut pas te réjouir trop tôt, poulette. C'est pas cet avorton qui va nous empêcher de te baiser. Explique-nous un peu pourquoi il est pas parti à la foire avec les autres ?

— Il n'aime pas la foule... il préfère aller faire des tournées musicales dans les environs...

— Un musicien bossu, il nous manquait plus que ça!

— De quoi tu te plains, fit Grand Jack. Il fera l'accompagnement. Il jouera du violon pendant qu'on la baisera. Des trucs tziganes... ça sera marrant, non ?

— Je crois que c'est rapé! Regarde qui vient!

La porte du bar venait de s'ouvrir. Attirés par le vacarme de la Harley, Prentiss et Sam sortirent sur le trottoir. En regardant le bossu, les deux hommes se mirent à parler. Prentiss tendit le bras pour montrer la moto et posa une question au barman. Dans la chambre de

Darling, Ptit Jack fit craquer les articulations de ses doigts, d'anxiété.

— Qu'est-ce qu'on fait, Jack ?

— D'abord, dit flegmatiquement le grand, on remet nos pantalons. Faudrait pas prendre froid aux fesses, si on est obligés de sortir. Et toi petite, tu te rhabilles. Entièrement, compris ? Faut que tu aies l'air tout à fait comme d'habitude. Dépêche-toi.

— Et après ? fit Ptit Jack.

— On descend leur préparer un comité d'accueil. N'oublie pas : on a des pétards. Et un otage. (Il montra Darling qui se reculottait). C'est pas un gros plein de soupe de shérif de cambrousse qui va nous empêcher de rigoler. Arrange tes cheveux petite ; et essuie ce maquillage de pute. Maintenant, descendons. Il a une clef, ce bossu, ou il faut lui ouvrir ?

— D'habitude, c'est Madame Lydia qui ouvre... mais elle est pas là.

— Eh bien, tu iras lui ouvrir. Et n'oublie pas. S'il y a un pet de travers, la première balle sera pour toi!

CHAPITRE VI
« LES ENFANTS S'AMUSENT ET PAPA LES
REGARDE
...PAR LE TROU DE LA SERRURE!... »

— Tu m'excuseras, Sam, pour ta femme... grogna le shérif. Il tira une bouffée sur son cigare et observant, de l'autre côté de la rue, Sigmund le Bossu qui ouvrait le portail et poussait sa Harley dans le jardin de la pension Cornélius, il poursuivit :

— Je me suis un peu laissé emporter... dans ces moments-là, on réfléchit pas toujours à ce qu'on fait. Je sais pas ce qui m'a pris : je voyais son trou du cul qui me narguait...

— Comme vous le dites, shérif, ce sont des choses qui arrivent, fit Sam. Mais ne vous faites pas de bile, Lou en a vu d'autres! Elle aura un peu mal au cul en faisant sa crotte pendant quelques jours... et puis ça lui passera.

Cette affaire expédiée, Prentiss montra le bossu qui remontait l'allée, son étui à violoncelle à la main.

— Voilà Sigmund qui rentre... Il ne sera pas resté longtemps à la foire cette année... C'est vrai qu'avec sa bosse...

— A la foire, Sigmund le Bossu ? Vous voulez rire... c'est pas son style, les rues pleines de monde... il préfère les tête-à-tête... musicaux.

Une grimace simiesque plissait le visage chafouin de Sam.

— Tu crois qu'il est allé faire de la musique à cette heure ? C'est un peu tard, non ? demanda Prentiss.

— Il n'y a pas d'heures pour la musique de chambre... ou plus exactement, pour la « musique en chambre... »

Les yeux du shérif rapetissèrent ; là-bas, le Bossu frappait à la porte.

— Vous savez ce qu'il trimballe dans son étui ?

— Un violoncelle ?

— Chatouillez-moi! Il est aussi musicien que moi!

— Si c'est pas un violoncelle, qu'est-ce que c'est ?

— Des bouquins de cul. Mais pas de ces trucs qu'on trouve dans les sex-shops, hein ? De la méchante marchandise, sado-maso et compagnie. Il vend ça aux femmes seules, plus très jeunes, de celles

qui n'osent pas prendre des amants à cause du qu'en-dira-t-on. A la campagne, ça ne manque pas. Il s'introduit chez elles sous prétexte de leur parler de Dieu : ce fumier-là se fait passer pour un témoin de Jéovah! Et de fil en aiguille... il arrive à leur basarder sa marchandise. Je l'ai vu faire une fois, ça vaut mille. « Tenez, qu'il leur dit en fulminant, tenez, ma sœur! Regardez un peu les horreurs qu'on vend à notre belle jeunesse américaine. Babylone est de retour! Et Sodome! Et Gomorrhe! Regardez ces images, ma sœur, regardez cette pécheresse, ce qu'elle est en train de se faire faire! Et par deux nègres, encore! Vous avez vu, ma sœur? Un devant, un derrière. Et ses enfants qui regardent! Vous ne pensiez pas que des choses pareilles pouvaient exister, hein ? Le mal est partout, ma sœur! Et pour lutter contre lui, il n'y a qu'une façon, Jéovah nous l'enseigne : il faut bien le connaître. Je peux vous laisser ces deux livres où vous trouverez un échantillonnage complet de toutes les perversions judéo-chrétiennes... pour dix dollars. C'est donné... S'ils ne vous conviennent pas, je vous les rachèterai à moitié prix à mon prochain passage. Et je vous en apporterai d'autres! » Ah, fit Sam, en dodelinant de la tête, le fumier a un sacré bagout, je vous jure. Et sa bosse lui sert de passe-partout! Qui se méfierait d'un bossu qui joue de la musique de chambre ? Avec son étui à violoncelle et sa bosse, il peut entrer chez toutes les femmes seules. Personne n'y trouve à redire.

Le shérif ouvrait des yeux ronds. Il en oubliait de tirer sur son cigare. Ce connard de bossu, à qui il aurait donné le bon dieu sans confession. Décidément on en apprend tous les jours!

— Alors, là, tu m'en bouches un coin, Sam. J'en reste baba! Sigmund le Bossu... On aura tout vu.

— Et encore, fit Sam, en se rengorgeant, ça, ce n'est que la première étape. Quand les dames seules ont pris goût aux livres défendus, il leur propose une autre marchandise. Quelque chose qui tienne un peu plus au corps, si vous voyez ce que je veux dire, que ces nourritures livresques!

— Ne me dis pas qu'il leur bazarde des godes!

— Mais attention, Prentiss (Sam se sentant de plus en plus important devenait familier), pas n'importe lesquels. Des articles de luxe, des articles « artistiques » faits mains... par Monsieur Lee, le chinois, vous savez, celui qui travaille à la banque Barclays. Ils sont associés, un les fabrique, l'autre les vend. « Les sept nains de Blanche-Neige » qu'ils les appellent, leurs godes...

— Les sept nains de Blanche-Neige ? Qu'est-ce que c'est que ces fariboles...

— Je les ai vus, shérif, comme je vous vois. Ce sont vraiment les sept nains de Blanche-Neige. Alignés dans un joli coffret. Il peut trimballer douze de ces coffrets dans son étui à violons. Sept nains en matière plastique. Sept nains de toutes les dimensions... Le plus petit est comme le pouce... le plus gros, comme le bras... celui-là, c'est pour les gourmandes... Après leur avoir vendu ses bouquins, il s'arrange pour leur laisser voir un de ses coffrets à godes. « Vous regardez ma petite boîte magique, ma sœur ? Vous vous demandez ce qu'il y a dedans ? C'est la boîte de Pandore, ma sœur, ouvrez-là... Ouvrez, ne soyez pas timide. Qu'est-ce-que vous voyez ? Les sept nains de Blanche-Neige selon toute apparence. Vous n'hésiteriez pas à les offrir à vos enfants pour qu'ils s'amuse avec ? Malheureuse ! C'est le démon en personne que se cache dans ces jouets. Prenez-en un en main... tâtez-le... fermez les yeux... cette peau moite et douce, cette raideur... ça ne vous rappelle rien ? Appuyez plus fort, maintenant... Vous voyez comme la tête s'allonge, comme elle se déforme... Est-ce qu'on ne dirait pas un gros gland ? Devinez un peu à quoi d'horribles femmes font servir ces ingénieux jouets ? Devinez un peu dans quelle partie du corps elles se les introduisent... tout en lisant ces livres horribles ! Vous n'osez pas croire à tant de vilénie... Innocente que vous êtes, ma sœur ! Le mal est partout. Ce sont avec ces jouets qu'on empoisonne la belle jeunesse américaine... Pour cinquante dollars, je vous laisse la série complète. Ainsi que les tubes de lubrifiants. Il y a une notice d'emploi très détaillée... Il est recommandé de commencer par le plus petit... et de ne passer au calibre supérieur qu'après mûre réflexion... Le plastique utilisé pour modeler ces horribles jouets a la particularité de se dilater à la chaleur animale... Une fois dedans, les nains doublent ou triplent de volume... Mais il se fait tard, ma sœur. J'ai d'autres clientes à visiter... Il faut que j'aille leur porter la bonne parole... A mon prochain passage, ma sœur, si vous voulez aller encore plus loin dans l'étude des dangers qui menacent la belle jeunesse américaine... Je vous parlerai d'une chose dont on ne se méfie pas assez, de nos jours : La Langue, ma sœur... car la langue, hélas, ne sert pas seulement à parler... »

— Tu ne prétends tout de même pas, commença le shérif...

— Qu'il les lèche ? Et comment, que je le prétends ! Une fois qu'elles sont accros, il peut tout se permettre. Une bonne femme qui s'est travaillée avec des godes, elle est prête à tout, même à se faire sucer par un bossu. Je l'ai vu opérer une fois. Vous verriez cette langue qu'il a, une vraie langue de chien, longue et fine, il leur introduit ça au fond du vagin ou dans le cul, il les rend folles ! Les petites veuves, les divorcées, les vieilles filles... Elles ne peuvent plus se passer de lui. Et pendant ce temps, il fait tourner une cassette de musique de chambre

à plein volume. Ce qui fait que les voisins sont vraiment persuadés qu'il leur joue du violoncelle, à ses clientes. Et la musique couvre les cris de la dame! Oh, c'est un malin, Sigmund, il n'y en a pas deux comme lui pour connaître les mystères de l'âme féminine!

Là-bas, au bout de l'allée, au fond du jardin à l'abandon, la porte de la pension Cornélius venait de s'ouvrir. Ils virent se dessiner à contre-jour la silhouette de Darling. Elle se pencha pour embrasser le bossu, puis la porte se referma.

— Bon, fit le shérif. Eh bien, c'est pas tout, ça, mais faut que je m'occupe un peu de ces deux évadés... Je vais aller faire une petite ronde en ville, dans les rues sombres, pour voir si je ne remarque rien d'anormal. Ah, ce n'est pas amusant tous les jours, Sam, de faire respecter la loi...

Les deux hommes se serrèrent la main. Sam regarda le shérif traverser la rue et noter sur son calepin le numéro de la Pontiac.

— Qu'est-ce qu'elle pue cette voiture, lui cria le shérif, avant de monter dans la sienne. Après un dernier signe d'adieu, il démarra et la grosse Oldsmobile s'éloigna sans bruit.

— Allô ? fit le shérif, en regardant dans le rétro rapetisser la silhouette du barman. Allô ? Tu ne t'es pas endormi, j'espère, Couilles-Molles ?

— Non, fit la radio, d'une voix teigneuse. Je suis toujours là, fidèle au poste. Vous êtes resté drôlement longtemps chez Sam, dites-donc. Vous avez interrogé sa femme ?

— Je l'ai même fouillée, dit Prentiss. (Il eut la satisfaction d'entendre son adjoint jurer. Un large sourire lui fendit le visage) Fouille anatomique frontale et rectale... sans doigtier. Je peux te dire que j'ai payé de ma personne. Merci du tuyau, Couilles-Molles...

— Pas de quoi. Ah, il y en a qui s'emmerdent pas...

— En attendant, j'ai relevé le numéro de cette Pontiac. Elle pue vraiment trop. Essaie de te renseigner auprès de l'ordinateur central de la police d'état. Téléphone-leur en priorité. Tu me diras de quoi il en retourne. Si je ne suis pas dans la voiture, j'emporterai le talkie-walkie.

Prentiss dicta le numéro à son adjoint et raccrocha. Puis il brancha le récepteur sur un poste de musique folk. Au volant de la lourde voiture, bercé par la musique, il s'engagea dans Main Street.

Il arriva bientôt dans le centre ville ; à cause de la foire, les rues étaient encombrées de véhicules qui roulaient pare-chocs contre pare-chocs et les trottoirs étaient noirs de monde ; la foire des éleveurs

proprement dite se tenait derrière les abattoirs, au bord du fleuve, un peu en dehors de la ville ; mais à l'occasion de la fête, de nombreux forains venaient s'installer en ville et leurs baraques attiraient la jeunesse... Prentiss aperçut quelques visages de connaissances noyés dans la foule des visiteurs. Avec un soupir, il renonça à poursuivre de ce côté... Si les deux Jacks s'étaient noyés dans cette foule, autant chercher une aiguille dans une botte de foin... Prentiss secoua la tête. Non. Ce n'était pas leur genre, les grandes réunions... Ils préféraient les maisons isolées, les rues désertes. Ces salauds aimaient la tranquillité... Ils avaient besoin de solitude pour faire leurs sales coups. Prentiss tourna du côté de West-End, s'éloignant des rumeurs de la fête.

Bientôt, les rues furent à nouveau désertes. Machinalement le shérif observait les façades des petits immeubles, les voitures garées le long des trottoirs. Mais il n'avait guère la tête au boulot. Malgré lui, il pensait à ce qui venait de se passer avec la femme de Sam Parson. Il était un peu surpris par son propre comportement. Enfoncer un cigare allumé dans le cul d'une femme, c'était la première fois qu'il faisait ça. Au fond, se dit-il, les hommes sont tous des bêtes. Moi, je suis du côté de la loi, mais je ne vauds guère mieux que les Deux Jacks.

Souvent, quand il parcourait la ville la nuit au volant de la voiture de ronde, Prentiss laissait sa pensée vagabonder. « Et le bossu! Qui aurait dit ça de ce petit cagot, toujours fourré au Temple... à marmonner des prières! Un suceur de vieilles... Ah vraiment, il y en a qui sont prêts à tout pour ramasser de l'argent. On prétend que l'argent n'a pas d'odeur... le sien doit drôlement puer la vieille chatte croupie... Quoique, certaines de ces fermières... sont assez bien conservées! Peut-être qu'il prend son pied, ce salaud... »

Le shérif fredonna un instant une rengaine de *blue grass*, reprenant le refrain avec la chanteuse qui nasillait dans la radio. Quittant Main Street, l'Oldsmobile avait tourné dans une petite rue. Elle avait vraiment tourné toute seule, comme un cheval qui connaît son chemin, sans que le shérif en ait pris la décision.

— Mais pourquoi est-ce que j'ai tourné là, moi ? fit Prentiss. Je me suis pourtant vidé les couilles...

C'est dans cette rue, en effet, qu'habitait son adjoint Softball, dit Soft Balls (Couilles-Molles.) Et un peu plus loin dans la même rue, logeait son autre adjoint, Jo Rabbitt, surnommé Bunny la Rafale. Cette nuit-là, à cause des Deux Jacks, les deux adjoints étaient de permanence au poste de police. Ils se relayaient devant la radio, dormant à tour de rôle sur un petit lit de camp dur comme un dos de dromadaire. Et pendant ce temps, leurs épouses, Zizi Softball, dite « C'est-pas-

d'refus! » et Betty Rabbitt, dormaient toutes seules dans leur grand lit.

Toutes seules... c'est une façon de parler. La voiture de Markus le boucher était garée à quelques mètres de la maison de Softball. Il n'était certainement pas en train de livrer de la viande à cette heure! Et plus loin, au bout de la rue, on voyait la camionnette de Rosembaum. A l'heure qu'il était, les femmes de ses adjoints étaient certainement en mains. C'était probablement ce voyou de Schmielke, le neveu de Rosembaum, qui était en train de troncher Betty Rabbitt, pendant que Markus — et peut-être n'était-il pas seul — s'occupait de Zizi Softball.

Prentiss arrêta sa voiture entre la camionnette et la voiture du boucher. Toutes les maisons de la rue étaient plongées dans l'obscurité. Il n'y avait que deux fenêtres éclairées. Celles des chambres à coucher de Zizi et Betty. On entendait de la musique aux deux extrémités de la rue. Les salopes ne devaient pas s'emmerder... Prentiss se caressa doucement la bite. Il sentait revenir une petite envie... Que de fois avait-il envoyé, au milieu de la nuit, ses adjoints chasser le dahu, pour aller prendre leur place dans le lit encore tiède. Il téléphonait de sa voiture. « Softball... file donc chez Sam Parson... va faire semblant de jouer au billard... et laisse traîner ton oreille.... j'ai comme une idée qu'il se trame quelque chose... »

— Bien chef, bredouillait la voix endormie de son adjoint. J'y cours à l'instant, comptez sur moi.

Prentiss entendait la voix de Zizi qui rouspétait. « Tu as vu l'heure qu'il est... ? » « Il n'y a pas d'heure pour les braves » rétorquait l'adjoint en enfilant son pantalon. Cette fine mouche de Zizi continuait à râler, pour la forme. Elle savait très bien que le shérif se pointerait par la porte de derrière dès que la voiture de son mari, dans un grincement de pneus, aurait tourné au coin de la rue. « C'est vous, shérif ? Je m'en doutais un peu, remarquez. »

— J'ai les couilles pleines, Zizi, regarde un peu cette matraque que je t'apporte!

— Oh vous, alors... on peut dire que vous savez parler aux femmes! Vous voulez que je vous suce un peu, pour commencer ?

— J'ai pas le temps... Tourne-toi... à quatre pattes... Je vais t'enculer...

— La vaseline est dans la table de nuit...

— Je sais, je sais... ouvre bien ton cul avec tes mains...

Pendant ce temps, le mari jouait au fin limier chez Sam Parson et tous les vieux de la ville, qui connaissaient les épouses de Rabbit et de

Softball, se grattaient l'oreille en échangeant des regards en coins.

Il faut dire que pour deux chaudes lapines comme Zizi et Betty, les adjoints du shérif ne se montraient guère à la hauteur. Softball ne devait pas son surnom de Couilles-Molles qu'à un calembour facile. Et les rafales que lâchait Jo Rabbitt, dit Bunny la Rafale, n'étaient pas des rafales de mitraillette. Entre l'érection tardive de l'un et l'éjaculation précoce de l'autre, on ne savait laquelle était la plus mal lotie. Pour arriver à faire bander son mari, Zizi devait le branler pendant une heure. Parfois, elle s'endormait à la tâche, le bras endolori d'une crampe. Elle en était réduite à se branler elle-même dans les chiottes pendant qu'il ronflait comme un bienheureux. Quant à Betty, ce n'était guère mieux : son mari bandait, lui. Pas de problème de ce côté. Mais à peine dedans, pfuitt... Il lâchait sa rafale comme un pet foireux. C'était fini avant de commencer. Aussi ne fallait-il pas s'étonner que l'une comme l'autre fussent toujours disponibles pour une partie de jambes en l'air extra-conjugale. Betty et Zizi étaient la providence des commis voyageurs de passage qui se refilaient leurs adresses. Quand un type qu'elle ne connaissait pas se présentait chez Zizi avec une boîte de chocolats fourrés et une bouteille de bourbon, elle n'attendait même pas qu'il lui dise : « Je viens de la part d'untel... Je me sentais un peu seul... » « Entrez, entrez, disait-elle... C'est-pas-de-refus. » Le surnom lui était resté. « Restez pas sur le seuil, vite... les voisins pourraient jaser... Je vais vous montrer la salle de bain... »

Prentiss enfonça son stetson sur ses sourcils et s'affala sur le siège. Une voiture arrivait, au bout de la rue. Elle ralentit devant chez Jo Rabbitt, puis accéléra quand son chauffeur eut constaté la présence de la camionnette. La voiture longea l'Oldsmobile sans que son conducteur lui accorde un regard. Il était tourné de l'autre côté, les yeux fixés sur la fenêtre éclairée de Zizi. La voiture ralentit à nouveau. Puis le type découvrit la voiture de Markus le boucher. Prentiss le vit frapper son volant du poing de contrariété. Rageusement, le type enfonça l'accélérateur. « Eh oui... la place est prise... » ricana Prentiss en remettant le contact.

Il avait hésité un moment à entrer malgré tout chez Zizi. Il l'avait déjà partouzée avec Markus, ça ne lui posait aucun problème d'éthique, à Zizi. Plus on était de fous dans son lit et plus elle prenait son pied. Mais il se sentait un peu vaseux, tout à coup. Lou Parson l'avait vidé, la garce. Il dépassa la camionnette de Rosembaum et tourna vers Oak Lodge, le quartier chic en haut de la colline.

Il pensait toujours à ses adjoints. Des chics types, mais ils n'avaient pas inventé la poudre. Et ils se détestaient réciproquement, jaloux des faveurs du shérif. Parfois ce salaud de Prentiss, pour s'amuser, amenait

avec lui l'un des deux hommes chez la femme de l'autre et la lui faisait baiser. Les deux adjoints se cocufiaient donc mutuellement, ravis du tour qu'ils se jouaient l'un l'autre. Et tout le monde était content. Sauf les femmes, parce que l'un comme l'autre n'étaient pas une affaire au lit. Mais c'était excitant de faire baiser ces salopes par le mari de l'autre.

Comme le shérif revenait d'Oak Lodge où il n'avait rien remarqué d'anormal, il vit venir à sa rencontre la Cadillac de l'avocat Mac Manus. C'était le fils, Fred, qui était au volant et sa sœur Martha, la copine de classe de la fille du shérif, Mary, était assise près de lui. Prentiss fronça les sourcils. C'est avec eux, justement, que Mary aurait dû se trouver cette nuit. Il lui avait donné la permission d'aller à la foire en leur compagnie... avant de savoir qu'on avait signalé les deux Jacks à proximité de la ville. Il fit un appel de phare et les deux voitures s'arrêtèrent un instant, en se croisant.

— Ma fille n'est pas avec vous, Martha ?

— On vient de la raccompagner, shérif... dit Martha Mac Manus.

— Vous êtes allés à la foire ? Vous n'avez rien remarqué de spécial...

Martha jeta un coup d'œil à son frère. Elle prit un air désinvolte.

— Euh... à vrai dire, shérif, c'était bien notre intention d'aller à la foire... mais quand on a vu tout ce monde dans les rues et surtout (elle grimaça d'un air dégoûté) tous ces ploucs... on a préféré aller écouter de la musique chez moi... de la musique hindoue, vous savez... et on a fait un peu de yoga...

Prentiss fronça les sourcils. Du yoga... de la musique hindoue, qu'est-ce que c'était que ces conneries... Pour qui cette prétentieuse pécore qui jouait les snobs le prenait-elle ? Il regarda plus attentivement la jeune fille. Et vit que son rouge à lèvres était tout baveux et que ses lèvres étaient gonflées. Comme si elle venait de sucer ou de lécher quelque chose... très longtemps...

Prentiss sentit son pouls s'accélérer... Souvent, il s'était demandé si l'amitié de sa fille et de Martha n'était pas un peu « particulière ». Cette idée le troublait. Il n'aimait guère cette pimbêche de Martha, mais le père était un membre influent de la communauté et il n'osait pas trop la rembarrer. Prentiss remarqua que la bouche de Fred était enflée, elle aussi. Le frère et la sœur ne s'étaient certainement pas amusés entre eux... est-ce qu'ils auraient fricoté tous les deux avec Mary ? Chacun de son côté... ou les deux ensemble... après l'avoir fait boire... Décidé à en avoir le cœur net, Prentiss salua de la tête les enfants de l'avocat et enfonça l'accélérateur. Il ne lui fallut que trois

minutes pour remonter Main Street. Il s'imaginait sa fille en train de s'offrir à ce pâle gandin prétentieux et, peut-être encore pire, en train de subir les caresses interdites de Martha... Son instinct de flic lui disait qu'il y avait quelque chose de louche... Et les deux Jacks sortirent complètement de son esprit.

Arrivé devant chez lui, il leva la tête. La chambre de sa fille, à l'étage, était éclairée. Il prit le talkie-walkie, referma sans bruit la portière de la voiture, traversa le trottoir, ouvrit la porte d'entrée avec précaution et entra chez lui. La maison était silencieuse ou presque..., il pouvait entendre sa femme, Marjorie, qui ronflait. Il retira ses chaussures et traversa le vestibule en chaussettes, comme un cambrioleur. Majorie avait un problème d'alcoolisme mondain, elle tâtait de la bouteille chaque fois qu'elle perdait au loto et elle perdait *très souvent* au loto.

Grimaçant de dégoût à l'idée de l'odeur d'alcool que dégagerait la couche conjugale, il gravit l'escalier qui menait à l'étage des enfants. La porte de la chambre de son fils était entrouverte ; il la poussa. Le lit était vide. Il alla tâter les draps, les trouva froids. Un chuchotement, des gloussements, provenaient de la chambre voisine, celle de Mary, la fille aînée. Cela surprit Prentiss, les deux enfants se détestaient, ne s'adressaient presque jamais la parole. Il tourna lentement la poignée de la porte de communication. Elle était fermée à clef... Il colla son oreille au panneau.

— Et si je le disais à Papa ? Tu sais ce qu'il te ferait ? disait Junior,

— Moi aussi, je pourrais lui dire des choses!

Mais la voix veule de Mary manquait de conviction ; un frisson tiède rampa sur l'échine du shérif.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? geignit Mary. Qu'est-ce que vous voulez tous de moi... ?

— Je veux que tu me fasses la même chose qu'à Fred Mac Manus. Sinon, je vais raconter à papa que Martha t'a fait sucer son frère dans le vestibule... pendant que maman dormait! J'ai tout vu, j'étais dans l'escalier... Même que le kleenex plein de sperme est dans la corbeille à papier.

— Salaud... tu es un salaud, Junior... Tu te rends compte de ce que tu me demandes ? Je suis ta sœur!

— Sœur ou pas, j'en ai rien à foutre. Si tu le sucés, lui, il n'y a pas de raison que tu me sucés pas aussi!

— Et si je te le fais avec la main ? voulut transiger Mary. Sois chic... je suis fatiguée, j'ai sommeil...

— C'est pas pareil, avec la main. Je préfère que tu me la sucés...

Le sang à la tête, Prentiss retenait son souffle pour ne pas trahir sa présence. Les mots que Sam avait attribués à Sigmund, le bossu ; revenaient dans sa tête. « Le mal est partout... la belle jeunesse américaine corrompue... » Son propre fils... proposant à sa sœur de... Il secoua la tête, comme s'il avait de l'eau dans les oreilles. Derrière la porte, les deux petits saligauds s'étaient tus... Malgré son indignation il sentit sa bite s'éveiller, elle remonta, épaisse saucisse, le long de sa cuisse... Sans réfléchir, il sortit de la chambre, le talkie-walkie à la main et se rendit dans le débarras. De là, par la grille d'aération, il verrait ce qui se passait dans la chambre de Mary.

*

**

Mary était assise au bord de son lit ; elle avait la tête couverte de bigoudis, le visage gras de cold cream. En culotte et soutien-gorge, elle avait un bras enfilé dans un peignoir éponge mais son frère tenait l'autre bout du vêtement et l'empêchait de le mettre. Lui, Junior, il était en pyjama. Tout tremblant, juché sur un vieux frigo mis au rencart, le shérif posa la grille de la bouche d'aération sur une étagère où Marjorie avait empilé tous ses trophées de jeunesse, la Coupe de Bronze de champion de lutte universitaire, ses vieux gants de baseball, sa carabine à air comprimé, une chouette empaillée... Au ras du plafond, sa tête s'encadra dans la petite ouverture carrée ; il dut forcer un peu pour y caser ses joues ; de là, il voyait tout...

— J'ai froid, dit Mary, laisse-moi mettre mon peignoir...

— Non... je veux que tu te mettes toute nue pour me sucer!

« Le petit salaud! Et l'autre, qui se laisse déculotter! Aucune pudeur... » Quand il vit apparaître les poils pubiens, puis les seins de sa fille, Prentiss ouvrit sa braguette pour laisser sortir sa bite. Elle était aussi raide et aussi dure qu'un pain rassis. Il tira sur le prépuce pour expulser le gland. Un frisson de plaisir grimpa le long de sa colonne vertébrale. Là-bas, dans la chambre, son fils venait de faire le même geste pour retrousser son prépuce. Il avait ouvert son pyjama et présentait à sa sœur, en lui tirant la langue pour se moquer d'elle, sa bite au gland découvert. Elle avait croisé les bras pour cacher ses seins nus et serrait les cuisses l'une contre l'autre. Quand elle vit le gland de Junior, elle laissa tomber les bras. Les pointes de ses seins étaient menues et raides, d'une couleur très foncée, aussi noire que des mûres. Les mêmes, exactement, que celles de sa mère. Mais les seins en poires avaient l'impertinence de l'adolescence.

— Approche-toi... dit Mary. Monte sur le lit...

Junior grimpa sur le matelas. Debout, sa bite se trouvait à la hauteur du visage de sa sœur assise. Elle pivota légèrement, replia un genou pour lui faire face, ce qui lui fit dévoiler son entrecuisse... De la bouche d'aération les yeux du shérif s'enfoncèrent dans la brèche rose qui s'ouvrait dans la toison noire et frisée. C'était mouillé... il le voyait de là-haut. La petite garce était excitée! Debout sur son frigo, Prentiss caressa du bout des doigts le tégument de son gland. « Ils sont vicieux comme des singes à cet âge... » Il évitait de penser à ce qu'il faisait et commença à se branler *machinalement*.

— Ça pue, dit Mary, en prenant la bite de son frère et en la flairant; tu pourrais te laver...

Mais l'éclat fiévreux de ses yeux contredisait ses paroles. La petite salope aimait ça... ses doigts tripotaient le gland et les couilles de Junior. Elle avança le visage, fit une moue dégoutée...

— Et celle de Fred, elle sentait la rose ? Tu faisais pas ta difficile avec lui! Et si je parlais aussi à Papa de la gymnastique que te fait faire Martha... même qu'elle te fait mettre toute nue!

— C'est pour mieux voir jouer les muscles, tu n'y comprends rien...

— Et quand elle te met les doigts dans le cul, c'est pourquoi ? Allez... suce...

Sa propre fille, son propre fils! Prentiss en avait la sueur qui perlait sur tout le corps. Comme il s'était vidé les couilles chez Sam Parson, il pouvait se branler voluptueusement, sans danger d'éjaculation trop rapide. Il ne s'en privait pas... Là-bas, Junior venait d'enfoncer sa bite dans la bouche de sa sœur. Elle le tenait par les fesses et le suçait, les yeux fermés, avec un bruit de déglutition. Junior grimaçait de délice.

— Oui... oui... si tu me sucés jusqu'au bout, je dirai rien... au contraire... je te rendrai service... chatouille-moi le bout avec la langue... oui... comme ça...

Il avait posé ses mains sur la nuque de sa sœur et donnait des petits coups de reins rapides, comme un lapin qui féconde une lapine. Prentiss voyait sa bite aller et venir hors des lèvres de Mary, toute luisante de salive.

— Doucement, supplia Junior, en grimaçant comme s'il souffrait... ralentis... ça va venir... arrête! arrête!!

Ils se figèrent, la bite de l'un dans la bouche de l'autre. Mary les yeux levés, observaient le visage de son frère. Constatant qu'il avait la tête renversée dans sa lutte contre l'extase, elle laissa descendre sournoisement une de ses mains au bas de son ventre et, du médium, se tapota sur le clitoris. « Elle se branle! Petite chienne! Son frère

l'oblige à le sucer et elle se branle! » Mary pinçait son clitoris entre deux doigts posés verticalement entre les lèvres disjointes de son sexe, le bout de chair rouge dépassait à peine, comme si elle tenait un crayon, elle fit aller et venir sa main de bas en haut, étirant la portion de chair qu'elle serrait.

— Tu le fais, toi aussi, hein ? Je te sens bouger... dit Junior d'une voix rauque. Tu me montreras comment tu le fais ? Je t'ai déjà vue quand tu le fais sur le bidet, par la serrure. C'est pas la peine de la mordre... Merde, Mary, ne fais pas ça, ça va sortir...

La jeune fille avait cessé de se branler. Son frère la tenait par les joues et la fixait, bouche bée.

— J'ai failli tout envoyer, reprocha-t-il. Attends... je vais la sortir un peu...

Elle ouvrit la bouche et il dégagea prudemment sa bite. Rouge et gonflée comme une saucisse de hot-dog, elle se tenait toute droite, le gland sorti, devant le visage de Mary. Elle louchait un peu pour la contempler, tout en tripotant son clito.

— Je veux pas que tu le fasses dans ma bouche... tu veux que je finisse avec la main ?

— Non... pas avec la main...

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Tu vas te mettre comme l'autre fois, tu sais ? Quand Martha te faisait faire de la gymnastique toute nue devant son frère... quand elle t'a obligée à lui montrer ton trou du cul...

De son observatoire, Prentiss eut la surprise de voir s'empourprer sa fille.

— Quand même, Junior... tu exagères... Je suis ta sœur après tout... et je t'ai déjà sucé! Tu ne peux pas me demander ça...

Mais, tout en geignant ainsi, elle s'était mise debout. Junior descendit du lit. Il le lui désigna.

— Monte dessus et mets-toi à quatre pattes...

— On a pas le temps, Junior. Papa va rentrer de sa ronde.

— On l'entendra...

— Et si maman se réveille ?

— Tu veux rire ? Avec tout ce qu'elle a bu, elle va ronfler jusqu'à midi... Allez, monte...

Il était devenu aussi rouge que sa sœur. Evitant de le regarder, celle-

ci se mit à quatre pattes sur le lit. Junior l'obligea aussitôt à baisser la tête et à poser le front sur le matelas en pliant les bras. Ainsi, elle ouvrait entièrement les fesses. Junior se pencha pour examiner l'anus de sa sœur. De là-haut, le shérif le vit s'arrondir, lui aussi, entre les fesses rebondies. « Aucune pudeur... regardez-moi ça! » De la main, en la tapotant à l'intérieur des cuisses, Junior indiqua à sa sœur qu'elle devait ouvrir davantage les cuisses. Le shérif put voir s'écarter la brèche rose et baveuse entre les poils noirs. Le clitoris dépassait. Avec curiosité, Junior toucha du doigt le petit bout de viande rose. Mary enfonça le visage dans le matelas et leva le cul en soufflant. Amusé par ses contorsions, Junior lui titilla le clito un moment... puis son doigt vint explorer l'entrée du vagin d'où dégageait un liquide clair...

— C'est encore plus mouillé que tout à l'heure, fit-il.

Mary ne répondit pas. Le doigt de Junior s'introduisit dans l'orifice.

— C'est drôlement large, dis-donc... j'ai bien envie d'y mettre autre chose... comme Fred...

— Non, dit Mary, le visage toujours caché. Un frère et une sœur peuvent pas faire ça... pas devant...

Junior, avec un sourire torve, regardait son doigt planté entre les lèvres du con. De l'autre main, il recommença à se masturber doucement. Là-haut, le shérif l'imita. « Les petits salauds... regardez comme elle se laisse faire, cette petite putain... ma propre fille... avec son frère... »

— Qu'est-ce que tu vas faire, Junior ? demanda Mary. Dépêche-toi... papa va rentrer... tu veux pas le faire avec la main, en me regardant ?...

— Non...

Junior retira son doigt du vagin de sa sœur et le regarda. Il l'approcha de ses narines, le flaira. Puis tenant sa bite à la main, il s'avança et introduisit son gland dans le trou.

— C'est pas ton doigt... dit Mary. Enlève-ça...

Il se retira aussitôt et se pencha en relevant sa bite pour regarder curieusement son gland tout baveux de mouille.

— Et ici ? Je peux... ?

Mary ne répondit pas. Elle avait un peu tourné la tête de profil, rouge et suante, elle grimaçait. Cette grimace d'excitation la vieillissait, ainsi Prentiss fut frappé par sa ressemblance avec Marjorie.

-- Je peux ? répéta Junior, en lui touchant l'anus.

Pour toute réponse, elle haussa les épaules et cacha à nouveau son visage dans le drap. Avec une expression pensive, Junior tâtait les bords de la rondelle bistre. Puis il s'avança et colla ses cuisses à celles de sa sœur.

— Doucement, hein... ça fait mal par derrière... crache dessus d'abord... il faut mouiller le bout, sinon ça rentrera pas...

Junior cracha dans sa main et mouilla son gland avec de la salive.

— Sur moi aussi... dit Mary... mets-en dedans...

Il se pencha et laissa une giclée de salive tomber entre les fesses écartées. Du doigt, il étala la salive sur l'anus et en fit entrer un peu dans le trou, la poussant dedans. Puis il se mit à califourchon sur le cul de sa sœur, pointant sa bite sur l'anus. Il tâtonna un instant avec le gland et poussa.

— Fais-la pencher vers le bas, souffla Mary... sinon, ça entrera pas...

Il appuya sur sa bite, la dirigeant vers le bas, aussitôt avec une aisance qui parut l'emplir de stupeur, elle entra dans le cul de sa sœur jusqu'aux couilles. Les yeux écarquillés, il resta ainsi, la bite happée, collé aux fesses de Mary.

— Le bouton... dit Mary... touche-moi le bouton en même temps.

Une expression studieuse sur le visage, Junior suivait les instructions de sa sœur. Il passa une main sous son ventre et fouilla dans les poils pour lui titiller le clito. Mary se mit à respirer très fort...

— Bouge dedans... derrière... bouge... comme si tu...

Se tenant d'une main à la hanche de sa sœur, la tripotant de l'autre, Junior s'efforça maladroitement de coulisser dans l'anus. Une grimace douloureuse le défigurait. Ses mouvements se firent saccadés. Le shérif accéléra ceux de sa main... « sa propre fille... enseignant à son frère, encore un enfant, les finesses de la sodomie! On voyait qu'elle n'en était pas à son coup d'essai... »

— Ça va venir, dit Junior, en ouvrant les yeux...

— Moi aussi, dit Mary.

Ils s'immobilisèrent. Toujours planté dans le cul de sa sœur, Junior ouvrait la bouche... de la sueur coulait sur ses joues... ses doigts bougeaient entre les lèvres du con...

— Oui... comme ça... continue... reste dedans...

Junior se dandinait latéralement pour sentir sa bite bouger dans le trou chaud sans courir le risque d'éjaculer.

Mary avait à nouveau tourné le visage de profil. Elle bavait un

peu...

— Ça vient, dit Junior... je sens que ça vient...

— Moi aussi... mets ton pouce dedans... devant... vite, enfonce-le...

Un peu affolé, le visage agité de tics, Junior fouilla à l'aveuglette sous ses couilles dans les poils gluants pour trouver l'entrée du vagin. Sa sœur le guida. S'ouvrant d'une main, elle l'aida de l'autre. Il introduisit son pouce dans le vagin. Elle aspira de l'air, bruyamment...

— Bouge tout... Junior... vite... bouge tout... ton doigt et ton truc... vite, vite... en même temps!

— Je vais tout lâcher, Mary...

— Moi aussi...

La secousse du plaisir les ébranla tous les trois ensemble car, alors que son fils éjaculait dans le rectum de Mary, le shérif, de son côté, aspergeait de son sperme la chouette empaillée.

— Oh putain... jubila Junior. On l'a fait... tu te rends compte... on l'a fait... attends, je vais la sortir...

Tout honteux, Prentiss descendit de son frigo et remonta la fermeture-éclair de son pantalon. Il entendit les deux petits salauds qui gloussaient... Mary étouffait son rire dans le matelas...

— On recommencera, hein ? faisait Junior.

Retenant son souffle, Prentiss poussa la porte du débarras. Et ce fut ce moment, qu'avec son sens inné de l'opportunité, ce connard de Couilles-Molles choisit pour intervenir.

— Vous êtes en ligne, patron ? nasilla le talkie-walkie. J'ai une nouvelle intéressante à vous annoncer...

Cet abruti marqua une pause dramatique pour souligner l'effet de ce qu'il allait dire. Dans la chambre, les gloussements s'étaient arrêtés.

— Merde, dit Junior... le vieux...

Il y eut un remue-ménage affolé. Puis la porte de communication entre les deux chambres s'ouvrit et se referma.

— Vous êtes là, patron ? Vous m'écoutez ?...

— Oui connard, je suis là. Et gueule moins fort, tu vas réveiller ma fille. Je suis à côté de sa chambre...

— La Pontiac... chuchota le talkie-walkie. On vient d'avoir la réponse. Elle appartient à un tanneur de l'Arkansas. On essaie de l'avoir au téléphone pour savoir si elle a été volée...

CHAPITRE VII

« LE VIOL DE DARLING (LA PARTIE DE BILLARD RUSSE) »

Tout tremblant, Sigmund regardait les deux hommes masqués se déshabiller. « Toi, lui avait dit le plus grand, après l'avoir soulevé de terre d'une main par la nuque, comme un lapin, et déposé sur une chaise, tu restes là, sans bouger d'un poil, O.K ? Sinon, boum-boum ! » Plus mort que vif, le musicien avait hoché frénétiquement de la tête. Il avait entendu la radio chez une de ses clientes et savait parfaitement à qui il avait affaire. « Petit veinard... tu vas pouvoir te régaler... ici, tu seras aux premières loges. » Sigmund avait encore approuvé du menton, anxieux de ne pas contrarier ces énergumènes. « Ce n'est pas toi qu'on va violer, c'est elle. Installe-toi, prends tes aises... »

Sigmund jeta un rapide coup d'œil à Darling qui sanglotait, sur la table. Lorsqu'il était entré, après qu'elle lui eut ouvert la porte, il n'avait pas compris pourquoi la jeune fille l'embrassait. Ce n'était pas dans leurs habitudes. Puis il avait senti une odeur de sexe et Darling lui avait chuchoté à l'oreille : « Courez vite, sauvez-vous... allez prévenir le shérif... vite, vite... » Elle en trépignait d'angoisse, collée à lui, l'étreignant. Mais soudain, il avait été arraché à son étreinte pendant que la porte, poussée du pied par Ptit Jack, claquait dans son dos. Ptit Jack lui avait collé l'œil noir du revolver entre les sourcils pendant que le grand giflait la jeune fille avec une telle violence qu'elle avait pivoté deux fois sur elle-même, comme une danseuse.

— Je vais t'apprendre à chuchoter, moi, salope. T'es pressée de crever ou quoi ?

— Ils n'ont rien vu, Jack. Le gros plein de soupe met les voiles et Sam rentre chez lui.

La brève échauffourée les empêchèrent de remarquer que le shérif relevait le numéro de la Pontiac. Le grand ramassa la jeune fille qui sanglotait, affalée sur le sol et la balança sur la table. Elle avait replié les deux bras devant son visage.

— Tu restes là, pigé ? Pas un mouvement. Et t'attends qu'on te monte dessus. Un geste, un murmure et je t'aplatis comme une crêpe.

Et depuis, elle attendait, retenant ses sanglots tant bien que mal. Les deux hommes se dévêtirent posément, comme deux sportifs qui se mettent en tenue avant de monter sur le ring. Lorsqu'ils furent entièrement nus, Grand Jack alla prendre une bouteille d'huile sur une

étagère et s'en versa une bonne dose dans le creux de la paume. Il passa la bouteille à Ptit Jack qui fit comme lui. Ils s'oignirent méthodiquement la bite, la massant des deux mains, la faisant rouler entre leurs paumes. Puis ils commencèrent à se branler. Quand leurs bites furent à demi érigées, ils se dirigèrent vers la table où Darling attendait.

— T'es pas trop loin, Bossu ? demanda avec sollicitude Ptit Jack. Tu peux rapprocher ta chaise, si tu veux. T'as droit à la meilleure place. Faut que tu voies bien tout, hein, ça nous excite...

— Exact, approuva le grand en essuyant ses mains grasses sur son torse velu et sa bedaine en forme de barrique. Chaque fois qu'on opère une dame, on s'arrange pour le faire devant quelqu'un qui lui est proche, un parent, de préférence. Les dames mariées, on les viole toujours devant leur mari. Pendant qu'on se régale, lui, il est là, comme toi, sauf que toi on t'a pas attaché. Lui, on le saucissonne sur une chaise... Et il nous regarde bourrer sa pouffiasse... c'est à pisser de rire la tête qu'il fait... surtout quand c'est un jeune marié et qu'il est encore amoureux et plein d'illusions...

— Baiser les femmes devant les maris, il n'y a rien qui nous excite autant ; et tu veux qu'on te dise ? ces salauds-là, ça les excite comme des puces de voir ce qu'on fait à leur femelle. Ils jouent les vertueux, les indignés, mais ils prennent leur pied, les cochons ! La preuve, c'est qu'ils bandent comme des ânes pendant qu'on enfile madame ! Pas vrai, Jack ?

— Authentique, Jack ! Et toi, Bossu, tu vas avoir droit à une représentation de gala, parce que ce petit boudin-là, crois-nous, on va pas lui faire de cadeaux !

Pendant qu'ils proféraient ces menaces, elle pouvait sentir leur souffle sur elle, leurs regards. Des sanglots nerveux la secouaient. Ces deux énergumènes n'étaient pas normaux, ils pouvaient lui faire n'importe quoi... N'importe quelle fantaisie pouvait traverser leurs esprits malades... Son cœur cognait si fort qu'elle l'entendait tambouriner dans ses oreilles.

Elle sursauta violemment : une main venait de se poser sur son genou. « Du premier choix... » entendit-elle. Les doigts pianotèrent sadiquement en remontant le long de la cuisse... « La petite bête... qui monte... qui monte... jusqu'où va-t-elle monter d'après toi ? » « Tout en haut... il y a un trou plein de poils où elle va entrer... » Les deux salauds gloussèrent. Ils échangeaient des souvenirs : « Tu te souviens de l'institutrice, Jack... la grosse chatte baveuse qu'elle avait... et comment qu'on a obligé son fils à l'enculer devant le mari... » Darling n'en croyait pas ses oreilles. Une chaleur épaisse la fit suffoquer... elle

souleva un peu son bras... Le bossu, penché sur sa chaise, les yeux hors de la tête, un tic agitant sa lèvre supérieure, regardait la main qui jouait à la « petite bête qui grimpe » sous sa robe... Elle gémit de honte. Deux mains avaient saisi sa robe et la lui retroussaient... Le frais de l'air lécha ses cuisses moites. Ils firent glisser la robe sous ses fesses pour dégager tout le bassin, puis la lui rabattirent sur le visage.

— T'as bien fait de remettre ta culotte, s'amusa Ptit Jack. T'as très bien fait. Y a rien que j'adore autant que de retirer leur culotte aux dames avant de les violer. C'est comme de sortir un bonbon de son papier... on se régale à l'avance. C'est si marrant de les voir se contorsionner, jouer les grandes timides offusquées... avant de nous montrer en rougissant les poils de leurs cramouilles baveuses...

Tout en délirant ainsi, dans un susurrement maniaque, avec des intonations haineuses, Ptit Jack s'avavançait entre les jambes de Darling, l'obligeant à les écarter et ses doigts, à travers le frêle écran de la culotte, effleuraient les lèvres du con étroitement moulées par l'étoffe arachnéenne, imbibée de mouille. Caressant les lèvres gonflées par l'excitation, il faisait sournoisement entrer dans la fente le tissu gluant de bave. Il s'était mis de côté pour que le bossu et Grand Jack puissent bien voir ce qu'il faisait et comment le sexe de Darling, sollicité malgré elle par les attouchements odieux, y *répondait*, trahissant effrontément son plaisir, au grand dam de sa propriétaire.

— Vous voyez, Messieurs ? Admirez comme l'huître de Mademoiselle est bien ouverte... et toute baveuse... Voyez tout ce jus qui coule... ça lui dégouline jusqu'au trou du cul...

Du bout des doigts, Ptit Jack acheva d'introduire toute la partie frontale de la culotte dans la fente amollie, écarquillant la vulve chaude et humide. Darling ne pouvait se dissimuler le plaisir abject qu'elle prenait à se faire manipuler le con de cette manière méprisante. Après lui avoir enfilé la culotte dans la fente, Ptit Jack l'en extrayait doucement, comme s'il décollait un pansement d'une plaie humide... il en résulta un irritant et délicieux frottement de l'étoffe sur les muqueuses échauffées. Darling ne put maîtriser un soupir. Les deux hommes ricanèrent.

Ce qui était le plus insupportable pour la jeune fille, c'était de savoir que Monsieur Sigmund assistait à toutes les avanies qu'on lui faisait subir... qu'il pouvait *tout voir* et tout particulièrement, de quelle façon effrontée elle mouillait...

— Vous avez vu comme elle bâille bien, sa grosse moule ? Non, mais, regardez un peu ça ! Et après, ces salopes prétendent qu'on les viole !

Extirpant la culotte de la blessure béante du sexe, Ptit Jack l'écarta sur le côté pour dévoiler la profonde et large ouverture rose ; les deux autres purent alors voir, baignant dans une épaisse bave claire, l'impudique nudité des chairs internes...

— Vous notez bien, gentlemen, que ça bave et que c'est ouvert... Pourtant, vous êtes témoins qu'aucune violence n'a encore été exercée contre la plaignante! Rien que de la douceur... Nous avons affaire à une authentique vicelarde. Et c'est un connaisseur qui vous parle... Regardez un peu ce machin, comme ça pointe!

Ptit Jack venait de dégager le clitoris ; il le comprima entre ses pouces, comme s'il pressait un bouton et la crête rouge se dressa tout entière. Le visage caché sous sa robe, Darling gémit sourdement... et se cambra. Ptit Jack se marra et se mit à manipuler le petit renflement charnu. Des saccades nerveuses qu'elle ne pouvait réprimer agitaient les jambes de la jeune fille... Folle de honte, elle se trémoussait malgré elle pour mieux sentir les doigts du salopard la titiller. Pendant plusieurs minutes, jouant avec son con comme un chat avec une souris, il la manipula, la masturba, la tapota, la pinça...

D'une voix malade, il accompagnait ses soupirs, ses soubresauts, ses tortillements

— Oui... disait-il, oui... oh elle aime ça, hein, montrer son gros clito... et qu'on s'en occupe... Elle aime ça, hein, la petite salope, qu'on lui tripote son gros bouton de branleuse... ça lui plaît... elle ouvre bien le con...

Haletante, Darling, approchait de la crise qui délivrerait sa sensualité tourmentée. Déjà elle se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas trahir son orgasme par un cri. Le salopard la branlait maintenant des deux mains, lui frottant l'intérieur du vagin avec un morceau de culotte qu'il avait enfilé au bout d'un doigt et qu'il lui fourrait dans le trou, en le vissant, tout en continuant à pincer et à frotter de l'autre main la chair nue et irritée du clitoris et des nymphes. Une bave épaisse et claire comme de la salive sourdait de la muqueuse irritée et dégoulinait sur les doigts du type. De temps en temps, il éloignait lentement sa main du con qu'il fouillait et des filets de cette bave s'étiraient entre l'extrémité de ses doigts et la chair luxurieuse du con... Se tournant vers les deux spectateurs, il les prit à témoin

— C'est quelque chose, hein, Messieurs ? Vous avez vu comme elle prend son pied, cette putain. Et dire qu'après ça elle ira se plaindre qu'on l'a violée!

— T'as raison, Jack, on est trop bon avec elle. Faut passer aux

affaires sérieuses. On est pas là pour la faire jouir! Enlève-lui son slip et fous-la à plat ventre. Il est temps que je m'occupe d'elle, maintenant que tu l'as bien préparée.

Ce fut fait en un tournemain. Darling, la mort dans l'âme, sentit glisser le long de ses jambes le risible rempart de sa pudeur. Puis on la retourna comme une crêpe, elle se retrouva à plat ventre sur la toile cirée. Dans le mouvement, le capuchon que sa robe retournée formait sur sa tête remonta un peu et, par un interstice, elle vit à nouveau le visage hagard de Monsieur Sigmund. Le musicien paraissait fasciné. Elle eut un coup au cœur : dans la fenêtre que les ténèbres du dehors transformaient en miroir, elle pouvait voir ce qu'il contemplait : son cul opulent, la chair pâle de ses fesses sous la robe retroussée, au-dessus des coquins bas noirs qui faisaient ressortir leur blancheur. Sans réfléchir, dévorée d'une curiosité brûlante, d'elle-même, *sans qu'on le lui demande*, elle écarta les cuisses. Là-bas, sur le carreau de la fenêtre, s'imprimait un spectacle scandaleux : sous l'étoile mauve de l'anus, la large fente baveuse du con dans la touffe de poils montrait sa chair rose *prête à servir*... Elle vit le plus grand des deux salauds qui s'approchait pour l'emmancher. Un ultime sursaut de dignité outragée la raidit.

— Non, cria-t-elle... Je vous interdis... Monsieur Sigmund, dites-lui de ne pas le faire! Je vous en supplie. Donnez-leur de l'argent et qu'ils s'en aillent... Faites quelque chose! Monsieur Sigmund!!!!

Le bossu était hors d'état de l'entendre. Les yeux exorbités, les lèvres pincées, livide, deux taches rouges aux pommettes, il se penchait pour mieux voir la fente du con de la jeune fille. Darling se mit à crier, comme pour le faire sortir de sa transe.

— Monsieur Sigmund... ne me regardez pas là... je vous en prie, j'ai trop honte... pas vous, Monsieur Sigmund... empêchez-les! Je veux pas qu'on me viole... Je veux pas!

Un bruit bizarre la fit taire. Elle ne comprit pas tout d'abord ce que c'était, une sorte de halètement saccadé, accompagné de hoquets, de sifflements. Puis elle réalisa : les deux salauds s'étranglaient de rire... Ils riaient si fort qu'ils s'en étouffaient, s'en étranglaient, se mettaient à tousser. Le grand s'arrêta le premier et reprit son souffle. Darling le vit dans le reflet de la fenêtre qui essuyait une larme.

— Putain, Jack... qu'est ce que j'aime ça quand elles se mettent à supplier, ces salopes... c'est le meilleur moment, hein ? Toi, tu sais qu'elles ont beau dire et beau faire... tu vas leur enfoncer ton gros pieu dans le con... et elles le savent aussi, les garces, c'est pour ça qu'elles font toutes ces simagrées, pour que ce soit encore meilleur... T'impatiente plus, poulette, tu vas l'avoir, ton gros sucre d'orge. Tu

vas pouvoir te régaler...

— Rectification, Jack. Rectification! « Deux sucres d'orge » pour cette sale petite gourmande!

Avec des gloussements salaces, les deux crapules prirent la jeune fille par les mollets et vinrent se coller contre la table en lui soulevant les jambes. Cela contraignit Darling, malgré sa résistance, à se mettre à genoux sur la table et à creuser les reins en écartant largement les cuisses.

Quand elle sentit leur souffle tiède caresser l'intérieur de son sexe honteusement exposé, elle sut que le pire allait advenir. Elle fit une dernière tentative : « Monsieur Jack... s'il vous plaît, messieurs... ne me faites pas ça... touchez-moi si vous voulez... amusez-vous... mais pas dedans... s'il vous plaît! »

Pour toute réponse Grand Jack cracha dans sa main et fourra ses doigts enduits de salive dans la fente de son entre-cuisse. Invisible sous sa robe rabattue, Darling écarquilla les yeux d'attente et ouvrit la bouche. Le doigt de l'homme entra en elle, la forçant sans douceur, lui faisant mal, bien qu'elle fut déjà toute mouillée. Il fit tourner son doigt, élargissant l'ouverture du vagin élastique. Darling se mordit le pouce.

— C'est encore tout neuf, commenta-t-il, ça n'a presque pas servi. (Il enfonça son doigt tout au fond, comprimant les lèvres avec sa paume et la fouilla méchamment) Ouais... ça n'a pas beaucoup servi, mais ça a servi quand même... il y a de la place pour nous deux, Jack, la fille est loin d'être pucelle...

— Pucelle ? Tu veux rire, Jack, fit le petit d'une voix scandalisée. Alors là, je veux bien qu'on me les coupe. Des filles comme ça, elles sont jamais pucelles, Jack. Elles naissent pour ainsi dire putains! Toutes petites, elles pensent déjà qu'à s'enfiler n'importe quoi dans le trou... des bougies... des goulots de bouteilles... et à se l'élargir pour qu'il puisse servir... des carottes, des bananes, n'importe quoi qu'elles s'enfoncent dedans, ces salopes... Pucelle... ça me ferait mal, tiens!

L'autre faisait toujours tourner son doigt au fond d'elle. Sous sa robe, Darling pleurait en silence. Le moment était venu. Le grand type retira son doigt après l'avoir bien élargie, puis, ouvrant largement les joues de son fessier entre le pouce et l'index d'une main, guidant son sexe de l'autre, il planta le gland huileux entre les lèvres de chair et l'enfonça d'une unique poussée oblique, longuement, irrésistiblement, dans les replis chauds et moites de son con.

Bien qu'elle se sentît aussi impuissante qu'une poupée de chiffon qu'éventre un garnement pervers, Darling, le visage baigné de larmes,

s'efforça une dernière fois, dans un pitoyable essai de révolte, d'éjecter l'envahisseur. L'homme n'était encore qu'à demi enfilé en elle, elle se contorsionna comme une monture rétive qui essaie de désarçonner son cavalier. « Non... enlevez-le... c'est trop gros! » Dans une certaine mesure, elle parvint à faire coulisser la bite hors de son vagin, mais le gland resta logé en elle et, d'une claque violente sur la fesse qui la fit piailler, Grand Jack la ramena à la raison. Sanglotante, elle cessa toute résistance, baissa la tête, leva les fesses pour qu'il puisse l'emmancher à son gré. Avec un rire de satisfaction, il l'éperonna d'un petit coup de reins et la prit par les mollets pour bien la tirer à lui ; entre les siennes, elle sentit se durcir les cuisses de l'homme et le long tuyau huileux se remit à glisser en elle, comme un serpent, progressant sans obstacle dans le tunnel baveux de son vagin... « Non... répéta-t-elle, en pleurnichant... attendez... plus doucement... laissez-moi m'habituer... c'est beaucoup trop gros... » Alors, avec un éclat de rire sauvage, après avoir fait mine de se retirer, l'homme, d'une poussée brutale, s'enfonça d'une bonne longueur. Darling hurla. Elle avait l'impression qu'on la déchirait en deux, qu'on l'empalait. Mais le plus horrible, c'est qu'elle ne sentait pas encore les couilles du type contre ses fesses, ce qui lui fit réaliser qu'il avait encore de la réserve à lui enfoncer. « Je ne pourrai jamais... sanglota-t-elle... c'est bien trop long... oh là là, que j'ai mal... » L'homme s'arrêta un instant, il resta engainé en elle à mi-bite, comme s'il attendait qu'elle s'habitue à sa présence avant d'aller plus loin...

— Qu'est-ce qui se passe, lui demanda l'autre. Tu cales ? Le trou de Mademoiselle est bouché ? Comment c'est, là-dedans, Jack ? Raconte...

— Brûlant comme l'enfer... mais vachement serré... Elle est ouverte, pour sûr... mais pas assez... il faut que je jette un coup d'œil...

— T'as peur de l'avoir esquinée ?

— Mais non, connard. C'est pour le plaisir... j'ai envie de voir son con, maintenant que j'ai commencé à le défoncer, s'il a changé... Regardez vous aussi, messieurs. C'est toujours plaisant à voir... Mets ton front sur la table, poupée, et soulève bien ton cul pour montrer comme t'es ouverte...

Darling obéit aussitôt de crainte qu'il ne la fesse à nouveau. Le salaud resta engainé en elle ; se déplaçant de côté il recula un petit peu, afin de voir l'endroit où il s'enfonçait en elle.

— Putain de merde, fit-il... regarde ça, Jack. Admire! Regarde comme c'est joli... La garce n'a plus un poil de sec et t'a vu comme ça s'arrondit bien autour de la bite. Il n'y a pas de marge, hein ? On y ferait pas passer une aiguille...

— Pour être emmanchée, elle est emmanchée! fit l'autre.

Sournoisement, Darling souleva l'ourlet de la robe qui lui enveloppait la tête et, dans la fenêtre qui faisait office de miroir, elle put voir ses fesses épanouies et, sous l'anneau de l'anus qui se plissait en une moue grise, un flot de mouille qui dégorgeait des lèvres écartelées du con. L'homme, pour bien voir, soulevait ses couilles d'une main : le fût de la bite, épais cylindre brun, était planté entre les lèvres qui s'arrondissaient pour mieux l'épouser.

— Enfonce-la davantage, Jack... je veux la voir entrer...

— Elle est trop serrée... ce serait un viol...

Les deux salauds eurent un rire gras et une main claqua la fesse de Darling, ce qui l'obligea à se cambrer... et fit entrer la bite d'un centimètre supplémentaire.

— Oh, super, Jack... super... fais-le encore... je peux voir les lèvres de son con bouger autour de ta bite... on dirait qu'elle suce un gros sucre d'orge...

Fasciné, le petit salaud s'était accroupi sous la table de façon à voir d'en-dessous ce qui se passait. Dans la fenêtre, Darling constata que le bossu ne perdait pas une miette du spectacle, lui non plus ; quand le grand se remit en mouvement, avançant et reculant en elle, tous les trois, comme elle, purent voir les lèvres du con brutalement étirées, se déformer, en restant collées à la bite par l'élasticité qui les faisaient adhérer... puis la suivant dans son retrait, comme si elles ne pouvaient se résoudre à la laisser partir, aspirant d'un baiser édenté le gros boudin brunâtre couvert de veines bleues... Mais alors l'homme se renfonçait et les lèvres élastiques rabattues par la poussée de la bite, se retournaient à l'intérieur de la cavité vaginale, « fourrées » à l'intérieur comme par un gros pouce qui aurait poussé de la bourre ici pour lui colmater le trou...

Maintenant le salaud se laissait aller et, au fur et à mesure que l'opération se poursuivait, le con s'ouvrait davantage, la bite entraît plus profond... si bien qu'au bout d'un moment, Darling, qui avait l'impression que des cloches sonnaient dans sa tête, l'étourdissant de leur vacarme, put enfin sentir les couilles de son agresseur entrer en contact avec les rebords externes de son con. A chaque va-et-vient, maintenant, elles venaient battre lourdement, contre les poils de son ventre. C'est à cette sensation insolite qu'elle sut que Grand Jack s'était entièrement enfoncé en elle. Ce n'est que par là qu'elle le sentait, car, si la douleur de la pénétration avait disparu maintenant qu'elle était bien dilatée, son vagin demeurerait insensible et tout son sexe était comme anesthésié. Cela entraît, cela sortait, mais cela ne

pro-duisait rien en elle, ni douleur ni plaisir. Cette sensation témoignait simplement de l'acceptation passive de sa chair. Comme Darling s'était attendue à souffrir davantage, cette indifférence de sa chair la soulagea. Du coup, rassurée, elle relâcha presque voluptueusement les muscles crispés de son corps et elle s'ouvrit du mieux qu'elle pût. Il était inutile de lutter, maintenant, puisque *c'était fait*.

Mais cet état de léthargie ne dura pas. L'homme, la sentant ouverte et domptée, accéléra la cadence. Et quelque chose s'éveilla lentement dans le ventre de Darling... En effet, pour mieux se servir d'elle, le type l'avait tirée et avait laissé pendre les jambes de la jeune fille vers le sol ; elle était maintenant pliée en deux, le ventre sur la table, les cuisses verticales. Or, ainsi, à chaque poussée de la bite qui lui dilatait le con, son bas-ventre à elle frottait contre le rebord de la table... et son clitoris écrasé rampait, dans un va-et-vient régulier, sur la toile cirée. Darling avait beau refuser ce qui se passait, lui, le clitoris, s'était mis à durcir et les sensations familières du plaisir solitaire commencèrent à se répandre dans son corps... L'homme l'obligeait à se masturber contre la table en lui ramonant le con. Plus elle sentait les chairs de son con s'ouvrir et *fleurir* sous les assauts du boutoir et plus ça lui branlait le clito à un rythme frénétique. Incapable de refuser le plaisir, Darling gémit. Longuement modulée, sa plainte épousa le rythme des coups de bite. Grand Jack pressa l'allure, l'empalant si fort à chaque coup, que les pieds de la table en tressautaient sur les dalles du lino et que ça faisait tinter une cuiller dans une tasse oubliée sur la toile cirée.

— Drelin! Drelin! criait alors Ptit Jack, imitant le tintement de la cuiller, en applaudissant. Sonne lui bien ses cloches, Jack! Tu entends comme elle crie, la salope ? Elle peut pas dire que c'est parce qu'elle a mal, maintenant! Elle prend son pied, la garce! Elle déguste! Elle en redemande!

— Eh bien, puisqu'elle en redemande, on va lui en donner. Tiens, sale pute, attrape ça! Et ça! Et ça! Han! Han!

Les hurlements de Darling s'étaient confondus en une interminable modulation stridente qui emplissait la cuisine, rythmée par les « han! » du Grand Jack qui, à chaque poussée, faisait avancer la table de la cuisine d'un demi-mètre. Son souffle résonnait comme celui d'un bûcheron qui donne des coups de hache. Dans un brouillard pourpre, Darling, rendue folle par la jouissance, entrevit le petit Jack qui bondissait de ça, de là, comme un lutin horrible. Sa longue bite étroite en forme d'anguille et ses couilles de bouc sautillaient devant lui, alors qu'il tournait autour de la table où copulaient les deux autres, dans une sorte de danse du scalp hystérique, comme un Indien autour du

poteau de torture où on aurait supplicié une captive blanche.

— Elle aime ça! hurlait-il. La femme blanche aime ça! La femme blanche être une grande salope perverse, hein, frère Jack! Ugh! Bien bourrer la salope blanche, frère Jack! Ugh! Bien la bourrer... jusqu'à l'os... Drelin Drelin Drelin Drelin...

Submergée par la violence de ses sensations, Darling n'était plus qu'un tunnel de chair dans lequel s'engouffrait la force bestiale du mâle. Des éclairs passaient devant ses yeux, elle avait l'impression que tout son être se déchirait... Mais c'était bon. Horriblement bon... Quand le sperme gicla enfin, avec une force prodigieuse, la jouissance qu'elle éprouva fut telle qu'elle en perdit un instant conscience.

Mais alors qu'elle était sur le point de sombrer dans un engourdissement exquis, la voix odieuse du petit la tira de sa transe.

— Holà, Femme blanche! Pas dormir! Fête pas finie! C'être le tour d'Anguille-sous-roche, maintenant. Anguille-sous-roche va bien s'occuper de toi, salope blanche!

*

**

Les malheurs de Darling ne faisaient en effet que commencer! Grand Jack, encore tout essoufflé, venait à peine de dégager d'elle le bout congestionné de sa bite d'où comme d'un nez morveux pendaient de longs filaments de sperme, que du fond de sa fatigue voluptueuse, la jeune fille sentit naître insidieusement une insolite sensation : quelque chose s'insinuait en elle. Il lui fallut un moment pour réaliser que c'était la bite de Ptit Jack tant celui-ci s'y prenait bizarrement. En effet, affligé d'une sensualité capricieuse et d'une queue phénoménalement longue et fine terminée par un gland trop épais pour sa tige, Ptit Jack ne parvenait jamais à la faire bander *tout entière*. Il en était donc réduit à ruser et pour compenser cette infirmité, il avait recours à une forme de copulation particulièrement vicieuse. Il expliqua d'un ton pédant à Darling qu'il s'agissait d'une « technique cubaine » dont il avait trouvé la recette dans un livre.

— On appelle ça « l'ondulation permanente »!... Tu vas voir... ça va te faire friser...

L'astuce consistait, une fois la longue bite presque entièrement enfournée, à en frapper la racine au ras du ventre avec le tranchant de la main. A chaque coup, la queue répondait par une brusque ondulation à *l'intérieur du vagin*, comme un serpent qui se tortille pour chercher à fuir. Le choc de la main, se répercutant sur toute la longueur de la tige arrivait jusqu'au gland hypertrophié qui martelait de bas en haut les parois du vagin. Ce martèlement interne se

répandait dans tout le corps par longues secousses nerveuses... En dépit de la haine qu'elle ressentait à l'égard de ce salaud à la voix mielleuse, Darling ne put se dissimuler à quel point ce traitement local agissait sur elle...

— Ah ah... on commence à soupirer... on se tortille... on soulève le cul... serait-ce qu'on prend goût à la chose ? Mais oui... le trou du cul s'ouvre, c'est bon signe... hop... hop....

Du tranchant de la main, comme s'il hachait un concombre, Ptit Jack frappait la racine de sa queue sur un rythme de plus en plus rapide et la longue verge élastique, animée d'une ondulation frénétique, vibrait en tous sens comme une anguille à l'agonie, ce qui se traduisait à l'intérieur du corps de Darling par un ébranlement prodigieux. Elle avait l'impression d'exploser à l'intérieur... Epousant les mouvements internes de la bite, elle aussi, elle « ondulait ». Ses fesses montaient et descendaient et sa voix faisait de même. En effet, bouleversée par ces insolites sensations, elle avait perdu toute pudeur. Elle gémissait, elle suppliait... elle hurlait même, par moments... et sa voix montait et descendait, comme celle d'une cantatrice s'exerçant à faire des vocalises...

— Oh... ho... non... non... oui... ah... ahhhhhh... aaaaahhh...

— Ah ? répondait, narquois, Ptit Jack ? Ah ou oh ?

— Ohhhhhhh... non... nonnonnonnonn...

— Oui ouiouiouioui...

— Ouille... oh mon dieu... ouille... oh là là... mais qu'est ce que vous faites... pas ça... pas ça...

C'est que Ptit Jack, pour ajouter un peu de sel à la plaisanterie venait de lui introduire un doigt dans l'anus... et tout en frappant de l'autre main la racine de sa bite pour la faire vibrer dans le vagin de façon continue, il agitait son index dans l'anus de Darling...

— C'est bon, hein ? Oh que c'est bon... elle aime ça, la petite salope, qu'on s'occupe de tous ses trous... hop hop hop... elle se régale, hein ? Vous voyez ça comme elle se cabre, la petite pouliche, elle en redemande... ça lui fait du bien par où ça passe! Oui, oui... chante ta chanson...

Affolée par la monstrueuse jouissance qui l'emplissait, Darling répondait à ces insanités par des hurlements hystériques. A certains moments, elle avait l'illusion perverse de sentir la longue bite serpentine remonter *dans sa gorge*. Elle s'en étranglait...

— Monsieur Jack... Monsieur Jack!!

— Oui, poulette ? qu'est ce qu'il y a pour ton service ?

— Oh oh... je vous en prie, Monsieur Jack... arrêtez... je vais mourir... non, ne la retirez pas... enfoncez là, au contraire... et finissez... oh je vous en prie Monsieur Jack...

— Comme ça, tu préfères comme ça ?

Guidant sa tige élastique entre ses doigts en anneau, comme un joueur de billard dirigeant sa queue, il la bourrait pour changer d'avant en arrière...

— Oui... oui... c'est mieux... oh oui, oh oui, Monsieur Jack...

Elle ne savait plus ce qu'elle disait. Le gros gland lui martelait le fond du ventre. Un voile pourpre passa devant ses yeux éblouis.

Ce fut du fond de ce brouillard qu'elle entendit, très lointaine, une sonnerie ténue. La bite s'immobilisa. La sonnerie devint plus forte. Encore plus forte. Et soudain, elle éclata dans ses oreilles... Elle était là, tout près, derrière la porte.

— Le téléphone... il faut qu'elle réponde, dit Grand Jack... laisse-la répondre...

— Merde, j'allais lui envoyer la sauce...

— Tu la lui enverras plus tard... va répondre, toi...

La longue bite se retira d'elle en un long glissement onctueux ; encore toute ahurie, on la remit debout, on la poussa vers la sonnerie, dans le couloir. Elle vacillait sur ses jambes, elle baissait la tête pour ne pas rencontrer les regards moqueurs des deux hommes.

— Fais attention à ce que tu diras, hein, si tu veux pas qu'on te coupe le clito... Respire un bon coup avant de décrocher... essaie de prendre la voix de quelqu'un qui se réveille...

D'une main tremblante, Darling décrocha. C'était Madame Lydia qui l'appelait d'une cabine, près de la foire. Les flonflons de la musique, les détonations des pétards l'obligeaient à crier dans le micro. La gouvernante voulait la prévenir qu'elle ne rentrerait pas avant l'aube. « On s'amuse trop bien... j'espère que je ne t'ai pas réveillée... mais j'avais oublié que Sigmund doit rentrer de sa tournée musicale cette nuit... il faudra que tu ailles lui ouvrir la porte... tu l'entendras venir avec le boucan que fait sa moto... la clef est sur la serrure, n'oublie pas de refermer soigneusement après l'avoir fait entrer... il y a plein de voyous qui traînent dans les rues... et il paraît que deux dangereux repris de justice se sont évadés... sois prudente, ma chérie... ce n'est pas cette nuit qu'il faut aller boire un coca chez Sam! Je te quitte... quelqu'un veut la cabine... »

Darling n'avait pas pu en placer une. Grand Jack avait écouté la conversation. Il remit l'écouteur en place et caressa du bout de l'index la joue de la jeune fille.

— Tu as entendu ce qu'a dit la dame ? Deux dangereux repris de justice se sont évadés... faut pas aller traîner dans les rues!

— Ouais, nasilla Ptit Jack, vaut mieux qu'elle reste ici, avec nous. Pas vrai poulette. On s'amuse bien tous les trois...

Comme s'il était frappé par une idée soudaine, il se claqua le front.

— Mais ça change tout, ça... si je comprends bien, on a toute la nuit devant nous ? Plus besoin de se presser, hein, Jack ? Et si on faisait une petite fête... On pourrait même inviter des copains ?

— T'es malade, ou quoi ?

— Pas n'importe qui, bien sûr... Je pensais à mon cousin Luke, tu sais... Luke-la-main-chaude... c'est un marrant... et on pourrait emmener la petite chez lui, à la campagne... (il gloussa) Je suis sûr qu'il aimerait beaucoup jouer au billard russe avec nous... et avec elle... C'est une fine queue, mon cousin Luke. Et tu sais pourquoi on l'appelle «la main chaude» ? C'est un fanatique des fessées... il adore en donner aux jeunes filles qui ne sont pas sages...

CHAPITRE VIII

« LE SHERIF LAVE SA FILLE »

Une boîte de bière à la main, les pieds sur la table de la cuisine, Prentiss regardait un film de kung-fu sur la petite télé portable. Deux japonais virevoltaient, mais il ne les voyait pas vraiment. Ce qu'il voyait, ou plutôt ce qu'il revoyait, c'était lui-même, Prentiss, sortant du cagibi pour se trouver nez à nez avec sa fille. « Qu'est ce que tu faisais là-dedans, Dadddy... avec ce talkie-walkie ?... » Il avait bredouillé la première excuse qui lui passait par la tête. « Je cherchais mon vieux gant de base-ball... Pour Softball, tu sais ? Il veut faire un peu de soft ball, justement, pour suer un peu. Sa taille s'épaissit... » Il avait bien vu qu'elle ne le croyait pas. « Ton frère était là ? » avait-il alors attaqué. « J'ai cru vous entendre rire, tous les deux... » Embarrassée, elle avait baissé les yeux. « Oh oui... (faussement nonchalante)... il est venu me demander un peu de chewing-gum... Il était énervé parce que tu n'as pas voulu qu'il aille à la foire... »

— Tu sais très bien qu'il est encore trop jeune pour sortir seul la nuit. Et toi, à propos, tu t'es bien amusée ?

Elle était rentrée dans sa chambre, sans répondre.

Prentiss siffla un peu de bière. Elle était tiède, éventée. Il broya la boîte dans sa grosse main velue et la balança dans la poubelle. Un des Japonais brandissait un bâton. L'autre baissa la tête gracieusement. « Je voudrais voir ces clowns dans une vraie bagarre ! » maugréa Prentiss. Comme il choisissait une boîte fraîche dans le frigo, la tuyauterie se mit à vrombir. Il se figea. Quelqu'un emplissait la baignoire, au-dessus de la cuisine ; à cette heure, ça ne pouvait être que Mary... Il l'imagina dans la mousse, toute nue... Il ferma les yeux, se toucha le menton... Ouais... il avait bien besoin d'un bon coup de rasoir.

Le talkie dans une main, la bière dans l'autre, il gravit l'escalier sans faire de bruit. Il passa devant la chambre de Junior, puis devant celle où Marjorie ronflait. La porte de la salle de bains était entrouverte.

— Oh pardon... (il fit mine de s'arrêter sur le seuil, son talkie et sa bière à la main) Je savais pas que tu étais là... Je voulais me laver les dents... et me donner un coup de rasoir... Tu en as pour longtemps ?

Mary esquissa un sourire narquois. Le vacarme de la tuyauterie faisait trembler toute la maison. L'eau coulait à gros bouillons dans la baignoire. Elle, elle était en chemise de nuit, une chemise de nuit très

courte. Elle attendait que la baignoire se remplisse en s'épilant une jambe, le pied posé sur le bidet. Il put voir, déjà, qu'elle avait sa culotte.

— Tu peux rester, Dad... ça ne me dérange pas.

— J'en ai pour un instant...

Il posa le talkie sur le coffret du linge sale, la bière sur le bord du lavabo et commença à enduire son visage de crème à raser. Il se rasait à l'ancienne, avec un blaireau et un coupe-chou. Dans le miroir, il pouvait voir sa fille qui s'épilait maintenant l'intérieur d'une jambe. Elle s'était assise sur le bord de la baignoire. Elle leva la tête, croisa son regard et détourna aussitôt les yeux. Très lentement, sa jambe pivotait. Il sentit une boule se former dans sa gorge et les mouvements du blaireau ralentirent. Maintenant, il pouvait voir tout l'entrecuisse, moulé par une culotte rose. Mary manœuvra le robinet de la baignoire, derrière elle ; le vacarme diminua. Elle releva le genou plus haut. Il aperçut en plongée l'endroit où le string rose disparaissait entre les fesses. La fente du sexe adhérait au nylon. Absorbée par sa tâche, elle ne paraissait pas remarquer qu'il l'observait dans le miroir... Mais ses oreilles étaient toutes rouges... La pince à épiler arrivait au bord de la culotte, s'attaquait aux poils du sexe qui dépassaient sur les côtés...

Prentiss ne bougeait presque plus. Le blaireau tournicotait vaguement sous son menton, touillant inutilement la mousse. Là-bas, du petit doigt, sa fille repoussait la culotte pour découvrir la région pileuse du sexe... Une chaleur épaisse empâta la nuque de Prentiss. Une grande lèvre était entièrement découverte ; en s'épilant, Mary enfonçait le nylon rose dans la fente ouverte du con. Il vit s'écarter lentement la vulve, paraître la face interne de la lèvre, rose et lisse... Pour se donner une contenance, il siffla un peu de bière et demanda, la voix épaisse :

— Et l'école ? ça marche...

— Voyons, Dad, je suis grande maintenant... ce n'est plus une école, c'est un collège...

Comme pour lui prouver qu'elle était vraiment grande, elle repoussa complètement la culotte derrière la seconde lèvre, découvrant entièrement le sexe. Elle ne s'épilait plus... penchée sur son entrecuisse, elle paraissait chercher quelque chose entre ses poils... Son doigt montait et descendait... la gousse des petites lèvres se dégageait lentement de la fente... comme une langue humide... Prentiss déplaça son rasoir.

Il tressaillit, manqua de se couper. Mary se déculottait. Sans

regarder dans sa direction, elle jeta la culotte dans un coin, puis s'assit sur le bidet, écarta les cuisses, remonta un genou. Sans qu'il s'en aperçoive elle avait fermé le robinet. Dans le silence, on entendit le crissement du rasoir. Elle était assise sur le bord du bidet et tout son con s'écarquillait. Entre les nymphes, le clitoris sortait.

— Dis, Dad... tu as vu ce que j'ai là, regarde... tu crois que c'est une verrue ?

Elle avança le bassin avec une impudeur totale et lui montra son con ouvert d'un doigt. « Ici... » Elle toucha un endroit, à l'intérieur d'une grande lèvre, en bas, près du vagin. Prentiss s'accroupit devant elle. Elle ouvrit son con des deux mains... « Tu la vois bien... c'est comme une petite tache... » La muqueuse était toute mouillée, le trou du vagin s'ovalisait... il vit la chair rouge du tunnel de chair... D'un doigt qui tremblait un peu il toucha l'intérieur de la lèvre, appuya, la chair baveuse et chaude céda... le clitoris acheva de sortir... le con exhalait une odeur fade...

— Dis, Dad, à propos... je voulais te demander... Martha m'a invitée à passer le week-end chez elle...

Il tressaillit... son doigt glissa vers le vagin... Ainsi c'était ça! Donnant donnant...

— Tout un week-end ? C'est long...

Il tâta un peu plus haut, se rapprocha du clito... Une larme de mouille perla du vagin.

— Alors ? tu crois que c'est une verrue ?

— Non... non... ce n'est rien...

Il dévorait des yeux la moule béante, grosse moule de femme adulte aux lèvres épaisses... tous ces trucs compliqués que les femmes ont dans la cramouille, sa fille les avait... gants et louches, comme de la chair d'huître...

— J'aime pas beaucoup que tu fréquentes cette Martha, dit Prentiss.

Ce fut instantané, Mary se releva. Elle rabaissa sa chemise pudiquement devant son sexe et lui tourna le dos, boudeuse. Il retourna devant son miroir... Elle s'épilait à nouveau la jambe, mais cette fois, il ne pouvait plus rien voir... que ses fesses qu'elle découvrait par moment, en se penchant vers sa cheville...

— C'est ma meilleure amie... Son père est avocat... je vois vraiment pas de quoi tu as peur...

Il ne répondit pas. Il pensait à sa fille en train de sucer le fils de Mac Manus... Tout un week-end... Il but un peu de bière. Il le savait, elle

ne désarmerait pas... Le tannerait jusqu'à ce qu'il cède... Et il lui cédait toujours.

C'était un jeu un peu sale, entre eux, ces séances dans la salle de bains. Toute petite, déjà, elle avait remarqué le pouvoir que son corps lui donnait sur lui. Elle venait faire sa toilette devant lui et lui exhibait son sexe *en toute innocence*. Jeux sournois, pleins de tremblements, de gestes furtifs... tous deux épiaient les bruits qui annonceraient l'approche de la mère... Rien n'avait jamais été dit. C'était comme un secret honteux qu'ils partageaient... un secret si honteux qu'ils ne pouvaient en parler entre eux qu'à mots couverts... d'un ton faussement détaché... Elle voyait bien qu'il s'excitait ce gros homme sanguin et elle, ça l'excitait de l'exciter.

Elle se cambrait dans la baignoire, ses petits seins pointés. « Dad... tu veux me frotter le dos... » Il retroussait ses manches. Ses grosses mains frottaient doucement le corps fluet. Mary s'abandonnait, toute molle entre ses mains, comme une poupée. Elle s'alanguissait. Quand elle voulait qu'il *aille jusqu'au bout*, elle *s'endormait* dans son bain... « ça me donne sommeil, Dad, quand tu me fais ça. »

La main glissait sous l'aisselle savonneuse, caressait les petits seins aux pointes dures. Mary posait la nuque sur le bord de la baignoire, les yeux fermés. La main descendait le long de son ventre... arrivait entre ses cuisses... Mary les écartait. Dans l'eau tiède le gros doigt, doucement, caressait la fente baveuse... Elle soupirait de bien-être. Le doigt appuyait doucement, lui ouvrait la fente. Puis, d'un mouvement monotone, très doux, il montait et descendait, en appuyant sur le petit bouton... C'était comme une envie de pisser prodigieusement exquise qui montait en elle... mais il fallait se retenir, pour que ça dure, longtemps, longtemps... en bas, elle sentait que ça s'élargissait, le doigt s'aventurait en elle... Et ça venait, un tremblement convulsif de tout le corps, chaque fois la même surprise, ça sortait d'elle... comme une délicieuse secousse électrique... elle se raidissait dans l'eau chaude. « Oh Dad... je m'étais endormie... si tu savais le rêve que j'ai fait... » « Chut... on ne parle pas de ce genre de rêves... Essuie-toi, tu vas prendre froid... » Après s'être essuyée, elle restait longtemps toute nue devant lui pour se faire admirer... Elle se passait du vernis sur les ongles des pieds, le sexe béant... Sexe de plus en plus velu au fur et à mesure que les années passaient...

« Dad... » A cette voix dolente, un peu sirupeuse, il sut qu'elle revenait à la charge. Il sourit dans sa mousse. « Il y a longtemps que tu ne m'as plus lavée... Maman dort... » Le visage de Prentiss se ferma. Il n'aimait pas que les *choses soient dites*. « Tu es grande, maintenant... une vraie jeune fille... » Dans le miroir, il la vit se retourner. Une lueur rusée passa dans son regard. Elle prit un air candide et remonta

sa nuisette le long de son corps. Entièrement nue, elle se cambra, passa ses mains sur ses seins déjà si bien formés. Puis elle retourna s'asseoir sur le bidet, écarta les cuisses, remonta les genoux : il vit reparaître la grosse moue boudeuse du con poilu... « Tu me laisseras aller chez Martha ? » Elle se recula... commença à pisser... elle pissait doucement pour ne pas s'éclabousser... Tout en pissant, elle tirait des deux mains sur les bords de sa fente, déformant la bouche verticale du con... « Tu me laisseras, Dad ? sois chic... » Fasciné, il regardait le jet s'échapper de la fente poilue. Elle tira un peu plus, pour bien découvrir la portion de chair rose et baveuse où s'échancrait l'orifice du méat...

La pisse cessa de sortir. Elle s'essuya avec un coin de serviette... fit couler de l'eau. Elle tira sur une mèche de poils, agrandissant la brèche. « Je vais les couper tout du long, avec les ciseaux... Si je me mets en maillot chez Martha, il vaut mieux que ça dépasse pas... elle a un grand frère... ce ne serait pas décent... » Petite salope... « Dad... je vois que tu me regardes, tu sais... ça me fait drôle quand tu me regardes là... »

— Tu l'as déjà montré à des garçons ?

— Bien sûr... toutes les filles le font... Tu me laisseras aller chez Martha ?

— Pour le montrer à son frère ?

— Dad... sois pas bête... Oh regarde, mon bouton... mon truc... comme il est gros... il me démange...

Elle tirait les lèvres vers le haut pour dégager le clitoris. « Tu veux pas me gratter, Dad ? comme quand j'étais petite... je faisais semblant de dormir... tu te souviens ? Regarde comme il est gros... touche-le... Dad... touche-le... maman dort... » Sale petite garce, sa propre fille... Sans force, il se retourna. S'agenouilla. Posa le doigt sur le clitoris, doucement, doucement. Mary le regardait faire, le front penché. « Doucement, Dad... maman dort... comme ça... doucement... oh, ce que ça me démange... pince-le un peu... » Il commença à la branler. « Oui... comme ça... Tu me laisseras y aller, dis ? » Elle se relevait, rapprochait son sexe de son visage... Elle l'écartait des deux mains. La grande blessure baveuse verticale, comme une bouche qui s'avavançait vers la sienne pour quémander un baiser... Le clitoris pointait, tumescent. Il la prit par les fesses, tira la langue... « Tu me laisseras y aller, hein ? Je te promets que je ferais rien avec Fred... on fera juste que se tripoter, toutes les filles font ça... Oh Dad! Dad!... » Avec un frisson de terreur sacrée, il lui lapait le con. Sa grosse langue fouillait la moule tiède et élastique. « Cette petite putain s'est déjà fait sucer par tous les garçons du collège, j'en suis sûr... elle me mène par le

bout du nez! » Il avait l'impression délicieuse de se damner. Un peu de pipi perla sous sa langue, il aspira la goutte, se mit à sucer voracement les nymphes et le clito, aspirant cette chair fragile et sensible entre ses lèvres... « Maman dort... elle a bu, elle dormira jusqu'à midi... Tu lui diras que je suis allée chez Martha... que tu m'as donné la permission... pour pas qu'elle me chamaille, je partirai avant qu'elle se lève... » Il la sentit tourner entre ses mains, ne comprit pas tout d'abord, puis la laissa faire, décolla ses lèvres de celles du con... elle lui offrit les fesses, écartant les fesses de ses mains... « Tu sais... il y a des filles de la classe qui le font par derrière avec les garçons... celles qui n'ont pas la permission pour la pilule... » « Toi, tu l'as fait ? » « Oui... » « T'as la permission pourtant, pour la pilule... » « Je sais... » Le visage en sueur il approcha sa langue de l'anus... Il pensa à la pine juvénile de Junior s'enfonçant là. Il entendit les paroles du Bossu : « Ah! elle est belle, la jeunesse américaine... » Mary tremblait violemment. Il enduisit l'orifice de salive, puis se mit debout, ouvrit son pantalon, dégagea son gourdin. Il rétracta le prépuce, approcha son gland du trou... La sueur ruisselait sur son visage, imbibait le col de sa chemise. L'irréparable allait s'accomplir. L'interdit fondamental... Je ne vaudrai guère mieux que ces deux dégénérés. Ils doivent faire la même chose que moi en ce moment... Mais eux, avec des étrangères. Ils ne font pas ça au sein de leur propre famille. Ces turpitudes... Il força : l'anus cédait, s'arrondissait... Il appuya plus fort. Le gland commença à s'insérer, la muqueuse anale l'enveloppa, suave et brûlante, il sentit le sphincter qui se relâchait puis se resserrait autour du gland. Il força davantage... cela s'ouvrit;... onctueux... la bite s'immergeait dans les profondeurs interdites... Deux larmes giclèrent des paupières du shérif. « Ma fille... ma petite fille... Mon Dieu, pourquoi permettez-vous ces choses... Putain, qu'est-ce que c'est bon... salope, ça te change des bites de tes petits merdeux, hein... » Mary hoquetait, le front appuyé contre le carrelage mural, elle serrait le tuyau du bidet, très fort, son corps s'ouvrait... Il était à demi-emmanché en elle, il s'arrêta pour lui laisser le temps de s'habituer à la pénétration. Et c'est à ce moment que le talkie nasilla. Ce con de Softball choisissait bien son tempo!

— Vous êtes là, shérif... message prioritaire... l'ordinateur central... (il en bégayait...)

Les épaules de Mary dansaient. Elle était prise d'un fou rire nerveux. Prentiss, la bite plongée dans son corps tiède, hésitait. Il sentait les secousses du rire se communiquer à sa bite. Le sperme montait de ses couilles, prêt à fuser... Avec un juron, il se dégagea ; cela fit un bruit de bouchon... Comme prise de honte, Mary se cacha le visage dans ses mains. Prentiss alla baisser le haut-parleur...

— On a la réponse pour la Pontiac, chef. Elle appartient à un tanneur de Carson City. Un tanneur... c'est pour ça qu'elle pue, chef! Et ce tanneur, figurez-vous qu'il a disparu avec sa voiture depuis deux jours... Sa femme le fait rechercher... Quand il a bu, il conduit comme un fou... Ils sont en train de draguer le lac de Carson pour savoir si la voiture n'a pas plongé de la route... il y a un virage dangereux... Vous m'entendez, shérif ?

— Ouais... je suis pas sourd. Fausse alerte, donc. Ce con de tanneur doit s'offrir une virée à la foire... il a dû monter avec une pute... terminé.

Il raccrocha. Toujours debout, lui tournant le dos, Mary le regardait par-dessus son épaule. Elle avait un air parfaitement normal. Il vit qu'elle baissait les yeux et les relevait, deux taches rouges montèrent à ses pommettes, ses cils battirent... Sa bite s'échappait toujours du pantalon, raide comme le bras de la justice... « Pourquoi on t'appelle sur la radio, Dad... c'est à cause des deux évadés ? » Il grogna, s'apprêta à rentrer sa bite dans son pantalon. « Et cette Pontiac, c'était quoi ? » « Une voiture garée devant... chez ta copine, tu sais, la blonde aux gros nichons... » « Darling ? » Mary prit une voix pointue de chipie vertueuse. « Tu sais, Dad... elle couche déjà avec des hommes, à ce qu'on raconte... au collège, elle a très mauvaise réputation... »

Elle se détourna, les yeux ronds, en voyant qu'il revenait vers elle. Elle se pencha... « Fais voir un peu, dit Prentiss, la voix rauque... cette verrue... » « Dad... c'est devant... pas derrière... Oh, Dad... » « Ouvre bien... je vois rien... » Il tira une fesse de côté pour écarquiller l'anus. Elle soupira. Il posa son gland sur l'anus, mais il était tout crispé, comme une grosse fleur mauve, fanée. Prentiss se souvint alors de l'astuce qu'il avait employée pour opérer la « fouille rectale » de Lou Parson. « Ouvre la bouche... comme si tu disais Oh... » « Oh ? » « voilà... mais continue... oh oh oh... » « Comme ça ? Oh... » Sous le gland l'anus tiède parut sourire, il glissa sa bite à l'intérieur de ce sourire édenté. « Ohohhhooooohh » chantonnait Mary. Puis sa voix mourut... La grosse saucisse était logée dans le corps fiévreux, jusqu'aux couilles. Il posa ses mains sur ses propres hanches. Il la soulevait du sol rien que par la force de sa bite. Elle s'en dressait sur les pointes, comme une ballerine... »Oh...Oh... » Il se mit à faire coulisser son trombone. Le tuyau de chair glissait onctueusement, il était toujours surpris quand il enculait une femme par la souplesse interne de la membrane... « Tu me laisseras y aller, hein, Dad ? » « Bien sûr, chérie... tu sais que je peux rien te refuser... » Elle se branlait en douce, il la sentait bouger contre lui. Il planta la bite à fond, comme pour égorger un cochon et lui lâcha tout dans les tripes. « Dad... Dad... » Il retira prudemment l'épais boudin encore raide...

Elle restait appuyée au mur comme une élève punie, ne le regardait pas. Pendant qu'il se lavait la queue dans le lavabo, il la vit s'asseoir sur le bidet. Elle péta pour expulser le sperme. Cela fit un bruit glaireux, clapotant ; un bruit de diarrhée... Elle se cacha le visage pour rire convulsivement et joignit pudiquement les genoux. De la main, ne perdant pas le nord, elle tâta l'eau de la baignoire pour vérifier si elle était encore chaude. Ils n'osaient pas se regarder, ne savaient pas quoi dire. Ce fut avec soulagement que Prentiss entendit le téléphone... il sortit dans le couloir, alla décrocher...

— Shérif ? (la voix haletait, chuchotait... on entendait un bruit de musique, des flonflons... sans doute le type appelait-il d'une cabine, près de la foire...) C'est moi... Luke-la-main-chaude, vous savez ? Je dois passer au tribunal pour attentat à la pudeur vendredi...

— Et alors ? Tu me téléphones à trois heures du matin pour me dire ça ?

— Si je vous donnais un tuyau... sur les deux Jacks... vous pourriez pas glisser un petit mot au juge...

— Ça dépend... quel genre de tuyau... Tu sais où ils sont ?

— Ça se pourrait...

— Dans ce cas... je m'arrangerai avec le juge... t'as ma parole. Où sont-ils, ces salauds ?

— Mon cousin... Ptit Jack... il vient de m'appeler... Ils sont chez Cornélius, vous savez ? Le polonais... avec la fille... elle est seule avec eux... Ce salaud de Ptit Jack, il voulait que je les planque tous les deux et en échange il me proposait de violer la fille, moi aussi... (une indignation geignarde faisait trembler la voix de Luke-la-main-chaude...) Violenter une mineure, moi, vous vous rendez compte...

Avec un juron Prentiss avait raccroché. Il courut dans la salle de bain retirer la crème à raser qui couvrait son visage. Les yeux innocents de sa fille l'accueillirent. Elle était plongée dans la baignoire jusqu'au cou, de la mousse au ras du menton. Elle se dressa, les seins pointés coquettement, pour écouter le message qu'il envoyait par la radio.

— Couilles-Molles... va réveiller ce connard de Rabbitt... et foncez chez Sam... soyez armés... Je vous rejoins. J'ai un tuyau sur ces deux tarés... *Ne faites pas marcher vos sirènes surtout, je ne veux pas qu'ils vous entendent arriver.* Ils sont avec la petite-fille de Cornélius... en train de la violenter... Ils ont dû boire... ils invitent leurs copains...

— Tu m'embrasses pas, Dad ?

Maugréant, il revint poser un baiser paternel sur le front de sa fille.

Puis il s'élança lourdement dans l'escalier ; à peine fut-il sorti que Mary, sans prendre la peine d'enfiler un peignoir, courut au téléphone.

— Martha ? Je te réveille pas ? Je voulais te dire... c'est d'accord pour le week-end... On pourra faire du yoga avec ton frère... oh, tu sais pas la dernière... les deux Jacks, les fous sexuels ? Devine qui ils sont en train de violer... ? *Darling*, ma vieille! c'est mon père qui vient de me le dire... Elle doit s'en payer avec ces salauds... Tu imagines un peu ? Toute seule avec deux forcenés ? J'en frissonne... Pas toi ?

CHAPITRE IX

« *DARLING FAIT PIPI* »

Pendant que le shérif Prentiss *lavait* sa fille, à l'autre bout de la ville, dans la cuisine de la pension, Darling s'affairait devant l'antique fourneau. Elle avait enfilé le tablier que Mme Lydia, la gouvernante, mettait pour faire la cuisine et elle faisait frire du jambon et des œufs pour les trois hommes. Les deux Jacks avaient en effet convié Sigmund à l'agape improvisée. Assis tous les trois autour de la table qu'elle avait dressée, une boîte de Budweiser à la main, les convives regardaient s'agiter la petite ménagère. « Une vraie fée du logis! avait ricané Ptit Jack après que Darling se fut pudiquement enveloppée dans la vaste blouse. C'est pas gentil de nous cacher tous tes trésors... » « Voyons, Jack, tu voudrais pas qu'elle se brûle les nichons... et puis comme ça, on aura le plaisir de la redéshabiller! » « Bien parlé, Jack! »

Pourtant, quelque chose sonnait faux dans la gouaille de Ptit Jack. En effet, son cousin Luke-la-main-chaude, à qui il venait de téléphoner pour « l'inviter à la fête » ne s'était guère montré enthousiaste en recevant ladite invitation...

— Tu es fou de me téléphoner, Jack... tu n'as donc pas entendu la radio... tout le monde sait que tu es mon cousin... j'ai même pas osé aller à la foire... et rien ne dit que ma ligne n'est pas sur écoute...

— Oh, allez, Luke, faut pas charrier... Laisse-toi tenter... tu te souviens de la petite aux gros nichons qui te faisait tellement bander chez Sam ? ça te dirait pas de lui en mettre un bon coup dans la chatte ?

— T'es vraiment dingue, ma parole, Jack. Fou à lier... t'as pas les pieds sur terre... j'écouterai pas un mot de plus, t'entends ?

— Elle est devant mes yeux, mon salaud... le cul à l'air, en train de mettre la table... Je viens de lui faire une ondulation permanente pas piquée des vers. Elle en est encore toute rêveuse... Faudrait une bonne fessée par un spécialiste pour la revigorer...

Mais Luke-la-main-chaude avait refusé d'en entendre davantage. Il lui avait raccroché au nez, ce salaud. Et ensuite, quand Jack avait rappelé, il était tombé sur sa femme, une vraie mégère, qui était au bord de l'hystérie.

— Laisse mon mari tranquille, t'entends, espèce de malade. C'est un honnête père de famille... il a plus rien à faire avec toi! Si tu rappelles

encore une fois, je vais prévenir le shérif!

Il en était malade, Ptit Jack. Luke-la-main-chaude et lui, ils étaient comme deux frères, autrefois.

— La vie est dégueulasse, confia-t-il à Grand Jack, en frappant du poing sur la table. Heureusement qu'on a la petite pute pour nous changer les idées... Pas vrai, m'sieur Sigmund ?

— Parfaitement... parfaitement m'sieur Jack, bégaya obséquieusement le bossu. Vous avez tout à fait raison!

Il adressa subrepticement un clin d'œil complice à Darling qui se retournait, indignée, pour se faire pardonner sa trahison. Son visage de fouine était agité de tics et des crispations nerveuses le faisaient grimacer chaque fois qu'un des deux Jacks posait les yeux sur lui. Il s'empressait de rire de façon servile à leur moindre plaisanterie. Pourtant, en dépit de la terreur du musicien bossu, Darling surprenait par moments d'étranges lueurs de convoitise dans les regards qu'il posait sur elle. Cela n'échappa pas à Ptit Jack. Cessant de remâcher sa déconvenue, il poussa son collègue du coude et lui montra Sigmund du menton, d'un air de dire : « on va bien rire. »

— Elle est mignonne, hein, notre petite cantinière, m'sieur Sigmund ? Je vois que vous la regardez souvent...

— Ouais, fit Grand Jack, saisissant la perche... Il n'y a pourtant plus grand-chose à voir, depuis qu'elle a mis ce tablier...

— Faudrait réparer ça, dit Ptit Jack. Qu'est-ce que vous en pensez, m'sieur Sigmund ? Si on lui retouchait un peu son décolleté ?

— C'est vrai qu'elle doit avoir chaud... s'empressa le bossu.

Il adressa un sourire impuissant à Darling qui se retournait, outragée. Mais ses yeux luisaient d'une étrange façon.

— Approche un peu, poupée, dit Grand Jack. On va retailler un peu ce tablier...

A contre-cœur, fusillant Sigmund du regard, Darling s'approcha. Pétrifiée, elle regarda Grand Jack découper le tablier sur sa poitrine. Avec la pointe acérée de son couteau... il traça deux cercles autour des seins et retira les deux couvercles d'étoffe, laissant les nichons nus s'échapper par les ouvertures. La peur du couteau, l'émotion d'être à nouveau exhibée, firent se couvrir de chair de poule le corps de Darling. Les pointes de ses mamelons s'allongèrent immédiatement.

— Derrière aussi, faut la décoller. Et devant. En bas, quoi... dit Ptit Jack. Vous êtes d'accord, Monsieur Sigmund ?... Faudrait pas qu'elle tache ce joli tablier avec des éclaboussures!

— Mais... il est fait pour ça! objecta stupidement Darling. Si vous préférez... je peux mettre une vieille robe ?

— Une vieille robe ? Et pourquoi pas un manteau! Cette fille est vraiment idiote. Plus elles sont jolies, plus elles sont connes. Faut te faire un dessin, ou quoi ? T'as pas encore compris que l'ami Sigmund veut voir ton cul et ton con, pendant que tu fais la cuisine ? Approche-toi de lui... Faites le nécessaire, Msiieur Sigmund... C'est pas le tout de vous rincer l'œil, hein ? faut mettre la main à la pâte...

— A la pâte ou au panier ? plaisanta Grand Jack, arrachant un sourire crispé au bossu.

— A la pâte *et* au panier... trancha Ptit Jack, en vidant sa canette.

Depuis son coup de fil infructueux, il n'arrêtait pas de picoler, vidant canette sur canette.

Ce fut donc Sigmund qui, s'excusant auprès d'elle d'une grimace hypocrite, retroussa le tablier de la jeune fille au-dessus de ses fesses et de son ventre pour dégager le cul et le con. Et lui qui le fixa ainsi avec des pinces à linge.

Quand ce fut fait, Ptit Jack, qui commençait à être sérieusement ivre, exigea qu'elle leur fasse « un défilé de mode ». A nouveau, comme elle avait fait dans la chambre, elle dut déambuler devant eux, se tournant et se retournant pour se faire admirer sous toutes les coutures, avec ses seins qui sortaient par les trous du tablier et son cul et son sexe exposés. Ses joues avaient beau être enflammées par l'indignation, une chaleur sournoise ne tarda pas à lui alourdir le bas-ventre. Malgré son ivresse, Ptit Jack s'en aperçut.

— Elle aime ça! cria-t-il, en se frappant les cuisses. Je vois d'ici sa chatte qui bâille... cette fille est un phénomène, Jack!

— Ce n'est pas vrai, cria Darling, déclenchant le fou rire des deux Jacks.

Mais le fait était que s'exhiber de cette façon agissait sur ses sens. N'était-ce pas un de ses fantasmes favoris quand elle se masturbait ? Jouer les soubrettes-putains ? Cela l'affolait littéralement de voir les yeux des trois hommes caresser ses appas exposés.

Alors qu'elle s'affairait pour les servir, allant et venant du fourneau à la table, elle affectait de se comporter d'une façon très naturelle, mais ça rendait d'autant plus lascive la comédie à laquelle elle se prêtait. En vain se forçait-elle à prendre un air hautain, ils pouvaient constater à quel point, petite esclave concupiscente, elle tremblait de luxure en se penchant sur le bossu pour remplir son assiette, laissant comme par maladresse un des seins qui s'échappaient du corsage troué

lui caresser la joue. Il se raidissait, les yeux fixes, pour mieux savourer le tiède contact. Aussi rouges l'un que l'autre, ils feignaient de ne rien remarquer. Mais les deux Jacks n'étaient pas dupes. Ils se poussaient du coude, goguenards et Darling s'éloignait aussitôt, comme prise en faute.

Alors, pour leur cacher son visage, elle leur tournait le dos en revenant vers le fourneau et laissait tomber maladroitement un ustensile à ses pieds. En se penchant pour le ramasser, elle écartait les fesses, leur montrant son anus. Elle sentait les yeux qui fouillaient ses poils. Elle se relevait, la honte aux joues, et s'asseyait au bord de l'évier pour manger un morceau sur le pouce... Mais voilà que cela l'obligeait à ouvrir les cuisses de face, comme si elle oubliait que le tablier ne protégeait plus le siège de sa pudeur... qu'il était retroussé au-dessus de son nombril... Son sexe entrebâillé s'aplatissait sur le bord de l'évier... le clitoris et les petites lèvres dépassaient de la fente...

Ces petits jeux involontaires coraient l'atmosphère. Elle devint de plus en plus lourde. Les mains ne tardèrent pas à imiter les yeux. On appelait Darling pour avoir un supplément et pendant qu'elle faisait le service, les mains s'occupaient d'elle, on lui pinçait les seins et les fesses, des doigts indiscrets visitaient son entrecuisse, démêlaient ses poils baveux, exploraient méticuleusement sa fente...

La dînette approchant de sa fin, l'excitation sexuelle montait de plus en plus. Ptit Jack ne tenait pas en place. Pour manger, les deux hommes s'étaient rhabillés, mais Ptit Jack laissait dépasser sa longue bite blafarde de son pantalon. Elle pendait devant lui comme une queue de chien, avec son gland difforme au bout, comme un objet qu'on y eût accroché. Sans cesse, il la tripotait en regardant Darling, essayant de retrouver un semblant de rigidité. Il s'énervait de plus en plus sans parvenir à bander. Cela accroissait, par esprit de vengeance, son besoin d'humilier et de tourmenter leur victime. Pour s'épanouir sa sensualité malade avait besoin d'avilir la femme.

— Tu ne trouves pas que la soubrette est un peu pâlotte, frère Jack ? Et vous, m'sieur Sigmund ?

— Peut-être, en effet, approuva servilement le bossu.

Ils la « maquillèrent » donc. Ce fut naturellement Ptit Jack qui se chargea de cette opération. Cruellement, il dessina à Darling une énorme bouche rouge, en forme de cœur, qui ressemblait à celle d'une prostituée des bas quartiers. Puis il ajouta tellement de kohl à ses paupières qu'elle eut l'air d'avoir les yeux au beurre noir. Ensuite, il lui couvrit les joues de poudre de riz, lui faisant un visage plâtreux de clownesse lubrique où la bouche rouge prenait une importance

scandaleuse. Les pointes des seins elles-mêmes n'échappèrent pas à ses attentions maniaques. Elles furent agrandies, lourdement épaissies, au rouge à lèvres. Continuant à les servir ainsi grimée, Darling avait un coup au cœur chaque fois qu'elle se voyait dans la fenêtre. « Une vraie putain! »

Pour manger, les deux Jacks avaient retroussé au-dessus de leur bouche le bas élastique de leurs masques. Darling épiait sous ses sourcils chargés de rimmel les lèvres fines du plus petit. Lorsqu'elle le vit se caler confortablement contre le dossier de sa chaise et qu'après avoir étouffé poliment un rot dans le creux de sa main, il essayait ses lèvres grasses, elle comprit que le moment était venu au demi-sourire graveleux qu'elles prirent alors. Une chaleur violente lui alourdit le bas-ventre et elle sentit ses jambes faiblir sous elle. Elle fut heureuse alors de pouvoir dissimuler son émotion derrière le barbouillage obscène qui coloriait son visage. Invisible sous la poudre de riz, une rougeur brûlante s'étala sur ses joues...

— On a bien bouffé, hein, Frère Jack, fit Ptit Jack. La maison est bonne! On reviendra. Mais maintenant, il est temps de passer au dessert. Pas vrai, messieurs ? Et tu sais ce que tu vas nous donner, comme dessert ? Ton petit cul, ma jolie! Ce petit cul que tu nous tortilles sous le nez depuis qu'on est à table...

— Mais c'est vous qui m'avez forcée! fit Darling.

Elle savait que ce n'était pas une protestation sincère mais une réplique de théâtre et que les paroles qu'elle disait, les refus qu'elle feindrait d'opposer aux désirs des deux salauds, n'étaient qu'un piment supplémentaire pour épicer leurs plaisirs. Toute frémissante d'une sale excitation, elle feignait de serrer les cuisses pour cacher son con, mais son cœur battait la chamade chaque fois qu'elle surprenait les yeux du bossu sur ses seins. Elle ne pouvait pas les cacher, eux, avec leurs énormes pointes barbouillées de rouge qui démentaient ses refus. Le petit Jack poursuivit, comme si elle n'avait rien dit.

— Sois franc, Bossu, ça ne te dirait pas de te la taper, toi aussi, la petite pute, au dessert ?

— Non, cria Darling, j'ai été gentille, je vous ai fait à manger, maintenant, il faut que vous partiez, je dois me lever tôt demain! Cette plaisanterie a assez duré!

Mais les pointes de ses seins durcissaient de plus en plus sous les regards concupiscent des trois hommes. Elle s'adossa au fourneau, prise de faiblesse et ses cuisses se séparèrent.

— Allez, quoi, sois chic, fit le petit homme, en se léchant les lèvres de sa langue plate de serpent. Donne-nous un petit supplément, une

prime. Tiens, pour nous montrer que tu nous en veux pas, que t'es pas rancunière, tu vas nous offrir de toi-même ce qu'on t'a pris de force. Comme ça, on verra que t'es plus fâchée.

— Non... fit Darling... écartant encore un peu plus les cuisses. Elle se sentait toute molle, la tête commençait à lui tourner. Tous ces regards sur ses seins, sur son sexe l'emplissaient d'une excitation malsaine. L'idée de se livrer volontairement, comme une putain, aux trois hommes (surtout à Sigmund, qui ne l'avait pas encore enfilée) la faisait trembler de fébrilité. Elle pouvait voir des lueurs salaces passer dans les yeux du musicien.

— Non, cria-t-elle une dernière fois, achevant d'ouvrir ses cuisses, révélant la fente rose de son con. (Mais c'était surtout à ses propres pensées qu'elle criait non.)

— Bon! fit le petit. Puisque tu le prends comme ça, on n'insiste pas. On sait vivre.

Il s'était reculé sur sa chaise, il retira sa serviette, comme un convive qui s'apprête à quitter table. Son revirement fut si soudain que Darling en tressauta. Les deux autres non plus ne cachèrent pas leur surprise. Une expression déçue passa sur le visage de Sigmund. Darling elle-même... comment se le serait-elle dissimulé... se sentit frustrée. Mais à la grimace sardonique du petit Jack elle comprit vite que ce n'était qu'une fausse alerte. Et sa sale excitation revint, encore plus brûlante.

— Avant de te quitter... on va juste te demander un petit service, ma chérie. Une petite fleur que tu vas faire à Sigmund, ici présent. Il a une petite manie, ce cher Sigmund... Figure-toi qu'il aime bien voir les jolies filles faire pipi... C'est son péché mignon! Pas vrai, Sigmund ? Ah, ça vous épate, hein, que je sois au courant de vos petites fantaisies... Que voulez-vous, quand on fréquente les mêmes bordels, on finit par tout connaître des travers des habitués. Les putes aiment bien me faire leurs confidences! Moi, c'est le martinet et les pinces crocodiles au bout des nichons... vous, c'est le pipi... chacun ses goûts, pas vrai ? Il faut de tout pour faire un monde...

Pendant qu'il gouaillait ainsi, le bossu baissait piteusement le nez ; à son air penaud, on voyait bien que c'était vrai ; à un moment, il leva furtivement les yeux sur Darling et elle y vit vaciller une petite lumière trouble. Elle s'écria alors, frissonnante

— Non!... On ne peut pas demander à une fille de faire une chose pareille... c'est trop dégoûtant!

Il lui fallut pourtant s'exécuter. Le grand n'eut qu'une brève allusion à faire au couteau à découper... et à son clitoris. Et la jeune fille fit ce qu'on lui ordonnait. Elle grimpa sur une chaise, puis passa sur la table.

Les cuisses écartées, elle offrit son sexe aux yeux des trois hommes. Les deux salauds étaient venus s'installer de chaque côté du bossu à qui l'offrande urinaire était dédiée. Le petit lui chuchotait d'une voix douce ses instructions, comme un metteur en scène qui dirige une actrice. Ravalant sa honte, Darling, toute tremblante d'excitation dut donc écarter elle-même avec ses doigts la blessure verticale de son con pour bien en révéler l'intérieur au bossu. La crête de son clitoris se tenait tout érigée et des filets de mouille luisaient sur les flancs des lèvres internes. Lentement, très lentement, pour qu'ils puissent bien voir son con s'entrebâiller progressivement, comme une grosse moule qui s'ouvre, elle dut s'accroupir en écartant le plus possible les genoux. Tout en maintenant son con bien ouvert, elle avança le bas-ventre et visa le verre que lui tendait le bossu. Pour mieux voir sortir le jet, il s'était presque couché sur la table. Les deux autres, leurs bites à la mai, comme deux spectateurs qui se branlent dans un ciné porno, observaient, en se tripotant, le gros plan de la moule de Darling. Elle, toute suante d'une étrange fièvre, sentait la mouille sourdre de son vagin. Elle se hâta d'envoyer un petit jet de pisse dans le verre pour qu'ils ne prennent pas garde au liquide gluant qu'elle expulsait à son corps défendant. Elle entendit le bossu gémir et vit les deux autres qui refermaient leurs doigts en anneaux autour de leurs glands rouges. Alors, elle se retint. Une voix secrète lui soufflait qu'il fallait faire durer cet instant prodigieux le plus longtemps possible. Les yeux fouillaient son con, une odeur acide se dégageait de la pisse qui coulait dans le verre, une chaleur lourde, suffocante, remontait dans le ventre de la jeune fille. Dans un sursaut de volonté, elle parvint à bloquer sa vessie, n'ayant émis qu'un petit jet.

Pour ne pas les voir regarder son con, elle baissait la tête, mais c'était encore pire : elle pouvait alors voir elle-même ce qu'ils regardaient, cette large fente rosâtre dont les muqueuses se déplissaient.

— Qu'est ce qui se passe, chérie ? demanda Ptit Jack. T'as des problèmes ? T'arrive pas à faire ? Attends, grande timide, je vais t'aider un peu...

— Non... murmura Darling...

Mais, poussant le bossu d'un coup de coude complice, l'autre, tout goguenard, tendit l'index en avant et lui chatouilla la fente sur toute sa longueur. Darling se mordit les lèvres. Son clitoris pointait, obscène, comme si son con tirait la langue ; le salaud le taquina du bout de l'ongle et le bourgeon charnu s'enfla de plus belle. Une grosse larme de mouille dégouлина du vagin et tomba, avec un bruit mou, dans la pisse du verre.

— Mais non, idiote, gloussa le salaud. C'est pas par là qu'il faut pisser... c'est par en haut!

Et il se mit à gratter de l'ongle le minuscule orifice du méat urinaire, tout en sifflant entre ses dents, comme quand on veut faire pisser un enfant récalcitrant. Toute honteuse de le voir manipuler ainsi l'intérieur de son con, Darling se mit à lâcher de brèves rafales de pisse. L'autre ne renonça pas pour autant à lui chatouiller la fente, insoucieux de l'urine qui arrosait ses doigts par intermittences.

— Voilà... disait-il d'une voix baveuse, voilà... elle se décide la petite cochonne... ça commence à venir... c'est bon, hein, sale vicieuse, de faire son pipi devant les messieurs... elle aime ça, hein, la petite Darling...

Et en parlant de cette façon insupportable, il continuait à lui fouiller le con, à lui titiller le clito.

— T'as vu un peu comme elle pisse bien, bossu ? Tu te régales, hein, mon salaud. Et elle aussi, tu sais, ça lui plaît bien de te montrer son pipi. C'est une vicelarde! Attends, je vais te montrer un truc marrant...

Descendant sous le sexe béant, sa main chercha l'anus. Darling piailla une protestation indignée : « Oh non, pas là, c'est trop sale! » Mais quand elle sentit qu'il lui fourrait son doigt dans le cul, elle cessa toute résistance, elle lâcha les bondes avec un infâme bonheur. « Oh que j'ai honte... que j'ai honte... vous êtes des salauds... » hoquetait-elle, mais elle tremblait de jouissance et la pisse giclait avec force, chantant dans le verre du bossu qui ne tarda pas à déborder. Alors qu'une large mare jaune s'étalait sur la toile cirée, la jeune fille pissait toujours, en proie à une incroyable volupté et le doigt coulissait comme un gros lombric dans son cul, lui massant délicieusement les bords du rectum.

— Eh bien, fit le grand masque, quand elle eut enfin lâché son ultime giclée. Pour une fille qui faisait tant de manières, t'avais rudement envie de pisser, dis donc!

Accablée de honte, rouge et suante sous son maquillage qui fondait, Darling ne répondit pas. Elle restait dans la même position, le sexe bâillant et des gouttelettes jaunes continuaient à en tomber, par intermittences, comme des gouttes de pluie se détachant d'une feuille après l'averse.

— Alors, fit le petit masque, on dirait que tu y prends goût, hein, ma salope. Allez, envoie encore une petite goutte pour le bossu... fais un effort... T'as vu, Bossu, comme elle ouvre bien sa grosse moule ? C'est pour toi qu'elle fait sa coquette, c'est à toi qu'elle la propose, sa belle cramouille...

Comme tirée de sa transe par ces paroles, Darling eut un cri étouffé et se releva. Debout sur la table, elle toisa dédaigneusement les deux masques.

— Vous ne feriez pas tant les malins si j'étais un homme! Vous n'êtes que deux lâches...

Mais personne ne fut dupe de sa feinte indignation. En elle régnait la confusion la plus totale. Elle avait envie de voir crever ces sales types et en même temps, elle souhaitait que le jeu aille encore plus loin, jamais elle n'avait été excitée à ce point... C'était comme une maladie qui la laissait sans force.

— Je crois qu'elle est prête, laissa tomber le plus grand. Elle en a envie autant que nous... regardez-la se tortiller.

— C'est pas vrai, balbutia Darling. Mais elle savait bien que c'était vrai.

Et quand le grand se renversa dans sa chaise qu'il fit basculer en arrière sur ses pieds, pour lui montrer sa bite raide dont le gros bout rougeoyait, elle se contenta de baisser timidement les yeux et attendit la suite, le cœur battant.

*

**

A ce moment même l'Oldsmobile du shérif remontait Main Street à tombeau ouvert. Les flonflons de la foire s'étaient tus ; sur les trottoirs semés de confettis, des petits groupes de fêtards avinés regagnaient leurs pénates en soufflant dans des mirlitons. Prentiss crut apercevoir les habitants de la pension Cornélius avec Mme Lydia coiffée d'un chapeau pointu aux bras de deux faux indiens emplumés qui ressemblaient au vieux Professeur Mac Leod et à Monsieur Lee. Il écrasa sauvagement son klaxon pour les écarter du passage, car ils titubaient au milieu de la chaussée et il descendit vers la berge du fleuve pour rejoindre le quartier mal famé de Bottom Lane.

Ici les rues étaient désertes et silencieuses, bordées de petites maisons à un ou deux étages, en briques noircies par le temps, que séparaient des jardins poussifs. Puis venaient les entrepôts frigorifiques et des ateliers. Et enfin, Bottom Lane proprement dite, la « rue chaude », avec, tout au fond, se faisant face, la pension Cornélius et l'Académie de Billard, le bar de Sam Parson.

Les adjoints du shérif étaient déjà sur place. Leur voiture était garée derrière la Pontiac. La malle arrière de cette dernière était ouverte. Un gros type au visage défait, le pantalon aux chevilles, était en train de s'essuyer les fesses avec un chiffon graisseux. Les deux adjoints se

tenaient les côtes sur le trottoir d'en face, en compagnie de Sam Parson, de deux vieux poivrots qui avaient encore à la main leurs queues de billards et de Lou Parson, démaquillée, le visage luisant de cold cream, enveloppée dans un peignoir de bain. Le fils des Parson, William, un gamin de treize ou quatorze ans, était là, lui aussi, en pyjama. Tous observaient avec des mines réjouies le gros type qui se torchait en fulminant.

En voyant Prentiss descendre de sa voiture, Lou Parson rougit violemment. Imprimant une expression méprisante sur ses traits, elle plissa les lèvres et rentra dans le bar. Le shérif eut l'impression qu'elle marchait avec précaution. Sam prit à part l'arrivant.

— Elle est un peu vexée, s'excusa-t-il. Mais ne craignez rien, ça lui passera.

Prentiss l'écarta d'une bourrade. Il avait d'autres chats à fouetter que les manifestations de mauvaise humeur de Lou Parson. Il s'adressa à Jo Rabbitt, son deuxième adjoint.

— Qu'est-ce que c'est que ce connard. (Il désigna le gros type qui leur exhibait son cul velu et blafard) Qu'est-ce que vous attendez pour le coffrer pour attentat à la pudeur ? Un tordu exhibe ses parties sexuelles dans la rue, devant une femme et un enfant, et ça vous fait rire ?

La grimace hilare de Rabbitt s'effaça.

— Mais chef... il s'est chié dessus, faut bien qu'il s'essuie ! Ces deux salopards l'avaient bouclé dans la malle arrière de la Pontiac, pour qu'il donne pas l'alerte. Deux jours qu'il était là-dedans ! (Rabbitt se rengorgea) C'est moi qui ai eu l'idée d'ouvrir la malle, chef !

— C'est bien ! T'auras une médaille en chocolat.

— C'est le tanneur, chef, intervint Softball. Vous savez celui qui a disparu ! Il venait de livrer du cuir à la prison pour les détenus... ils fabriquent des sandales et des ceintures. Les deux Jacks se sont planqués dans la malle arrière. Il est sorti de la prison avec eux, sans le savoir. Quand il est arrivé chez lui, dans son garage, les deux Jacks sont sortis de la malle et l'y ont fait entrer.

Là-bas, le gros tanneur remontait son pantalon. Avisant le shérif, il brandit un poing vengeur.

— Et ça les fait rire, ces imbéciles. J'aurais voulu les voir à ma place ! Mais je porterai plainte... J'ai le bras long... Cette affaire n'en restera pas là !

— Faites taire cet abruti, dit Prentiss. Les deux Jacks sont avec la petite Darling. Il ne faut pas leur donner l'alerte... Sam, emmenez

donc le tanneur chez vous et faites-lui prendre un bain... Faites rentrer votre gosse, ce n'est pas sa place ici, il va peut-être y avoir des coups de feu... Je ne veux personne sur les trottoirs.

Dès que le shérif et ses adjoints se retrouvèrent seuls, il leur donna ses instructions.

— Ces deux tordus sont dangereux... inutile de prendre des risques. N'attendez pas qu'ils vous tirent dessus les premiers. Remplissez-les de plomb au premier geste suspect...

— Bien chef!

Les deux adjoints avaient dégainé et prenaient des airs de durs. Mais Softball était plutôt jaune et la mâchoire de Rabbitt tremblotait.

— Tâchez quand même de bien viser... et de ne pas tuer la fille!

Ils se tournèrent vers la façade de la pension Cornélius. Une fenêtre éclairée brillait entre les branches, au rez-de-chaussée. En entrant dans le jardin, les trois hommes se demandaient ce qui pouvait bien se passer là-dedans. La maison était bien silencieuse...

*

**

Ce qui se passait ? Les deux Jacks s'apprêtaient à jouer au billard russe... avec Darling.

Pour cela, elle avait dû se coucher à nouveau sur la table, les genoux repliés sur les épaules et ouvrir elle-même ses fesses et son sexe de ses mains, pour leur offrir ses deux orifices. Mais elle avait du mal à garder cette pose inconfortable...

— On y arrivera jamais comme ça, fit Ptit Jack, contrarié. Il faut que quelqu'un lui tienne les pattes en l'air... et nous on doit tenir notre bite, on a besoin de nos mains. Toi, le bossu, aide-nous donc un peu au lieu de rester là à bayer aux corneilles... Prends-la par les mollets et soulève-lui les guibolles... Tu pourras lui en mettre un coup, quand on aura fini notre partie...

Avec un pâle sourire de pleutre, évitant de rencontrer le regard de la jeune fille, Sigmund prit les chevilles qu'on lui tendait et, se plaçant sur le côté, il éleva les jambes de Darling vers le plafond, en les lui écartant, comme celles d'une danseuse faisant le grand écart. La vulve se déplissa entièrement rose entre les poils poisseux de mouille sèche. Grand Jack la prit alors par les hanches pour lui amener les fesses au ras du bord.

— Ouvre bien ton trou, surtout, hein, cochonne. Il faut que la queue entre tout droit, d'un seul coup. On doit pas forcer!

Sous son bariolage infâme, la confusion de la jeune fille était visible. Des larmes dissolvaient le noir de ses cils, les larges fraises écarlates de ses seins étaient dilatées sous leur rouge qui avait fondu... Et le clitoris pointait, tout raide, épais comme un radis, entre les nymphes épanouies...

Grand Jack *joua* le premier. Visant longuement la cible, il se planta au fond d'un coup de rein brutal... et resta longuement niché en elle. Il avait fermé les yeux pour savourer la douceur affolante des muqueuses baignées de jus tiède...

— Putain ce qu'elle est bonne, Jack... qu'est-ce qu'elle est bonne cette salope... encore meilleure que tout à l'heure... parole, c'est la meilleure qu'on a jamais eue! Même l'institutrice lui arrive pas à la cheville... c'est doux, là-dedans, du satin, Jack... du satin et du miel...

— Ça va, ça va, pas de littérature... retire-toi de là que je te montre comment on doit jouer... tu vas voir ça... en douceur que je vais la lui mettre : du travail d'artiste...

*

**

Le shérif et ses adjoints étaient arrivés au milieu du jardin et ils progressaient avec une prudence de Sioux quand des voix avinées se mirent à beugler au bout de la rue. Une étrange procession arrivait : les pensionnaires de Cornélius, portant ce dernier, ivre mort, à bout de bras. Toute dépoitraillée, Mme Lydia marchait en tête du cortège en soufflant dans une petite trompette.

— Eh bien... comme ça on fera une entrée en fanfare, dit Prentiss.

Mais de son bar, Sam Parson avait entendu lui aussi les arrivants. Il courut à leur rencontre pour les faire taire. Les trois hommes le virent pousser les fêtards à l'intérieur. De loin, il fit signe qu'il s'en occupait, qu'on pouvait être tranquille.

— Ce salaud va leur donner un Mickey, dit Prentiss.

— Un Mickey ? demanda Softball. C'est quoi, un Mickey ?

— Du whisky avec du chloral... tu fais prendre ça aux poivrots dangereux... ils tombent comme des mouches et dorment jusqu'au matin... mais ça peut rendre fou... expliqua doctement Rabbitt, qui avait été barman.

— Plus fous qu'ils sont déjà, ces connards, ça les changera pas beaucoup, dit Prentiss. Allons-y...

Ils reprirent leur progression, veillant à ne pas écraser de brindilles, se cachant derrière les fourrés. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres

de la fenêtre éclairée quand une musique étrange s'éleva dans la nuit. Ils reconnurent « *Les yeux noirs* », joué à la façon tzigane, mais sur un tempo plutôt saccadé. La musique couvrant le bruit de leurs pas ils purent courir jusqu'à la fenêtre d'où ils découvrirent un spectacle insolite. Debout sur le frigo Sigmund le Bossu jouait du violoncelle, coiffé d'une culotte de femme. Il regardait d'un air halluciné quelque chose qui se passait dans une partie de la cuisine qu'on ne pouvait voir de la fenêtre. Les trois hommes n'eurent pas le temps d'épiloguer sur cette scène. Un cri strident leur perça les tympans. C'était une voix de femme, ou plutôt, d'adolescente, terrorisée...

— Non... non... pas le couteau... empêchez-le...

Ils s'élancèrent vers la porte.

— Je vais te couper le clito, ricanait une voix d'homme. Il me faut du biftek... du biftek bien saignant... tu m'as jeté un sort, sale petite sorcière... Je vais t'exorciser, moi...

D'un coup de pied, Prentiss enfonça la porte de la cuisine, ils se ruèrent dedans. La fille, Darling, entièrement nue, gisait sur la table. Un grand type aussi nu qu'elle, le visage couvert d'un masque de Mardi Gras, lui maintenait les bras en croix. L'autre type, un petit maigrillot également masqué, également à poil, se trouvait entre les cuisses de la fille. Il tenait dans une main son pénis flasque et brandissait de l'autre un couteau de cuisine.

— Shérif, il veut me le couper! piailla Darling, folle de terreur.

Les deux adjoints tirèrent ensemble. Le sang gicla du masque verdâtre et Ptit Jack, deux balles dans le crâne, s'envola littéralement pendant que des débris de cervelle éclaboussaient le mur. Il tomba sur le dos sur le lino, donna une brève ruade et ne bougea plus. Ahuri, Grand Jack étendit la main vers la table pour prendre son revolver. Du haut du frigo, le bossu lui écrasa son violoncelle sur le crâne. La tête de Grand Jack, toujours masquée, traversa l'instrument dont les cordes se brisèrent avec un cocasse miaulement. Assommé debout, il tituba mollement. Le shérif ramassa le revolver qu'il avait voulu prendre. D'un geste de somnambule, très lent, Grand Jack leva une main vers le violoncelle qui l'étranglait. Prentiss n'eut que le temps de s'écarter de la trajectoire des balles. Ses deux adjoints, tenant leurs armes des deux mains comme au cinéma, vidèrent leurs chargeurs dans la poitrine et le ventre du grand type. La première balle traversa le cœur de Grand Jack, il était donc déjà mort quand la deuxième lui brisa la clavicule droite. Ce fut un cadavre encore debout, que les adjoints, verts de peur, « emplirent de plomb » suivant à la lettre les instructions du shérif. Quand ils eurent consciencieusement transféré tous les projectiles de leurs chargeurs dans la carcasse inerte de Grand Jack,

un nuage de fumée emplissait la cuisine. Toussant dans l'odeur de cordite brûlée, le bossu s'était couvert les oreilles de ses deux mains.

Le silence revenu, alors que les deux adjoints, tout fiers, contemplaient les deux Jacks étendus à leurs pieds, Prentiss aida le bossu à descendre de son perchoir.

— Ils m'ont obligés à jouer, shérif, bégaya Sigmund... Le petit pensait que la musique lui donnerait... un peu d'énergie... mais ça n'a pas marché... il n'arrivait plus à bander... alors, il a pris le couteau... il voulait lui couper son...

Les trois hommes tendirent l'oreille...

— ... clitoris... chuchota pudiquement Sigmund.

Tous les yeux se portèrent sur Darling. Elle s'était rhabillée... mais ses seins sortaient de la blouse découpée. Elle les prit dans ses mains, s'efforçant de les cacher tant bien que mal. Les regards des hommes la brûlaient.

— Il voulait du sang... dit Sigmund...

Ils contemplèrent tous la mare rouge qui s'étalait sur le sol de la cuisine.

— Eh bien... il doit être content! il a eu ce qu'il voulait, dit Prentiss.

Il se pencha et retira leur masque aux deux morts. Curieuse, Darling avança le cou. Des visages inconnus... des visages d'hommes normaux, comme elle en croisait chaque jour dans la rue, de ces hommes à l'air goguenard qui sifflaient sur son passage... Le plus grand ressemblait au shérif et le plus petit à l'un des adjoints.

— Jack Pimms et Jacks Beans, fit le shérif en se signant. Ce sont bien eux. *Sic transit gloria mundi*...

Les deux adjoints firent le signe de la croix eux aussi. Puis la porte de la cuisine s'ouvrit et Sam Parson suivit de ses deux clients fit son entrée.

— On a entendu la fusillade...

Les trois arrivants considérèrent curieusement les deux cadavres, puis Darling, qui tentait vainement de dissimuler ses seins nus dans ses mains.

— La fête est finie, dit Prentiss. Où sont Cornélius et les autres ?

— Ils dorment, répondit Sam. On les a couchés sur les tables de billard. Ils se réveilleront pas avant midi... avec ce que je leur ai fait prendre.

Le shérif et Sam échangèrent un regard. Ils avaient pensé la même

chose... Darling allait rester seule... avec le bossu.

— Il faut lui faire prendre un calmant, dit Sam, elle a dû avoir un choc. Tiens, bois ça, ma chérie... tu vas tout oublier...

Il sortit un flacon de sa poche et en versa une rasade dans un verre. Darling toussa en buvant ; c'était fort ; les larmes lui montèrent aux yeux, sa tête se mit à tourner... avec un sourire stupide, elle s'assit mollement et se mit à glousser.

— Allez la coucher dans la chambre, vous deux, dit le shérif à ses adjoints. Ensuite, on emportera la viande froide chez le coroner.

Les adjoints se précipitèrent. Jo Rabbitt fut le plus rapide. Il prit dans ses bras la jeune fille qui s'assoupissait. Elle s'abandonna mollement, les bras inertes et ses seins jaillirent par les trous du tablier. L'adjoint l'emporta.

— Déshabillez-la, fit le shérif. Enlevez-lui ce truc découpé et mettez-lui une chemise de nuit... que demain en se réveillant elle ne se trouve pas là-dedans...

— Bien Chef, opina Softball, ravi de l'aubaine, comptez sur nous.

— Est-ce bien prudent, shérif, de laisser ces deux-là avec elle ? Il faudrait mieux que ce soit une femme... je peux appeler Lou...

— Couilles-Molles et Bunny-la-rafale ? Ils pourront pas lui faire grand mal... après ce qu'elle a déjà vu... vous deux, là, rendez-vous utiles, dit Prentiss aux deux poivrots... enveloppez ces salopards dans la toile cirée et portez-les jusqu'à la voiture... je vous nomme adjoints honoraires du shérif pour la nuit... et toi, Sigmund, essaie de nettoyer un peu ce bordel, que Mme Lydia ne trouve pas sa cuisine pleine de sang en arrivant.

— Je vous invite à prendre un verre, shérif, après toutes ces émotions ? fit Sam.

— C'est pas de refus...

Laissant Sigmund passer la serpillière sur le sol et les deux « adjoints honoraires » empaqueter les cadavres, Sam et Prentiss se dirigèrent vers le bar. Les deux hommes ne s'aimaient guère, mais ils se sentaient étrangement proches, après cette nuit ; et ce n'était pas seulement parce que l'un avait fait profiter l'autre des faveurs de sa femme... Tous deux partageaient la même philosophie de la vie. Elle aurait pu se résumer en peu de mots : « On est tous des canailles... autant en profiter... pendant que ça dure... lutter contre ses vices, c'est du temps perdu... il vaut bien mieux en jouir... »

CHAPITRE X

« LA FETE EST FINIE »

Tandis que dans le bar désert Prentiss et Sam Parson échangeaient devant un whisky bien tassé des considérations profondes sur leur philosophie de la vie et que dans le petit appartement qui se trouvait au-dessus la femme du barman se passait une pommade calmante sur l'anus, une silhouette furtive se déplaçait sans bruit dans la salle de billard. C'était le jeune William, le fils du barman, un gamin précoce que tourmentaient les démons d'une sensualité naissante. Lorsque son père avait fait prendre un « Mickey » aux habitants déjà fortement éméchés de la maison d'en face, il avait bien noté qu'une femme se trouvait dans la bande. Il la connaissait de vue : dans le quartier, les formes opulentes de la gouvernante ne manquaient pas d'amateurs avertis. William se comptait dans leurs rangs. Mais sa jeunesse excessive l'avait, jusqu'à ce soir, empêché de témoigner son admiration de vive voix à la plantureuse quadragénaire.

L'occasion qui s'offrait à lui ne se présenterait pas une seconde fois et il était bien décidé à profiter de ce concours de circonstance pour satisfaire sa curiosité... et apaiser ses démons. Il avait donc aidé son père à coucher sur les tables de billard les ivrognes qu'avaient assommés les Mickeys. Puis il avait fait semblant de monter se recoucher. Le cœur battant, il avait attendu. Profitant du moment où son père s'absentait, il redescendit au bar et se cacha dans la salle de billard, sous une table. Dans le noir, il écouta les ivrognes qui ronflaient autour de lui.

Puis, quand son père et le shérif s'installèrent au comptoir, comprenant qu'il avait les coudées franches, il alla pousser la porte qui séparait la salle de billard du bar. Dans l'obscurité, il alluma la lampe de poche qu'il avait prise et partit de table en table à la recherche de la gouvernante. Quand il l'eut trouvée, un peu craintif, il vérifia que le Mickey produisait bien son effet. « Mme Lydia... c'est moi, William... vous dormez ??? » Il éclairait le visage de la femme avec sa lampe. Impavide, elle continua à ronfler légèrement, la bouche entrouverte. La lumière ne parvenait pas à la tirer de sa profonde torpeur. William se pencha et respira l'odeur de sa bouche. Un mélange d'alcool et de parfum... celui du rouge à lèvres. Un rouge épais, brillant, qui rendait appétissantes les lèvres sensuelles de la belle ogresse... Le cœur battant très fort, le jeune garçon posa les siennes dessus ; et lécha le rouge à lèvres... puis, prenant de l'audace, introduisit sa langue dans la bouche de la dormeuse. Sa salive avait un

goût de whisky. La langue qu'il effleura resta inerte sous la sienne. Elle aurait tout aussi bien pu être morte...

William frissonna longuement. Une terreur presque superstitieuse le faisait trembler et sa jeune bite était devenue aussi dure qu'un morceau de bois. Il avait vu, en cachette de ses parents, une des cassettes que son père louait au sex-shop. Il s'agissait d'une histoire de nécrophiles profanant des sépultures. Il se souvenait particulièrement d'une scène où un employé de la morgue abusait du cadavre d'une jeune femme accidentée. Il s'était masturbé en se repassant cette scène au ralenti. Depuis, ses fantasmes avaient souvent pris une teinte un peu macabre... « C'est comme si elle était morte, se dit-il, sauf qu'elle est chaude... »

Il descendit à l'autre extrémité de la gisante et dirigea sa lampe sur les jambes un peu fortes. Mme Lydia portait des bas noirs avec des motifs imprimés. La main tremblante, William fit remonter l'ourlet de la robe ; quand la chair blanche des cuisses apparut, au-dessus des bas noirs, il s'impatia et retroussa la robe au-dessus du nombril. Il crut que son cœur s'arrêtait. La femme n'avait pas de culotte... et son sexe était épilé. Il se pencha sur son ventre pour mieux étudier ce phénomène. Il était sur le point de s'évanouir de bonheur. La grande fente mauve entre les grosses lèvres glabres, toutes gonflées, était la chose la plus extraordinaire qu'il eut jamais vue. La gouvernante dormait sur le dos, les cuisses légèrement séparées. Le jeune garçon posa la lampe sur le tapis vert de la table, entre ses genoux, le faisceau dirigé vers le sexe entrouvert. Puis il prit à deux mains une des jambes de la dormeuse et la tira latéralement. La jambe lui obéit mollement. Il fit de même avec l'autre jambe. Maintenant la femme, retroussée jusqu'au ventre, avait les cuisses ouvertes selon un angle très large. En se mettant entre ses chevilles, le menton appuyé sur la table, il pouvait voir non seulement le sexe, largement écarquillé, révélant impudiquement ses obscènes chairs roses, toutes mouillées, mais même, dans le sillon interfessier, la moue circulaire de l'anus. Il commença à se masturber. Dans le faisceau de la lampe, la grosse cramouille chauve bâillait comme un animal marin... William se rapprocha. Il se pencha sur le con comme il avait fait sur la bouche... l'odeur pisseuse et âcre qui se dégageait du sexe l'emplit d'une sale jubilation. Il posa un doigt timide sur la chair gluante et tiède qui dépassait le sommet de l'entaille... il appuya ça et là, pour débusquer le clitoris... brusquement, celui-ci sorti de sa cachette, pointant comme le bout d'un pouce qu'on vient de déganter... William le tâta, effaré... La dormeuse respira plus fort. C'était aussi gros que son gland à lui... pris d'impatience, il poursuivit son exploration du gros sexe tiède et mouillé... il cherchait le trou, maintenant... il ne fut pas

difficile à trouver; il béait, gras de mucosité et le doigt s'y enfonça sans la moindre gêne.

Aussitôt l'idée s'installa dans sa tête. Puisqu'elle dormait comme une morte... pourquoi ne pas faire comme l'employé de la morgue dans le film interdit. Il éteignit sa lampe et se déshabilla dans le noir. Une fois nu, il se hissa sur la table et se coucha sur la femme. Il s'appuya sur les coudes et de la bite, sans s'aider des mains, il partit en quête du trou. Son gland s'enfonça dans une matière chaude et juteuse. La sensation le fit frémir de délices. Il tâtonna, poussa... enfin, une sorte d'entonnoir se forma au sein de cette chair informe et cela l'aspira... il n'eut qu'à se laisser glisser, sa pine entraîna dans la femme... elle était très large et il la sentait à peine, mais il tremblait néanmoins de bonheur. Il était en train de la baiser et elle ne s'éveillait même pas. Il se mit à bouger, donnant des petits coups de reins instinctifs, comme il avait vu les chiens faire dans la rue quand ils montaient une chienne en chasse. Autour de sa pine, les chairs lisses du con se resserrèrent. Il la sentait, maintenant, c'était comme si la grosse cramouille chauve arrondissait sa bouche élastique pour le sucer dans ses profondeurs... Un sanglot lui remonta dans la gorge, de pure nervosité, à tâtons, il chercha les gros seins de la dormeuse. Sans précaution, il ouvrit le haut de la robe... les fit sortir... en les palplant, en suçant les gros mamelons mous, il se démenait, secoué de sanglots de joie... C'était encore mieux que dans le film.

*

**

— Quand même, fit Rabbitt qui venait de déposer la jeune fille sur son lit. Quand je pense à ce que ces salauds ont pu lui faire...

Il couvrait d'un regard fiévreux les seins qui jaillissaient des découpures du tablier. Softball s'approcha et commença à déboutonner le vêtement.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je la déshabille... t'as pas entendu le shérif ? Il a dit qu'on devait la coucher... on peut pas la coucher tout habillée, non ?

Il tira le vêtement ouvert sous la jeune fille, le fit descendre le long de ses bras, puis de son corps. Ils contemplèrent le corps superbe sans parler. Puis Softball soupira.

— Elle est mignonne à croquer, hein, avec ces gros nichons. Et regarde son clito... quand je pense que cette ordure voulait le lui couper. On a bien fait de le flinguer, ce taré...

Du bout des doigts, très délicatement, comme s'il s'agissait d'une

fleur fragile, il écarta les lèvres du con. Du sperme s'échappa du vagin et coula entre les fesses...

Le clitoris était entièrement dégagé... La dormeuse soupira... Softball eut l'impression qu'elle les regardait entre ses cils, il voulut avertir son collègue, puis y renonça. Les yeux s'étaient refermés. Sans doute un réflexe...

— Habillons-la, Bunny... faudrait pas que le shérif la trouve à poil...

Rabbitt approuva. Ils enfilèrent à Darling une chemise de nuit rose, puis ils lui remontèrent le drap sur le corps.

— Si on était des ordures... on en profiterait... j'en connais qui se gêneraient pas... dit Rabbitt. Après tout, elle nous doit bien ça... on lui a sauvé la vie, non ?

— T'as dit... si on était des ordures, Bunny... On n'est pas des ordures, hein ? Et puis pense au shérif... il nous ferait la peau.

— T'as raison...

Ils se dirigèrent vers la porte. Au moment de se retourner pour éteindre, Rabbitt, par la fenêtre, aperçut le shérif qui entrait dans le bar d'en face avec Sam. Il poussa Softball du coude. Les deux hommes échangèrent un regard.

— J'y vais... fit Rabbitt; surveille la fenêtre...

— Déconne pas... Le bossu est en bas...

— Juste un petit coup vite fait, Soft... dans la bouche... elle nous doit bien ce remerciement, merde...

Il s'était dégrafé ; la bite dehors il marcha vers le lit et fléchit les genoux pour enfiler son gland dans la bouche de la fille qui dormait sur le côté. Dormait-elle ? Pas vraiment... L'alcool qu'on lui avait fait boire avait plongé Darling dans une étrange léthargie. Elle entendait, elle voyait, mais elle était incapable de réagir... Et ses pensées étaient aussi lentes que des rêves... Elle regarda entre ses cils le long gland un peu aplati au tégument mauve s'approcher de ses lèvres. Une molle indignation la soulevait... Les flics aussi allaient se servir d'elle... L'adjoint acheva de décalotter le pruneau d'un rose bleuté à l'odeur sale... elle ouvrit un peu la bouche, mine de rien et Rabbitt, avec un rire gras, lui fourra son gland dedans.

— Tiens ma jolie... suce le gros bonbon... suce bien... (il lui pinça le nez un instant... pour pouvoir respirer, elle ouvrit grand la bouche, il s'engloutit dedans...)

Sa bite baignait dans la salive tiède.

— Elle me suce... dis donc, elle me suce en dormant... oh la vache, je vais tout larguer...

Il ferma les yeux, grimaça pour se retenir. La fille le suçait vraiment, comme un nourrisson qui tète, il n'en revenait pas. Tout frissonnant, il se retira.

— Vas-y... je te la laisse... dit-il, l'air un peu penaud. Il n'avait pas éjaculé, mais c'était tout juste.

Softball ne se fit pas prier. Il introduisit sa grosse bite un peu flasque dans la bouche ouverte. Il se mit à bouger, tenant Darling par les joues... Le suçant, celle-ci s'étonnait. D'habitude ça durcissait ; là, le gros boudin élastique, glissait souplement dans sa bouche sans changer de consistance. Ce n'était pas désagréable... Sa mollesse persistante emplissait la jeune fille d'une bizarre satisfaction, un peu perverse, c'était comme un gros ver tiède...

— Allez, grouille-toi, s'impatienta Rabbitt. On n'a pas toute la nuit. (Il était jaloux de Softball qui n'avait pas les mêmes problèmes que lui.) Le shérif va se demander ce qu'on branle... Retire-toi de là, au train où tu y vas, on y sera encore demain.

— Avec toi, ça risque pas de traîner, dit Softball, en s'écartant.

En le foudroyant du regard, Rabbitt remit sa bite dans la bouche de la fille.

— Qu'est-ce que tu veux suggérer, Couilles-Molles ?

— Rien, rien, Bunny-la-rafale... je disais ça comme ça.

La bite que Darling suçait maintenant était raide et dure comparée à l'autre. Mais bien plus fine... On aurait dit une bite de chien. Elle avait un goût de pisse très prononcé. Un peu dégoûtée, elle voulut la repousser avec sa langue. Sans le vouloir, elle titilla le frein sous le gland. Rabbitt jappa d'une voix aiguë, puis haleta. Elle n'eut pas le temps de comprendre, il lui expédia une aigre giclée de sperme dans le gosier...

Masquant sa déconvenue derrière une grimace désinvolte, il rengaina son outil.

— Voilà ce que j'appelle du travail rapide, fit-il. Tu m'excuseras, poulette, mais j'avais pas le temps de fignoler.

Ecœurée, Darling recracha le sperme. Rabbitt s'empessa de lui essuyer la bouche avec un kleenex. Manquait plus qu'elle tache l'oreiller... Hilare, Softball le regardait faire.

— C'est quoi ce sourire idiot, Monsieur Couilles-Molles ?

— Rien, rien... je suis d'accord avec vous, Monsieur la-Rafale, c'était vraiment du travail rapide...

— Ha ha... très drôle... vraiment très drôle...

Ils sortirent en échangeant des épigrammes et des vacheries, comme des duettistes minables de music-hall, des comiques de second ordre opérant une sortie sans gloire... Avec le goût aigre du sperme sur la langue, Darling glissa à nouveau dans sa bizarre léthargie...

Quand les adjoints arrivèrent en bas, ils eurent la surprise de constater que les cadavres avaient disparu. La cuisine rutilait. Le bossu était en train de rincer la serpillière. Une acre odeur ammoniaquée flottait dans l'air. Monsieur Propre était passé par là. « C'est comme si rien ne s'était passé, dit Softball, un peu déçu. »

Arrivant du dehors, le shérif entra. Une forte odeur de whisky émanait de lui.

— Vous en avez mis du temps pour la coucher, la bambine, grogna-t-il. Vous lui avez chanté une berceuse ?

Les adjoints échangèrent un regard embarrassé.

— C'est Softball, dit Rabbitt. Il a eu envie de chier... je l'ai attendu.

Softball prit un air outré, mais ne pipa mot.

— Les deux macchabs sont dans la voiture, dit Prentiss. Conduisez-les chez le coroner, je viens de le réveiller par téléphone, il vous attend. Moi, je vais jeter un coup d'œil là-haut...

Les deux adjoints filèrent dans le jardin. « Je vais jeter un coup d'œil là-haut... » fit venimeusement Softball, en imitant le shérif. « Tu parles d'un coup d'œil... on se doute à qui tu vas le jeter... » Rabbitt gloussa. Dans la cuisine, après s'être gratté la gorge, Prentiss ordonna au bossu qui s'apprêtait à le suivre de l'attendre en bas.

— Reste ici... j'en ai pour un instant. Si quelqu'un me cherche, siffle.

Sigmund s'installa devant la table et ouvrit un journal. Il était un peu pâle et ses mains tremblaient. Il écouta les pas lourds graver l'escalier, puis remonter le couloir. Ce salaud entrait dans la chambre de Darling.

Du fond de son demi-sommeil cotonneux, Darling regarda s'approcher l'épaisse silhouette du shérif. Elle vit qu'il se penchait sur le lit pour la regarder. Puis il abaissa le drap... retroussa sa chemise de nuit... un frisson tiède la parcourut... La grosse main de Prentiss la retourna sur le dos... Il fit sortir ses seins de la chemise de nuit, puis lui écarta les cuisses... Les gros doigts touchèrent ses seins, pincèrent

ses mamelons, caressèrent les bords de son con... Une menace terrible émanait du grand homme silencieux, une sensualité bestiale... Elle se mit à trembler. Il lui ouvrait le sexe, entraînait son doigt en elle, ne bougeait plus. Il tremblait, lui aussi, et respirait très fort, la bouche ouverte. Il lui faisait peur. Il lui avait toujours fait peur. Mais cette peur même l'excitait... elle sentit son sexe s'ouvrir...

— Petite salope, murmura le shérif.

Il fit tourner son doigt et posa son pouce sur le clito, l'écrasant doucement. Elle se cambra pour mieux le sentir... Elle se souvenait de ce que Mary Prentiss, la fille de cet homme, avait confié une fois à une copine de classe qui se plaignait que son père était trop sévère. « Fais comme moi idiote... fais ta toilette devant lui... » « Mon père n'est pas comme ça... » « Tous les hommes sont comme ça, idiote... moi, quand je veux quelque chose du mien, je vais dans la salle de bain pendant qu'il se rase et je me déshabille... Je fais comme s'il était pas là... des fois je fais même ma toilette intime devant lui... après, je peux lui demander la lune, il me la donne... » « Mon père n'est pas comme ça » avait répliqué l'autre.

Le doigt épais glissa hors du vagin de Darling. Entre ses cils, elle vit que Prentiss déboutonnait sa braguette. Il avait une bite énorme. Il prit la jeune fille par les joues, elle ouvrit la bouche, le gros tuyau glissa entre ses lèvres. Ni trop molle, ni trop dure... Il bougeait doucement, ça glissait dans sa bouche... Ça durcissait lentement... ça grossissait aussi.

— C'est un rêve que tu fais, ma jolie, dit Prentiss. Toutes les filles font ce genre de rêve... c'est normal, traumatisée comme tu l'es pas ces deux monstres... que t'imagines des choses. Mais demain, t'auras tout oublié.

Il cessa de bouger. Elle arrondit les lèvres autour du gland, presque amoureusement, une lourde salve de sperme lui frappa le palais, coula dans sa gorge. Elle toussa, voulut recracher, il lui pinça le nez et elle fut obligée d'avaler...

— Ce n'est qu'un mauvais moment à passer... avale tout... y a des vitamines B dedans... c'est bon pour le teint...

Elle ne l'entendit même pas sortir. Il disparut comme un fantôme... Peut-être en était-ce un ?

Comme elle se rendormait, le *fantôme* traversait la cuisine. Sigmund replia son journal.

— Tu peux monter, maintenant... la petite dort, dit Prentiss. Va veiller sur elle... il ne faudrait pas qu'un salopard abuse de cette

innocente...

Deux taches rouges montèrent aux joues du bossu. Il alla fermer à clef la porte de la cuisine, puis ramassa son violoncelle brisé et monta rejoindre Darling.

« Je suis tranquille, maintenant... je vais pouvoir dormir pour de bon... » pense Darling. Le cauchemar est terminé... Mais voilà que la porte s'ouvre une fois de plus... elle voit paraître l'étui à violoncelle, puis le museau de fouine du bossu... elle referme les yeux, feint de dormir profondément. Le bossu traverse la chambre, il pose son étui, revient vers le lit. Soudain, le matelas s'affaisse légèrement... Darling sent l'air frais caresser ses chevilles. Le bossu a débordé ses pieds. Elle s'en étonne... que fait-il là-bas... Là-bas et là-dessous... La bosse de Sigmund soulève le drap sous laquelle elle forme une colline. Et cette colline remonte vers elle. C'est comme si un gros chien se faufilait entre ses jambes. Elle sent son haleine chaude, il est en train de flairer son sexe. Elle attend. Une langue chaude s'aventure en elle, une langue chaude et baveuse, prodigieusement longue... elle n'aurait jamais cru qu'on puisse avoir une langue aussi longue... elle s'insinue, s'introduit en elle, s'avance de plus en plus profondément... Les petites griffes du bossu sont plantées dans les cuisses dodues de la jeune fille comme celles d'un vampire et sa langue continue à entrer en elle, de plus en plus profond...

Et voilà le plaisir qui vient... qui vient. Infatigable la langue entre et sort... elle gémit... Dans sa tête, les deux Jacks ressuscitent...

*

**

Au même moment, dans la salle de billard, en face, la *morte* se réveille. « Quelle surprise, dit-elle. Mais qu'est ce que j'ai là ? Un moustique ? Mais oui... c'est un moustique qui me pique entre les cuisses... le coquin... »

— Je vous en prie, Madame, le dites pas à mon père... Je sais pas ce qui m'a pris ?

— Moi, je le sais... n'aie pas peur, petit idiot... et recommence à bouger... suce mon gros nichon... mais doucement, hein ? On a le temps... La vie est longue, mon mignon, faut jamais se presser.

*

**

Le jour ne va pas tarder à se lever. Un jour très ordinaire, un lendemain de fête, plein de papiers gras, de confettis, de gueules de bois, de crises de foie. Des ivrognes vomissent, des femmes qui ont

trompé leur mari pour la première fois se lavent les fesses en vitesse en se demandant si elles n'ont pas oublié leur pilule. Chez le coroner, les deux adjoints déposent les deux Jacks sur les tables où l'on prendra leurs mesures pour les cercueils offerts par l'Etat.

En somme, pense le shérif en traversant la ville, il ne s'est presque rien passé. Une fille a couché avec son père, une autre s'est fait violer, deux hommes sont morts... La routine, quoi. Il étend la main pour mettre un peu de musique... Quelque chose de gai, qui réveille... Puis il met les essuie-glaces en marche car une petite pluie fine commence à tomber...

— Cette Darling, quand même, marmonne-t-il, elle a la santé!

Puis il pense à sa propre fille. Comment vont-ils se comporter, demain ?

Et elle ne sera pas la seule! Dans ce volume vous verrez également de quelle façon l'avocat Mac Manus et sa fidèle et soumise secrétaire font passer leurs « visites d'embauche » aux candidates à un emploi de « sous-secrétaires ». Et comment, pour leur former le caractère, ils punissent « à l'avance » ces jeunes filles prêtes à tout...

Vous retrouverez également Lou Parson, offerte par son époux à un couple de sadiques, le mari et la femme, adeptes des jeux médicaux et vous verrez de quelle façon, telle sera prise qui croyait prendre. Vous verrez bien des choses, encore...